VOYAGE

DE

LA TROADE.

French! ✓ Latter part of book
or missing
Other European language other than English

[illegible] 1827

VOYAGE
DE
LA TROADE,

Fait dans les années 1785 et 1786;

Par J. B. LECHEVALIER,

Membre de la Société des sciences et arts de Paris; du Lycée de Caen, des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid.

TROISIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée.

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi.
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par les dieux;
Ni ces champs où couraient la fureur et l'audace,
Ni des tems fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux?
LAFONTAINE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
DENTU, Imprim.-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN X. — 1802.

VOYAGE
DE
LA TROADE.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Justification d'Homère, des poëtes et des historiens de l'antiquité, qui nous ont transmis l'histoire du siége et de la prise de Troye.

PAR J. B. S. MORRITT.

LORSQUE l'opinion des siècles passés a consacré une vérité quelconque; lorsque le monde entier la regarde comme généralement notoire et re-

vêtue d'autorités irrécusables, il arrive malheureusement que les siècles suivans l'admettent sur parole, s'en rapportant, avec quelque raison, à ceux qui, plus voisins de la source, ont pu mieux juger de l'authenticité ou de la fausseté de cette tradition. Un assentiment aussi général peut bien la propager, mais en même tems il sert à la miner sourdement, parce que la vérité se reposant sans défiance sur le nombre de ses adhérens, se tient moins en garde contre ceux qui viennent inopinément l'attaquer. M. Bryant nous offre, en cette occasion, une preuve bien frappante de la justesse de cette observation. L'histoire de la guerre de Troye, immortalisée par le plus grand poëte de l'antiquité, fut reçue des premiers Grecs comme le récit d'un fait authentique. Ce trait d'histoire nous a bien été transmis, mais il avait acquis à Homère une telle célébrité, que, laissant aux historiens de tous les

siècles le fond du sujet, les poëtes s'emparèrent du reste, et l'embellirent des brillantes fictions que leur imagination sut enfanter. Fort d'un acquiescement aussi général, pour ne pas dire universel, nous osons ici soutenir une opinion qui a triomphé d'une aussi longue succession de siècles. M. Bryant n'est pas, j'en conviens, le premier qui l'ait combattue.

Sed omnes illacrymabiles
Urguentur ignotique longâ
Nocte.

Leurs écrits ont fait peu d'impression sur les peuples; ils ont prouvé que les faits sur lesquels reposait le respect que nous avons pour ces traditions, n'étaient pas de nature à être alors révoqués en doute. On les attaque aujourd'hui avec plus de succès, et plusieurs personnes appuyant les détracteurs de l'antiquité, s'imaginent que c'est avec juste raison qu'on a cessé de

la respecter. Essayons donc de soutenir ses droits ; et peut-être en recherchant de bonne foi les titres, serons-nous assez heureux pour en retrouver les restes suffisamment conservés, dans les fastes trop négligés du tems et de la raison. Mais comme aucune autorité, aucun raisonnement ne peuvent être admis en preuves, tant qu'on leur oppose des assertions qui en sapent les bases, nous allons auparavant examiner les argumens dont on s'est servi pour les combattre. Il faut donc réfuter les accusations que l'on intente aujourd'hui trop généralement à l'antiquité, pour parvenir ensuite à lui rendre son ancien lustre. Dans cette défense, je suis loin de prétendre ici au mérite de la méthode : je prendrai les objections de M. Bryant dans l'ordre où il les a classées ; je le suivrai pas à pas, et je lui répondrai avec autant de *précision* qu'il me sera possible, renvoyant ceux qui en voudraient savoir

davantage, à la lecture de son étonnant ouvrage.

En entrant en matière, M. Bryant (1) commence par rendre un juste hommage aux écrits et au génie d'Homère : il reconnaît franchement que, sous plusieurs rapports, ce poëte mérite une place parmi les historiens aussi bien que parmi les poëtes : il avoue que le caractère particulier de l'Iliade est d'être rarement ou fabuleuse ou romanesque ; et néanmoins, immédiatement après ces aveux, il déclare qu'il révoque en doute l'histoire entière, et même jusqu'à l'existence de cette ville fameuse, qui fut l'objet de la guerre, et qui, suivant lui, n'exista jamais en Phrygie.

Quoique la chose lui paroisse par-

(1) *M. Bryant*, sur la guerre de Troye, ch. 1, concernant l'excellence d'Homère et sa précision.

faitement innocente, il exprime cependant quelques craintes de se faire des ennemis, en attaquant une opinion aussi générale. Je ne suis nullement l'ennemi de M. Bryant pour cette raison ; mais je ne puis m'empêcher d'observer que, malgré cette apparence de candeur, il ne me paraît pas avoir embrassé l'alternative avec indifférence. Le lecteur jugera si cet écrivain a toujours raisonné de bonne foi : et si l'on trouve que la manière dont il explique les passages des auteurs est contredite par le sens ; si ses traductions sont essentiellement différentes du texte ; si même ses copies sont infidelles, on ne pourra s'empêcher de sourire à la ferveur, au zèle et à la partialité avec lesquels il s'est empressé de défendre un système dont il puise la source en Egypte, tout en paraissant ne chercher qu'une vérité littéraire.

Le défaut de précision dans la chronologie des premiers siècles, est la

première objection que M. Bryant (1) fait à la véracité d'Homère. En conséquence, après avoir encore répété les articles auxquels il ne croit pas, il ajoute qu'il adhère fermement au sentiment de Varron, auquel il fait dire, qu'avant les olympiades, les Grecs n'avaient aucune histoire certaine. Cependant, Censorinus, dans lequel il a pris ce passage, s'exprime de la manière suivante : « *M. Varro primam olympiadem terminum ponit inter* μυθικον « *tempus et historicum.* » Nous convenons de bonne foi que ce n'est qu'à la première olympiade que nous pouvons assigner l'époque de quelque exactitude chronologique dans l'histoire. Néanmoins des événemens remarquables peuvent certainement avoir eu lieu auparavant, et Homère peut nous les avoir transmis, sans cependant qu'il

(1) Il n'y a point de certitude historique avant les olympiades. *Bryant*, p. 9.

soit possible de déterminer, d'après lui, aucune date de l'histoire, avec autant de précision que d'après Thucydide. Homère était poëte, et, sans être entré dans aucun détail chronologique, il peut être historien. Mais le scepticisme, qui révoque en doute toute l'histoire antérieure aux olympiades, pour croire à toute l'histoire grecque postérieure à cette époque, me paraît avoir tiré une ligne de démarcation entre l'histoire et la fable, avec une précision difficile à défendre. Homère et Hésiode vivaient avant les olympiades : si leurs ouvrages étaient détruits, il s'ensuivrait donc que nous pourrions nier l'existence de ces deux poëtes. Cette réflexion peut s'appliquer à Orphée, à Linus, à Musée et à Thamyris. Car, suivant ce systême, les ouvrages apochryphes qu'on aurait publiés sous leur nom, pourraient avoir été fabriqués sur de fausses traditions, et ne prouveraient pas qu'ils aient réellement

existé. Mais où nous conduira donc un pareil systême ; et où devons-nous nous arrêter ? Au surplus, si je réussis à prouver que le fait chanté par Homère ne contient ni anachronisme, ni contradiction ; si je démontre au contraire qu'il est soutenu par l'accord des témoignages décisifs de la tradition et de l'histoire, le lecteur refusera peut-être à se livrer au scepticisme qu'on veut lui faire partager. On nous cite encore un passage de Justin-Martyr, pour confirmer le témoignage de Varron (1). Je suis fâché d'être obligé

---

(1) Bryant, p. 9. « Αλλως τε ουδε τουτο υμας αγνοειν « προσηκει οτε ουδεν Ελλησι προ των ολυμπιαδων « ακριβες ιστορηται. ουδε εστι τι συγγραμμα παλαιον « Ελληνων ϗ βαρβαρων σημαινον πραξιν.

« De plus vous devriez bien savoir que les « Grecs n'avaient point d'histoire sur laquelle « ils pussent compter avant les olympiades ; ils « n'ont sur l'antiquité aucun témoignage écrit, « relatif à eux-mêmes ou aux autres nations ».

Cette comparaison entre l'antiquité des écri-

de dire que la version et l'application qu'on en fait sont également fautives. Justin affirme bien la priorité de Moïse; mais il ne dit pas que les Grecs « *n'avaient aucune histoire digne de leur confiance*. » Il dit qu'ils n'en avaient

---

vains sacrés et les anciennes fables des Grecs, est devenue aujourd'hui un sujet fréquent de controverse parmi les écrivains de la chrétienté: mais lorsqu'ils assurent que l'époque de Troye est de beaucoup postérieure aux faits mentionnés par le législateur des Juifs, il ne faut pas entendre qu'ils doutaient de l'existence de cette ville, à la destruction de laquelle ils assignent une époque positive. Théophile, évêque d'Antioche, infère de Manethon, que Moïse et les Hébreux étaient de 900 ou mille ans antérieurs aux Troyens ou plutôt à la guerre de Troye: Προγενεστερον ειναι Τον Μωσην ϗ τȣς συν αυτω εννεακοσιȣς η χιλιȣς προ τȣ ιλιακȣ πολεμȣ..... Théophil. Antiochen. ad Autolicum, l. III, p. 253.... Il déclare encore, que non-seulement Moïse, mais encore les autres prophètes ont précédé tous les écrivains profanes, ainsi que Belus, Cronus, et la guerre de Troye. Car, suivant l'histoire de Thallus, on trouve que Belus n'a vécu que trois

autre « *aussi exactement détaillée* » que celle qui fait le sujet du pentateuque, en comparaison duquel « *ils n'avaient aucun écrit de l'antiquité.* » Mais la guerre de Troye était postérieure au pentateuque, et Homère était postérieur à la guerre de Troye.

---

cent vingt-deux ans avant le siége de Troye, et nous avons déjà trouvé qu'il considérait l'époque de Moïse comme antérieure de neuf cent trente ans à cet événement, *ibidem*, p. 382. Lactance cite ce dernier passage de Théophile, et tournant en dérision les divinités transitoires du paganisme, afin de démontrer combien la naissance de Saturne était d'une date récente, quoiqu'il fût le père des autres, il fonde une chronologie sur une suite de plusieurs générations, et il ajoute : « *Ab excidio autem urbis Trojanæ colliguntur anni* 1470. » Il fixe à cet événement l'époque où l'histoire a commencé à prendre une forme plus régulière ; car alors on ne compta plus les années par généalogies. *Lactance*, l. I, ch. XXIII. Dans un autre endroit, en parlant de Moïse, il dit : *Trojanum bellum nongentis fere annis antecessit.* — *Ib.* l. IV, ch. V.

Pâris, prince asiatique (1), se rend dans une cour de la Grèce ; il l'insulte, en enlevant la reine, les trésors et les esclaves du roi ; rien n'est difficile à croire dans un fait aussi simplement raconté. Cependant, M. Bryant, réunissant toutes les histoires merveilleuses rapportées par les auteurs grecs, ne voit, de tout côté, qu'un assemblage impénétrable de fictions (2).

---

(1) Observations sur le sujet de la guerre, *Bryant*, p. 10.

(2) Origène, dans sa réponse à Celsus, en réplique à la demande que celui-ci lui faisait d'un témoignage sur un point que lui Origène lui contestait, fait précéder son raisonnement d'une observation qui revient tellement à mon objet, que je ne puis m'empêcher de le transcrire. « Quelque vrai que soit un récit, dit-il, il est en général difficile, pour ne pas dire impossible, d'en établir la vérité sans donner lieu à la controverse. Supposons, par exemple, que l'histoire de la guerre d'Ilium fut contestée, et que pour cela ses détracteurs voulussent s'appuyer sur la

La naissance extraordinaire d'Hélène, les songes d'Hecube, l'éducation de Pâris (1), le différend des trois déesses, sont, selon lui, des absurdités si fortes, qu'elles ne permettent pas d'ajouter foi à la moindre partie de toute cette his-

---

quantité de choses impossibles qui se trouvent liées à cet événement, que pourrions nous faire en ce cas, pressés par une fiction d'un côté, et de l'autre par l'opinion universellement établie, que la guerre d'Ilium entre les Grecs et les Troyens a vraiment eu lieu. » Παρα πασι δοξη περ του αληθως γεγονεναι τον εν Ιλιω πολεμον Ελληνων καὶ Τρωιον. Origene tire de ces circonstances impossibles, une conclusion bien différente de celle de M. Bryant : il regardait la guerre d'Ilium comme un fait indubitable, quoiqu'on pût aisément lui faire quelque objection apparente. *Origen. contra Celsum*, l. 1, p. 32. édit. Spenceri. Cantab. 1658, in-4°.

(1) Pâris était d'une justice si exemplaire, qu'il fut choisi pour juge entre les trois déesses ; M. Bryant nous donne cette opinion sur la foi de Natalis Comès, il se livre ensuite à discuter sur l'absurdité de cette assertion : mais Natalis

toire. Lorsque depuis, Alexandre prétendit à une origine divine, cette chimére fut reconnue par les flatteurs de sa cour, et la civilisation de son siècle put à peine empêcher le miracle de s'accréditer. Sa mère, Olympias, eût du tems de Leda obtenu des honneurs semblables; qu'en inférera-t-on? Dira-t-on qu'Alexandre était un être fabuleux? Nous croyons cependant implicitement à son existence. J'ajouterai que la plupart de ces histoires n'ont pour fondement que les rêveries des poëtes, ou des contes vulgaires qui

---

Comès est si moderne, que cela seul répond à tout ce que l'on pourrait dire à cet égard, et suffit pour décharger Homère d'une accusation pareille, car il n'a rien de l'absurdité de ses successeurs. Mais les anciens auteurs ne paraissent pas d'accord sur cette opinion de la justice de Pâris; car avant qu'il prononçât son jugement, les parties lui firent chacune leurs offres, ce qui prouve qu'il était au moins susceptible de corruption.

n'ont aucun rapport avec Homère. Quelques-uns pouvaient avoir le mérite local de quelques allusions, que depuis long-tems on a cessé de comprendre. Les traditions d'un peuple dans ses premiers âges, sont toujours fabuleuses et souvent allégoriques. Ces fictions, introduites dans un poëme, en pourraient beaucoup rehausser le mérite ; et cependant le poëme continuerait toujours à reposer sur un fait historique. Sans chercher à pallier ou à excuser ces histoires collatérales, j'affirmerai que je ne vois pas ce qu'on pourrait en inférer pour réfuter des faits qui n'ont rien de commun avec leurs absurdités ; je dirai même qu'on peut en retirer de fortes raisons en faveur de l'opinion contraire, puisqu'elles servent à prouver qu'il existait des traditions relatives à la guerre de Troye avant Homère, qui, par conséquent, n'en est que l'historien et non l'inventeur.

Considérons présentement la conduite de la guerre (1) et l'armement antérieur qui suivit l'enlèvement d'Hélène. Ménélas, que cet outrage offensait principalement, s'unit à son frère, prince puissant qui régnait sur de vastes états. La Grèce fourmillait alors de soldats avanturiers; et tandis que l'agriculture y était négligée et le commerce inconnu, des troupes de soldats conduits par des capitaines entreprenans, étaient toujours prêts à s'assembler, dès qu'on levait l'étendard de la guerre. Appelés par les deux plus puissans chefs de la Grèce, ils formèrent à Aulis une grande confédération.

Cette assemblée doit être moins considérée comme une réunion de députés des états de la Grèce, que comme un rassemblement de soldats. On y vit les

---

(1) Sur la conduite de la guerre, et l'armement antérieur. *Bryant*, p. 12.

Béotiens, les Locriens, les Magnésiens, les Étoliens et les Thesprotiens de Dodone. Les peuples de Samos, de Rhodes et de Crète fournirent aussi leur contingent en hommes et en vaisseaux. On voit par-là, que plusieurs guerriers se réunirent à cette ligue, sans avoir d'injure personnelle à venger, ni de liaisons étroites avec Ménélas ou Agamemnon (1). C'est là que M. Bryant

(1) Mytfort, dans son Histoire de Grèce, nous rapporte une histoire si analogue à celle de Troye, que je ne puis me refuser au plaisir de la transcrire ici. Si elle a eu lieu, c'est au moins une preuve qu'il était possible qu'une force considérable prît les armes en pareille occasion. Et c'est contre cette possibilité que M. Bryant dirige ses premières attaques. « Des actions, comme celles de Pâris, n'étaient pas rares en Irlande, dans le douzième siècle. Dermot, roi de Leinster, forma le dessein d'enlever Dervorghal, beauté célèbre, et femme de O'ruark, roi de Leitrim; et soit par adresse ou par force, il y réussit. O'ruark ressentit cet affront, comme on peut bien le croire. Il forma

trouve une difficulté insurmontable. Mais nous, quelle raison avons-nous de supposer que toute cette armée ne fut conduite que par le motif chevale-

---

une confédération avec les capitaines voisins, et parvint à y faire entrer le roi Connaught, le prince le plus puissant de l'Irlande, qui se mit à leur tête. On s'empara de Leinster, et on recouvra la princesse. La guerre continua ensuite pendant plusieurs années avec des succès divers. Dermot fut chassé de son royaume. Ce roi fugitif intéressa dans la suite Henri II dans sa querelle; et le résultat de cette animosité particulière fut la conquête de l'Irlande par l'Angleterre. » (*Voy.* l'Histoire de la Grèce, de Mytford, vol. 1, ch. 1, sect. 4.) « Comment se fait il que le roi de Con-« naught et celui d'Angleterre, Henri II, aient pris « tant d'intérêt à la querelle d'une femme qui ne « devait intéresser que son mari? » (*Bryant*, p. 17.) « La perte d'une femme (Dervorghal ou Hélène) « était un de ces malheurs particuliers qui ne « concernait que O'ruark ou Ménélas ». Il faut donc convenir que ce qui est arrivé en Irlande, peut très-bien être arrivé en Grèce. Je saisis cette occasion pour déclarer que j'avais écrit la

19 - 210 PAGES MISSING IN BOOK

CHAPITRE VI.

De l'Hôtel des Monnoies, (Tarap-Hané.)

Cet édifice se trouve dans la première cour du sérail, à peu de distance du magasin d'armes antiques (1). On se figure aisément l'imperfection des procédés que les turcs emploient pour fondre leurs métaux, pour frapper leurs monnoies, et pour en fixer le poids. Un de leurs plus habiles financiers desirant, il y a quelques années, réparer le défaut de numéraire qui commençoit à se faire sentir dans le trésor public, conçut l'idée bizarre d'altérer les piastres, et d'y joindre un tiers d'alliage. Son plan fut adopté avec enthousiasme, et exécuté aussitôt. Ce qui devoit s'ensuivre arriva.

(1) L'ancienne Eglise de S.te Irène.

Les piastres perdirent un tiers de leur valeur dans le commerce.

Pendant mon séjour à Constantinople, l'intendant de la monnoie étoit un grec nommé *Petraki*. L'on assure qu'il gagnoit mille piastres (1) par jour dans cet emploi. Ce gain immense lui avoit procuré les moyens de faire des acquisitions de toute espèce ; il bâtissoit des églises et des palais à Constantinople et sur le canal ; il faisoit et destituoit des pachas ; il influoit même sur la nomination des visirs. Mais son crédit donna bientôt de l'ombrage, ou plutôt sa fortune excita la cupidité du Gouvernement.

Le nouveau prince de Valachie Mavroleni, à la promotion duquel il s'étoit opposé, et dont on croit qu'il avoit séduit la femme, exerça contre lui la vengeance la plus terrible et la plus éclatante.

(1) La piastre turque vaut maintenant environ 40 sous de France.

Petraki fut arrêté et jeté dans la prison du bostanchi-bachi, qu'on appelle *le four*, parce qu'elle en a les dimensions, et que le prisonnier ne sauroit s'y tenir debout. Là on le tortura de toutes les manières, moins pour arracher de lui l'aveu de ses crimes, que pour savoir le lieu où il avoit caché ses trésors.

Comme Mavro-Ieni étoit en grande faveur auprès du capitan Hassan-Pacha, qui étoit alors tout-puissant, non seulement il obtint que Petraki seroit mis à mort, mais il voulut que ce malheureux fût, avant de mourir, témoin de son triomphe ; et il fixa l'époque de son supplice au jour où lui-même recevroit son audience publique du grand-seigneur.

En effet, on l'amena à la porte du sérail au moment où le prince en sortoit monté sur un superbe cheval, et

entouré d'un cortège pompeux; je le vis tendant les bras au visir pour lui demander grace. Mais celui-ci fut inflexible, et fit signe aux bourreaux de lui trancher la tête.

CHAPITRE VII.

De l'audience que le Grand-Seigneur accorde aux ambassadeurs étrangers.

MICHEL Paléologue ayant remarqué que la capitale étoit inondée de génois, de vénitiens et de pisans, et craignant avec raison que ces aventuriers n'y excitassent quelques révoltes, crut qu'il étoit convenable de les en éloigner. Il permit aux vénitiens et aux pisans de rester dans la ville, sans doute parce qu'il les regardoit comme moins dangereux que les génois, et il fixa le domicile de ceux-ci à Galata. Les républiques de Pise, de Venise et de Gênes envoyèrent alors des magistrats à Constantinople pour défendre les droits de leurs colons et terminer leurs différens; lorsque ces magistrats arrivoient dans la capitale, ils étoient tenus de se ren-

dre au palais de l'empereur, et de lui prêter serment d'obéissance et de fidélité, avant d'entrer dans leurs fonctions (1).

Je trouve ici l'origine des cérémonies qui se pratiquent aujourd'hui à la Porte ottomane, quand le sultan donne audience aux ambassadeurs étrangers.

Ces cérémonies se font comme partout ailleurs, avec le plus d'éclat qu'il est possible. On n'oublie rien de ce qui peut relever la gloire de l'Empire et donner aux étrangers une grande idée des richesses, de la magnificence et du pouvoir des ottomans.

Après que l'ambassadeur a eu la première entrevue avec le visir, on choisit, pour lui donner audience au sérail, le jour où l'on paye les janissaires, afin de lui faire voir à-la-fois la discipline des gens de guerre, et l'argent qu'on leur distribue. Il entre avec sa suite

(1) Pachymères l. 5, c. 30. Cantacuzene, l. 7, c. 12. Codinus, *de Officiis*, c. 14, n.° 8.

dans la salle du divan ; le visir, le grand amiral et quelques autres officiers sont assis sur des carreaux ; le siège de l'ambassadeur est un simple tabouret. D'énormes sacs d'argent sont jetés avec fracas à la porte du divan, pour servir à la paye des janissaires.

L'ambassadeur se met à table avec le visir ; deux autres tables sont dressées pour les personnes qualifiées de sa suite, et pour quelques grands officiers de la Porte. On sert les plats l'un après l'autre, et l'on a soin de les lever dès qu'ils sont entamés, de sorte qu'on voit paroître, en très-peu de tems, soixante ou quatre-vingts services. Tous les plats sont de la plus belle porcelaine de la Chine. Les turcs disent que cette terre résiste au poison, et que si l'on en avoit mêlé dans quelque sauce, le plat se romproit aussitôt.

Le festin fini, le tchiaous-bachi conduit l'ambassadeur et ceux qui l'accompagnent dans une chambre sépa-

rée, pour y recevoir des cafetans, espèce d'habillement turc dont le sultan et les pachas ont coutume de revêtir ceux qu'ils veulent honorer d'une marque de leur bienveillance.

Deux capidgis-bachis ou chefs des portiers, le conduisent vers la salle d'audience, dont le vestibule est gardé par des eunuques blancs, vêtus de drap d'or et de soie.

Ici l'ambassadeur s'arrête quelques momens pour continuer ensuite sa marche avec plus de lenteur qu'auparavant, afin de ne pas manquer au respect qu'exige la majesté du prince.

A l'entrée de la salle, est suspendue une boule d'or enrichie de pierres précieuses et de perles orientales du plus grand prix. Le plancher est couvert d'un tapis de velours cramoisi. Le trône du sultan est sous un dais soutenu par quatre pilliers couverts de plaques d'or. Le carreau sur lequel il

est assis est brodé en or et enrichi de pierreries.

Le grand-visir est debout à sa droite, dans l'attitude la plus modeste et la plus respectueuse.

Quand on a donné aux capidgis-bachis le signal d'introduire l'ambassadeur, ils le conduisent dans la salle en le soutenant par les bras; après l'avoir fait avancer quelques pas vers le trône, il lui mettent la main sur le cou et lui font baisser la tête, de manière qu'il touche presque du front au plancher. Son interprête prononce ensuite d'une voix tremblante, le discours que l'ambassadeur adresse au sultan de la part de son maître, et celui-ci remet sa lettre de créance dans les mains du visir, qui est chargé de lui faire la réponse.

Lorsque la cérémonie de l'audience est terminée, tous les grands officiers du sérail, montés sur des chevaux magnifiquement enharnachés, défilent

entre deux haies de janissaires, en présence de l'ambassadeur, que l'on place dans un des angles de la première cour, beaucoup moins pour lui faire les honneurs de la pompe, que pour le forcer à l'admirer.

CHAPITRE VIII.

Du palais du Visir (Visir-Seraï.)

Le palais du visir, qu'on appelle aussi *la Porte*, est situé à l'angle occidental des murs du sérail. C'est là que se traitent toutes les affaires, tant intérieures qu'extérieures de l'Empire ottoman.

Lorsqu'un ambassadeur étranger est admis à l'audience du visir, il monte, avec son cortège par un large escalier, dans une première salle où se trouve l'interprète de la Porte, pour le recevoir et l'entretenir jusqu'à ce que le visir arrive. Après cette conversation, qui dure environ un quart-d'heure, on l'introduit dans la salle d'audience, remplie d'une foule immense de tchoadars ou valets du visir. Il va se placer sur un tabouret qu'on lui a préparé à un des angles de la salle; le visir entre après lui, et les tchoadars le saluent par un

cri général, signe habituel de leur respect. Il passe devant l'ambassadeur sans le regarder, et va s'asseoir sur deux carreaux moëleux en face du tabouret. L'ambassadeur alors prononce son compliment, l'interprète de la Porte le répète d'une voix tremblante; et le visir y répond en peu de mots.

On apporte ensuite le café et les parfums; un tchoadar sert le visir le genou en terre; un autre debout sert l'ambassadeur, observant de ne lui rien offrir que le visir n'ait auparavant été servi.

A ces préférences affectées et si contraires à nos usages, à ces marques de respect et de crainte, on reconnoît la seconde personne de l'Empire, le ministre immédiat des volontés du sultan.

«Il résulte (1) en effet de la nature du pouvoir despotique, que l'homme seul qui l'exerce le fasse de même exercer par un seul. Un homme à qui ses sens disent sans cesse qu'il est tout et que

(1) Esprit des Lois, l. 2, ch. 5,

les autres ne sont rien, est naturellement paresseux, ignorant et voluptueux. Il abandonne donc les affaires; mais s'il les confioit à plusieurs, il y auroit des disputes entr'eux; on feroit des brigues pour être premier esclave, le prince seroit obligé de rentrer dans l'administration; il est donc plus simple qu'il l'abandonne à un visir qui aura d'abord la même puissance que lui : l'établissement d'un visir est dans cet état une loi fondamentale. »

A ces excellentes réflexions, Montesquieu auroit pu ajouter qu'il étoit également essentiel que le visir eût son habitation dans le voisinage du palais de son maître, puisque le Gouvernement despotique exige plus qu'aucun autre le secret et la promptitude des communications, et que le moindre délai dans la transmission des ordres a souvent décidé du sort de l'Empire.

CHAPITRE IX.

De l'Arsenal (Tersana).

C'EST à Sélim Ier que les turcs sont redevables de la naissance de leur marine. C'est lui qui le premier fit bâtir un chantier pour la construction des galères. Cet établissement vaste et spacieux est entouré de hautes murailles; il renferme des magasins et des logemens pour un grand nombre d'esclaves et d'ouvriers. Le grand-amiral y exerce une autorité absolue. J'y ai souvent vu Hassan-Pacha, la pipe à la bouche, le coude appuyé sur un jeune lion qu'il avoit apprivoisé, et donnant des ordres aux constructeurs de la marine.

Cet homme extraordinaire ignoroit le lieu de sa naissance. Dans sa première jeunesse, étant domestique dans un café de Gallipoli, il tua un de ses camarades à la suite d'une querelle, et

fut obligé de se sauver à Alger. Le dey, dont il se fit bientôt connoître par son extrême bravoure, lui confia le commandement d'une de ses forteresses où il fut fait prisonnier par les espagnols. Après un séjour de quelques années à Malaga, il obtint sa liberté, et vint à Constantinople, où il fut fait capitaine de vaisseau. A la malheureuse affaire de Tchesmé, il aborda un vaisseau russe, le fit sauter avec le sien, et se sauva à la nage. De retour dans la capitale, ayant été nommé grand-amiral, il proposa au sultan d'aller chasser les russes de l'île de Lemnos; l'expédition eut tout le succès qu'on devoit attendre de son intrépidité; les russes furent forcés d'évacuer l'île et de s'embarquer à la hâte.

Hassan, depuis cette époque, prit un tel ascendant sur le sultan Abdul-Hamid, que celui-ci ne se croyoit point en sureté dans sa capitale quand ce vieux guerrier en étoit absent.

Toutes les fois que la révolte éclatoit dans quelque partie de l'Empire, c'étoit Hassan qui étoit chargé de l'appaiser. Il châtia les beys d'Egypte, et pilla leurs trésors. Il tua de sa propre main ce pacha qui s'étoit déclaré indépendant sur la côte de Syrie. Mais l'acte de vengeance le plus horrible qu'il ait jamais commis, est le châtiment qu'il exerça contre les malheureux habitans de la Morée, qui avoient pris le parti des russes.

A la porte de chacune de leurs villes il fit décapiter un assez grand nombre d'individus de tout âge et de tout sexe, pour composer de leurs têtes un monument à jamais exécrable, qu'il accompagna d'une inscription portant peine de mort contre quiconque oseroit le renverser.

Hassan n'étoit pas plus humain dans l'intérieur de son harem qu'à la tête des affaires de l'Empire. Une belle esclave dont il étoit très-épris, se déroba

227 - 272 PAGES MISSING IN BOOK

Du faubourg de Piri-Pacha.

Il a existé deux hommes remarquables de ce nom dans l'Empire ottoman : l'un étoit tefterdar, ou grand trésorier de Sélim I.er (1), l'autre étoit précepteur de Soliman I.er, et jouissoit de la plus grande faveur auprès de lui. Je n'ai pu constater lequel de ces deux pachas avoit donné son nom au quartier et à la mosquée qui se trouvent sur la rive du port au-dessous de l'Okmeïdan.

C'est le dernier qui, au siège de Rhodes, exposa courageusement sa vie pour défendre l'innocence du visir Moustapha.

Soliman irrité de la longue résistance des chevaliers, et de la perte immense qu'il venoit d'essuyer sous les remparts de leur ville, voulut rendre son visir responsable du mau-

(1) Cantemir, Hist. Ott. tome 1, l. 3, p. 159.

vais succès du siège, et il ordonna qu'il seroit attaché à un poteau, aux yeux de toute l'armée, pour servir de but aux flèches. Ce cruel arrêt alloit être exécuté : déja le malheureux Moustapha étoit arrivé au lieu du supplice, lorsque Piri-Pacha, secondé de tous les chefs des troupes, courut à la tente du sultan pour lui demander la grace du visir. Soliman transporté de colère, le condamna lui-même à périr à l'instant avec celui dont il prenoit la défense : mais tous les autres pachas s'étant en même tems prosternés à ses genoux, l'empereur lut dans tous les yeux combien cet ordre inspiroit d'horreur; il se calma, et fit grace.

Du faubourg de Piali-Pacha.

Lorsque la puissance formidable de Charles-Quint sembloit devoir envahir toute l'Europe, François I.er, roi de France, conclut un traité d'alliance

avec Soliman, qui fit en sa faveur une diversion en Hongrie, et lui envoya plusieurs flottes pour en disposer à son gré. Le grand-amiral Piali-Pacha qui en commandoit une, ravagea les côtes de la Pouille, de concert avec les français, prit Messine, et retourna à Constantinople avec un riche butin, et une multitude d'esclaves.

La mosquée et le marché qu'il y bâtit à son retour, portent encore son nom, et se trouvent au-dessus de l'arsenal, près de l'Okmeïdan.

Du faubourg de Cassim-Pacha.

Cassim-Pacha étoit un fameux général de Soliman I.er, qui parvint à la dignité de grand-visir. Ce fut lui qui établit la nouvelle colonie de Galata ; il y fit de grands embellissemens, et voulut que le village voisin portât son nom. C'est-là que sont aujourd'hui les magasins de la marine, les casernes

des gallioudgis (1), et le palais du capitan-pacha ou grand-amiral.

La plaine de l'Okmeïdan, située au nord du faubourg de Cassim-Pacha, est l'arène où se font les exercices de l'arc. Les bornes nombreuses qui en parsèment la surface, sont destinées à rappeler l'adresse et la force des vainqueurs. Celui qui lance la flèche à une distance extraordinaire, obtient l'honneur complet du triomphe ; les poètes célèbrent sa victoire, et on lui élève un monument à l'endroit où il l'a remportée.

C'est aussi dans la plaine de l'Okmeïdan que la troupe des enfans se rassemble pour implorer la miséricorde du ciel, lorsque l'épidémie est à son comble, c'est-à-dire, lorsqu'on voit passer chaque jour mille cadavres par la porte d'Andrinople.

(1) Soldats de marine.

Des faubourgs de Galata et de Pera.

Le faubourg de Galata occupe l'emplacement où se trouvoient au tems des Romains la région et le port des Figuiers. On y comptoit alors plus de quatre cents maisons, et l'on y admiroit plusieurs monumens publics dont il ne reste plus aucune trace.

Dans des tems postérieurs, Michel Paléologue, craignant que la multitude de marchands et d'aventuriers qui inondoient sa capitale, n'y excitassent quelque révolte, fixa leur domicile à Galata (1). Après la prise de Constantinople, les habitans de ce faubourg abandonnèrent leurs maisons, et se sauvèrent avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Lorsque Mahomet II y entra, il fit inventorier avec beaucoup d'exactitude les biens des fugitifs, et ordonna

(1) Pachymeres, l. 2, ch. 35. Greg. l. 4, p. 69.

qu'ils leur seroient rendus s'ils revenoient sous trois mois. Il fit ensuite raser une partie des murailles, et réduisit Galata à n'être plus qu'un faubourg de Constantinople.

Depuis cette époque Galata est devenu le séjour des marchands étrangers de toutes les nations, qui y ont des boutiques et des magasins remplis de toutes les marchandises de l'Europe.

On y voit de fort belles mosquées, des magasins d'artillerie, *top hana*, et la fameuse tour, *bouiouk koulé*, bâtie par Anastase, du haut de laquelle on domine toute la ville de Constantinople.

Le faubourg de Pera s'étend sur la hauteur voisine de Galata : c'est la résidence ordinaire des ambassadeurs européens et de leurs interprètes.

CHAPITRE XIX.

Des Mosquées.

Un turc en prière, est un vrai modèle de dévotion; ses attitudes sont caractérisées par la noblesse, le recueillement et la dignité. Soit qu'il prie debout, à genoux, ou le front dans la poussière, son adoration est également imposante. S'il demande à Dieu le pardon de ses fautes, son repentir n'altère point la majesté de ses traits; il est tout entier au fond de son cœur; s'il lui expose ses besoins et s'il invoque ses bontés, c'est en suppliant respectueux, et non pas en solliciteur importun. Il est immobile, abîmé dans la contemplation; rien ne le distrait dans sa prière; la simplicité majestueuse du temple lui rappelle sans cesse la présence du Dieu devant lequel il se prosterne. On n'y voit ni tableaux, ni sta-

tues : des planches dorées, suspendues aux murailles et couvertes de sentences de l'alcoran, en forment la seule décoration.

Lorsque les musulmans ont fait la conquête de l'Empire d'Orient, ils se sont emparés de tous les édifices publics pour les convertir à leurs usages; et lorsqu'ils ont voulu eux-mêmes en rebâtir de nouveaux, comme ils n'avoient aucune connoissance en architecture, ils n'ont pu qu'imiter servilement ceux qu'ils avoient sous les yeux. Ils ont emprunté du peuple conquis la distribution et le plan de ses bains, de ses marchés et de ses temples. Toutes les grandes mosquées de Constantinople sont la copie plus ou moins imparfaite de Sainte-Sophie. Les minarets sont le seul ornement qu'ils y aient ajoutés.

Les mosquées forment trois classes distinctes et séparées, tant par leur structure et leur étendue, que par les

prérogatives qui y sont attachées dans l'ordre religieux, civil et politique.

Il y a des mosquées impériales, des mosquées ordinaires et de simples mesdjidi.

Les mosquées impériales ne se trouvent que dans les grandes villes de la monarchie, telles que Brousse, Andrinople, le Caire, Constantinople, etc.

On en compte quatorze à Constantinople : celle de Sainte-Sophie, du sultan Achmet, la Solimanie, celle de Mahomet, l'Osmanie, celle du sultan Sélim, celle d'Eioup, celle de Laleli, de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, de l'autre Validé, mère de Moustapha II, et d'Achmet III; celle de Shahzadé, celle de Moustapha III, et enfin celle du dernier empereur Abdul-Hamid, au village d'Istavros. Ces édifices sont de la plus grande magnificence, et comme ils s'élèvent presque tous au milieu d'une vaste cour, et qu'ils sont entièrement isolés des objets

environnans, l'œil du spectateur en embrasse sans distraction toute l'étendue, et en saisit toutes les beautés.

Les mosquées ordinaires sont bâties par la libéralité des visirs, des pachas, des beys, des seigneurs de la cour ou de riches particuliers; quelques-unes sont fondées par des sultanes Validé, ou les mères des sultans. On en compte plus de deux cents de cette espèce.

Enfin les mesdjidi sont les temples les moins considérables de l'Empire. On peut les regarder comme des chapelles publiques. On en compte environ trois cents dans Constantinople et dans les faubourgs.

Les mosquées impériales sont ordinairement environnées de divers édifices dont la fondation a pour objet l'utilité publique, tels que des imarets ou hôtelleries, des hôpitaux pour les malades, des hôpitaux pour les fous, des écoles, des collèges, des biblio-

thèques, des chapelles sépulcrales où reposent les cendres des empereurs et celles de leur famille.

De la Mosquée d'Arab ou *Arab-Dgiami.*

La plus ancienne de toutes les mosquées bâties dans les environs de Constantinople, est celle d'Arab, *Arab-Dgiami*, au faubourg de Galata, près le quartier des Francs; elle fut construite par le frère du kalife Soliman I.er, lorsqu'il assiégea Constantinople. On y conserve encore aujourd'hui un vase d'ébène qui passe pour être celui dont se servoit ce général mahométan dans ses expéditions militaires. Les ministres de la mosquée font accroire au vulgaire que l'eau qu'on y boit a le goût du lait, et la vertu de procurer aux femmes enceintes une keureuse délivrance. (1)

(1) Tableau de l'Empire Ott. par Mouradja.

Quartier et Mosquée d'Eioup.

Au fond du port de Constantinople et près des Eaux douces, on trouve un village considérable que les turcs appellent *Eioup*, et qui devint célèbre à l'époque de la prise de cette capitale.

Au milieu des horreurs qui suivirent le siège, Mahomet II prétendit au titre d'envoyé de Dieu, et voulut mêler du merveilleux à ses succès. Il avoit près de lui un prophète à gages, nommé *cheik*, qui faisoit profession de prier Dieu pour la prospérité de l'Empire, et s'efforçoit de faire adorer aux musulmans jusqu'aux vices de leur empereur.

Quelques jours après la prise de la ville, cet enthousiaste assembla le peuple dans la nouvelle mosquée de Sainte-Sophie, et publia que le triomphe du très-puissant empereur avoit été prédit à Constantin, dernier souverain des grecs, par Eioup, ami de Dieu et du

Prophète ; que sur le point de mourir dans les supplices (sans doute pour quelque crime) ce serviteur de Dieu s'étoit écrié que dans l'année il auroit un vengeur, instrument de la Divinité, nommé Mahomet, comme le grand prophète, qui effaceroit pour jamais de l'Univers l'Empire grec et ses princes, et qui établiroit la vraie foi dans Constantinople.

Cheik ajouta que, quoique les infidèles eussent fait leurs efforts pour cacher le tombeau d'Eioup, et même pour disperser ses os, Dieu le lui avoit montré, et qu'il alloit le découvrir.

Il mène aussitôt l'empereur, accompagné d'un peuple nombreux, dans le faubourg, qui depuis lors a pris le nom d'*Eioup ;* il fait fouiller dans un lieu où il n'y avoit aucune apparence de monument, et à une certaine profondeur on trouve une grande tombe sur laquelle étoit l'inscription suivante :

« *Ici est le sepulcre d'Eioup Ensari,*
« *l'ami constant, le conseiller, l'apôtre*
« *de Dieu, dont l'aide soit de plus en*
« *plus propice.* »

Sous cette tombe on trouva un corps très-bien conservé; le miracle fut célébré avec de grands cris de joie, et Mahomet fit bâtir sur le lieu un mausolée très-orné, une mosquée et une école publique (1).

Le quartier appelé anciennement *Hebdomon* et le *Cinegion*, amphithéâtre où l'on donnoit des combats d'animaux, devoit être situé sur la dernière colline entre le village d'Eioup et la porte de *Haivan-hissari*, porte du château des animaux; du moins le nom que conserve encore aujourd'hui cette porte, semble indiquer le voisinage de l'amphithéâtre.

(1) Histoire Ottom. par M. Mignot, tome 1, page 257. Hist. Ottom. par Cantemir, liv. 3, page 106.

Quartier et Mosquée de Daoud-Pacha (1).

Bajazet surnommé l'*Eclair*(2) à cause de la rapidité avec laquelle il passoit d'Europe en Asie, après avoir battu à la fameuse journée de Nicopolis, Sigismond, roi de Hongrie, et les valeureux français qui faisoient la principale force de son armée (3) ; après avoir ravagé la Morée et la Thrace, vint mettre le siège devant Constantinople. Tout étoit prêt pour donner l'assaut, lorsque le grand-visir en dissuada le sultan, et lui représenta que l'Empire ottoman n'avoit déja que trop d'étendue, et qu'il falloit se contenter des vastes domaines qu'on possédoit en Asie et en Europe, de peur d'exciter l'envie des princes chrétiens.

(1) *Daoud* signifie David.
(2) Il dirim Beiazit, Bajazet *l'Eclair*.
(3) Hist. Ott. par M. Delacroix, t. 1, p. 136.

« Il est vrai, seigneur, lui dit-il,
« que votre puissance est arrivée à tel
« point qu'elle n'a plus rien à craindre;
« vous pouvez mépriser les menaces
« du monde entier, quand toutes ses
« forces se réuniroient contre vous :
« mais il reste quelque chose à desirer ;
« c'est que les cœurs de tant de peuples
« conquis puissent s'accoutumer à vos
« lois, et qu'ils ne soient pas tentés
« de secouer le joug à la première
« occasion. Déja le succès des armes
« ottomanes a jeté l'alarme de toutes
« parts, que sera-ce lorsqu'on appren-
« dra que Constantinople est assiégé ?
« Toute la chrétienté est intéressée à
« la conservation de l'Empire des
« grecs : son sort entraîne celui des
« autres états, chaque prince se croira
« menacé du même coup qui renver-
« seroit celui-ci, tous courront aux
« armes, et se réuniront pour nous
« accabler. Non, ils ne sont pas assez
« dépourvus de sens, pour ne pas

« voir que Constantinople est une « digue derrière laquelle ils respirent « encore, et qu'au moment que l'Em- « pire des grecs sera renversé, rien « ne pourra plus arrêter le cours ra- « pide des armées ottomanes. Ce n'est « pas, seigneur, que je désespère de « prendre Constantinople, mais il me « semble qu'il faut, pour le présent, « renoncer à cette entreprise; et nous « ne devons pas, en voulant trop em- « brasser, nous exposer au danger de « perdre ce que nous avons acquis « avec tant de travaux. Au reste, je « crois qu'il est bon de profiter de « la consternation dans laquelle nous « avons jeté les habitans de cette « ville impériale. Que votre Hautesse « envoie des ambassadeurs à *Istam-* « *boul tekkuri* (1), et qu'elle lui im-

(1) *Tekkuri* est un titre que les turcs donnent aux gouverneurs chrétiens. *Istamboul* est le nom qu'ils donnent à la ville de Constantinople.

« pose telle loi qu'il lui plaira, je suis
« sûr qu'il l'acceptera sans balancer,
« et qu'il regardera comme une fa-
« veur du ciel, de sortir, à quelque
« prix que ce soit, du danger qui le
« menace. »

Bajazet se rendit à l'avis de son visir, et envoya des ambassadeurs à l'empereur Paléologue. Ce malheureux prince alloit céder aux menaces du vainqueur, lorsque les ambassadeurs, chargés d'adoucir leurs demandes, consentirent, au nom de leur maître, à lui laisser sa couronne, et à conclure une trêve de dix ans avec lui : à condition qu'il paieroit chaque année au sultan, un tribut de dix mille écus d'or; que les turcs pourroient bâtir une mosquée dans Constantinople, et qu'ils y auroient, en outre, une chambre de justice et des cadis pour juger leurs différens.

On signa le traité de part et d'autre; un grand nombre de turcs s'établirent

à Constantinople, ils y bâtirent la mosquée appelée *Daoud-Pacha*, avec un mekkémé (1) ; et l'on peut dire que c'est à cette époque qu'ils se mirent en possession de l'Empire d'Orient.

De la Mosquée d'Osman (Osmanié-Dgiami.)

Mahomet IV avoit du goût pour l'architecture; il trouva que ses prédécesseurs bâtissoient toutes leurs mosquées sur un plan uniforme et sur le modèle de Sainte-Sophie. Il voulut s'en écarter, et s'étant procuré les dessins des plus magnifiques églises de l'Europe, il résolut de construire en l'honneur du Prophète, un temple nouveau : mais les gens de loi lui représentèrent les dangers de cette innovation, et le détournèrent de son projet. Voyant donc qu'il ne pouvoit satisfaire son

(1) *Mekkémé*, cour de plaidoirie.

goût, il chercha du moins à donner à son ouvrage quelque supériorité sur ceux de ses prédécesseurs, et il y réussit.

L'Osmanié est d'une grande élévation et d'une extrême légèreté. Le dôme couvre la mosquée toute entière. Comme elle n'étoit pas entièrement achevée à la mort de Mahomet, Osman son frère y mit la dernière main, et lui donna son nom, *Nour-Osmanié* (la lumière ottomane.)

De la Mosquée de la sultane Validé (Validé sultan Dgiami.)

Les sultans ont toujours traité leurs mères avec le plus grand respect; ce devoir auquel la loi de la nature les engage, est aussi conforme à la loi de l'alcoran : elles délibèrent sur les affaires d'état, elles entrent en conférence avec le visir et le mufti ; et s'il faut en croire Cantemir, le sultan doit avoir leur consentement pour faire un

choix parmi les femmes de son harem.

Les appointemens de la sultane-mère, montent à plus de mille bourses (un million et demi de notre monnoie). Lorsque le grand-seigneur fait quelque acquisition ou prend quelques villes, on réserve toujours une somme pour les sandales ou pantoufles de la sultane Validé.

La mère de Mahomet IV profita de l'influence extraordinaire qu'elle avoit sur son fils, pour faire construire la plus élégante mosquée qu'il y ait à Constantinople. Elle est située sur la rive du port près de la douane. Les murs de la ville lui servent d'enceinte au nord et à l'ouest; à l'est se trouve l'entrée principale de la grande cour dont elle est entourée; enfin au midi, on voit le mausolée de la princesse et le nouveau marché (1), qu'elle a fait bâtir pour la commodité publique.

(1) Ieni-Bazar.

De la Mosquée de Mahomet.

Après que Mahomet II eut changé en mosquée l'église de Sainte-Sophie, il songea à en bâtir une lui-même, afin de laisser à la postérité un monument qui rappelât le souvenir de sa piété et de ses victoires.

Des ruines de l'église des Saints-Apôtres, il construisit une mosquée magnifique, qu'il dota de grands revenus, et qu'il entoura de très-beaux bains, de mausolées, d'écoles et d'hôpitaux.

On a prétendu qu'il avoit fait empaler son architecte Chrystodule, de peur qu'il ne construisît pour son successeur une mosquée plus belle que la sienne. Cette atrocité, toute invraisemblable qu'elle puisse paroître, n'a rien qui doive surprendre de la part d'un tyran qui tua l'innocente Irène de sa propre main, qui fit périr toute

la famille du courageux Notaras, qui fit massacrer Comnène et ses trois enfans après la prise de Trébysonde, qui enfin fit éventrer quatorze esclaves pour savoir lequel d'entr'eux lui avoit dérobé un fruit.

Les plus beaux bains qu'il y ait à Constantinople, sont ceux qui dépendent de la mosquée de Mahomet, et qui sont bâtis près d'elle sur la quatrième colline. Les turcs les appellent *tchikour-hamam* (le petit bain). Ils sont composés de trois grandes salles pavées de marbre, et éclairées comme le Panthéon de Rome, par le sommet de la voûte. Les environs de ces bains sont parsemés de colonnes, de chapiteaux et d'autres débris d'architecture antique, qui ont peut-être appartenu aux thermes de Zeuxippe.

De la Mosquée de Shazadé (Shazadé-Dgiami.)

Soliman I.er, vainqueur et conquérant de plus de la moitié de la Hongrie, arrosa bientôt ses lauriers de ses larmes. Il perdit celui de tous ses fils qu'il aimoit le mieux, le jeune Mahomet, l'un des enfans que lui avoit donné la fameuse Roxelane, sa sultane favorite.

Jamais le cruel Soliman ne laissa voir autant de marques de sensibilité, qu'au moment de la mort de ce prince, qu'il préféroit à tous ses autres enfans. Pour honorer sa mémoire, il délivra un grand nombre d'esclaves des deux sexes, et il fonda une mosquée magnifique pour lui servir de mausolée.

De la Mosquée de Sélim (sultan Sélim-Dgiami.)

Le surnom de *Yavuz* (féroce), que

les turcs donnent à Sélim I.er, dénote assez le caractère violent et sanguinaire de cet empereur.

Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses deux frères et des pachas qui l'avoient servi le plus fidèlement : mais la providence qui ne laisse jamais le crime impuni, le frappa de mort à l'endroit même où il avoit empoisonné son père.

Les guerres continuelles dont il fut occupé pendant le cours de sa vie, ne l'empêchèrent pas d'embellir les principales villes de la Turquie d'édifices publics les plus somptueux. A Andrinople il fit bâtir une mosquée, qui passe chez les turcs pour un chef-d'œuvre d'architecture.

Celle qu'il bâtit à Constantinople, ne lui est pas inférieure au moins en élégance et en légèreté ; elle est située sur la cinquième colline, et domine le fanal ou le quartier des grecs. La

plupart des colonnes qui la décorent ont été apportées de la Troade. (1)

De la Mosquée du sultan Achmet
(sultan Achmet-Dgiami.)

Lorsque le jeune Achmet I.er monta sur le trône, les affaires de l'Empire ottoman étoient presque désespérées ; la guerre intestine désoloit les provinces d'Asie, les femmes étoient maîtresses du Gouvernement, les pachas avoient sécoué le joug de l'obéissance. Au milieu de ces orages, un enfant ose prendre le sceptre, et l'Empire recouvre aussitôt sa splendeur.

La guerre longue et opiniâtre qu'il eut à soutenir contre les perses, ne l'empêcha pas de donner ses soins à la construction de la plus belle mosquée qui existe en Orient.

Elle est située sur la place de l'Atmeïdan (l'Hippodrôme), dont elle est

(1) Cantemir, Hist. Ott. t. 1, liv. 3, p. 216.

séparée par une longue muraille percée de trois portes et de soixante-douze fenêtres.

Le corps du temple est de figure carrée, et comme celui de Ste.-Sophie, couvert d'un dôme surbaissé et accompagné de quatre demi-dômes.

Il est précédé d'une grande cour pavée de marbre, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine exagone. Autour de cette cour règne une espèce de cloître formé de vingt-six arcades couvertes chacune d'une coupole en plomb, et soutenues par vingt-six colonnes de granit égyptien, avec des chapiteaux à la turque et des bases de bronze.

Au nord de la mosquée est le tombeau d'Achmet et celui de l'infortuné prince Othman, son frère et son successeur, qui, à l'âge de douze ans, fut précipité du trône et assassiné par les janissaires.

La décoration extérieure de ce ma-

gnifique édifice, est achevée par six minarets à trois étages, du haut desquels on aperçoit toute la Propontide, les îles des Princes, une grande partie de la ville de Constantinople, le dôme de Sainte-Sophie, le sérail, les sommets de Galata au-delà du port, le canal du Bosphore, enfin les beaux païsages de la côte de Scutari et de Chalcédoine sur la côte d'Asie.

L'intérieur est mal éclairé, les pilliers qui soutiennent le dôme sont lourds et écrasés. L'on n'y voit pour toute décoration que des tables dorées, sur lesquelles on a gravé les noms des prophètes et les sentences de l'alcoran.

La mosquée d'Achmet ainsi que celle de Sainte-Sophie et les autres mosquées impériales ont aussi leurs collèges (medressé), où quarante-huit étudiants sont entretenus et instruits dans l'arithmétique, la physique, l'astronomie et la science des lois ou la connoissance de l'alcoran.

De la Mosquée de Bajazet ou *Baiezit* (Baiezit-Dgiami.)

Bajazet II, fils du conquérant de Constantinople, eut une longue guerre à soutenir contre son frère Sizim qui lui disputoit la couronne; enfin il le vainquit, le chassa d'Asie et le força de se refugier à Rome. S'il faut en croire les historiens turcs, il eut la cruauté de le poursuivre jusques dans sa retraite, et le fit périr par un moyen bien extraordinaire.

Comme il se faisoit raser un jour par Moustapha, son barbier, qui, de chrétien italien, s'étoit rendu mahométan, il lui fit part de ses inquiétudes au sujet de son frère; Moustapha se jetant alors aux pieds du sultan, le pria de se reposer sur lui du soin de le délivrer de Sizim. Surpris agréablement de cette proposition, Bajazet le fit relever, le caressa beaucoup, et

lui promit la charge de grand-visir, s'il venoit à bout de cette entreprise. Le renégat ayant pris ses mesures, feignit de vouloir retourner à la religion de ses pères, et par le secours des chrétiens de Constantinople, il s'embarqua sur un vaisseau qui faisoit voile pour l'Italie. S'étant rendu promptement à Rome, il se fit connoître du prince Sizim, s'insinua dans ses bonnes graces, et fit tant qu'il devint son barbier en chef. Un jour qu'il le rasoit seul dans sa chambre, il lui coupa la gorge, et sortit en disant que son maître dormoit. Il eut le tems de gagner un port de mer, où s'étant embarqué sur-le-champ, il alla rendre compte au sultan du succès de sa commission (1).

Les historiens chrétiens racontent la mort de Sizim d'une manière diffé

(1) Abrégé chronologique de l'Hist. Ottom. par M. Delacroix, tome I, p. 304.

rente, mais non moins tragique. Ils disent que le pape Alexandre VI, contraint par Charles VIII, roi de France, qui passoit alors à Rome pour aller conquérir Naples, de lui remettre le prince turc, le fit empoisonner secrètement, et le remit ensuite aux français, entre les mains desquels il mourut au bout de trois jours.

Le caractère du pontife romain rend ce récit vraisemblable.

Bajazet fit une irruption dans la Moldavie, et étendit ses conquêtes jusqu'à l'embouchure du Nieper. C'est dans cette expédition qu'il manqua d'être assassiné par un derviche qui l'aborda sous prétexte de lui demander l'aumône. A l'occasion de cet accident, il fut ordonné qu'à l'avenir aucun étranger ne pourroit approcher seul du grand-seigneur, mais qu'il seroit conduit à son audience par des capidgis ou portiers, qui lui tiendroient

les mains et les bras. Telle est l'origine de ce qui se pratique encore aujourd'hui à la réception des ambassadeurs européens à la Porte.

Après avoir ravagé la Moldavie et mis à contribution les villes et les campagnes, l'ambitieux Bajazet attaqua les vénitiens qui ne l'avoient pas provoqué, et qui, effrayés de ses progrès rapides, s'empressèrent de lui demander la paix. Différentes révoltes dans l'intérieur de ses états l'occupèrent plus ensuite que les guerres étrangères, et la dernière lui fit perdre l'Empire.

Les janissaires qu'il avoit voulu exterminer à son avènement au trône, gagnés par son fils Sélim, et saisissant l'occasion de se venger, l'obligèrent d'abdiquer en faveur de son fils, qui le fit empoisonner pour mieux s'assurer de la couronne.

Bajazet employa une grande partie de ses revenus à la construction des

monumens publics. Sur la rivière de *Kyzyl-Ermak* près d'*Osmanjik*, il fit bâtir un pont de marbre de dix-neuf arches, et un autre en pierre de taille du même nombre d'arches dans la province de Sarichan. Il répara les murs de Constantinople, qu'un tremblement de terre avoit endommagés en plusieurs endroits. Il fonda un nombre infini d'hôpitaux et d'écoles. Enfin dans le marché au Cuivre (1) près du vieux sérail, il jeta les fondemens d'une magnifique mosquée, qui fut achevée dans l'espace de huit ans; il employa, pour la decorer, les marbres les plus précieux qu'il put trouver dans tous les édifices de Constantinople. On y remarque sur-tout vingt colonnes d'une grandeur extraordinaire, parmi lesquelles on en compte dix de verd antique, quatre de jaspe et six de granit égyptien.

(1) Calkophratès.

De la Mosquée de Mahmout (Laleli-Dgiami.)

Les murs de cette mosquée sont revêtus de marbre. On montre dans l'intérieur deux tapisseries qui représentent les villes de la Mecque et de Médine. On l'appelle la mosquée de la *Tulippe*, parce qu'elle est bâtie dans le quartier de ce nom.

De la Mosquée, appelée par les turcs petite Sainte-Sophie, *Kutchuk-aia-Sophia.*

Pierre Gilles (1) parle d'une église de Saint Sergius et Bacchus, située près de la porte de Tchatlady : elle est, dit-il, de figure ronde, son dôme est appuyé sur huit pilliers, entre lesquels on voit un double rang de colonnes ïoniques de verd antique et de marbre blanc.

(1) Topog. Const. liv. 2, ch. 14.

Cette église a été changée en mosquée, et les turcs l'appellent *la petite Sainte-Sophie*, sans doute à cause de la variété et de la beauté de ses marbres.

De la Mosquée de la Rose (Gul-Dgiami.)

On croit que la mosquée située sur le port près de la porte de Djubali, est l'ancienne église de Sainte-Anastasie, bâtie par Saint Grégoire de Nazianze ; les turcs l'appellent *Gul-Dgiami* (la mosquée de la Rose), et les grecs, *Rhodon-Amerondhon* (rose qui n'a point été flétrie). Il y a sous cette église d'immenses voûtes destinées aux sépultures. J'en ai mesuré une de vingt toises, dans laquelle plusieurs autres latérales venoient aboutir.

De la Solimanie (Suleiman-Dgiami.)

Soliman est de tous les empereurs

turcs celui qui a fait le plus de conquêtes sur les ennemis de la grandeur ottomane. Les trois parties du monde ont servi de théâtre à ses exploits ; en Asie, il triompha des perses, et se fit couronner à Bagdad ; dans l'Afrique il s'empara des royaumes de Tunis et de Tripoli ; en Europe enfin, il se rendit maître de toute la Hongrie.

A son retour de l'expédition de Perse, il fit bâtir cette magnifique mosquée, qui avec le vieux sérail, occupe presqu'en entier le sommet de la troisième colline.

Le dôme de la Solimanie est soutenu par quatre pilliers, et quatre magnifiques colonnes de granit égyptien, disposées deux à deux entre les pilliers du nord et ceux du midi, pour fortifier le ceintre qui les réunit.

Les murs intérieurs sont ornés de mosaïques, et d'une infinité de petites lampes de différens métaux.

Les funérailles de Soliman furent

célébrées par son fils Sélim II, avec toute la pompe qui est en usage dans l'Empire d'Orient. Les janissaires et les spahis de la garde conduisirent le cercueil à Constantinople, où il fut reçu par tout le corps des gens de loi. On remarqua que tous ceux qui composoient cette pompe funèbre, pleuroient ou feignoient de pleurer. Tous poussoient de profonds soupirs, des cris et des sanglots. Les chevaux même à qui on avoit soufflé dans les nazeaux une certaine poudre, répandoient de l'eau par les yeux.

On ensevelit le corps de Soliman dans la mosquée qu'il avoit fondée. On éleva sur sa tombe un monument de figure octogone, et porté sur quinze colonnes de marbre. Ce tombeau est encore en grande vénération chez les turcs. Ils y vont invoquer Soliman comme un empereur religieux, ami de la justice, et mort victime de la cruauté des chrétiens.

De la Mosquée des Janissaires (1) (Ienitcher-Orta-Dgiami.)

La mosquée des janissaires a dans tous les tems été le foyer de leurs séditions : ils s'y rassemblent pour prier et pour délibérer sur leurs affaires temporelles. Quand le grand-seigneur soupçonne quelque complot de leur part, il fait épier ce qui se passe à l'Orta-Dgiami, afin de prendre ses mesures à tems, de déjouer leurs projets et d'étouffer leurs révoltes.

C'est dans cette mosquée, maintenant en ruines, que se forma la première assemblée des mécontens qui détrônèrent l'infortuné Mahomet IV.

L'éloquence insinuante et persuasive de Siavus-Pacha, loin de les attendrir sur le sort de leur maître, ne fit au

(1) Dans le vallon qui sépare la septième colline des six autres, il y a encore deux autres mosquées qui portent le nom d'*Orta-Dgiami*.

contraire que les irriter. Les chefs se dispersèrent dans les rues pour ameuter le peuple ; l'ulema (1) se joignit aux troupes. Chacun s'arma de ce qu'il trouvoit sous la main, la fureur devint générale ; on se transporta à Sainte-Sophie.

Ici commence la procédure contre le sultan Mahomet (2). Un orateur (3) dépeint avec les couleurs les plus vives, les calamités qui affligeoient l'Empire. Il fait craindre de plus grands malheurs sous un empereur tel que Mahomet, qui, sans s'inquiéter du bien de l'état ni de la situation des armées, donnoit tous ses soins à ses chiens de chasse et à ses faucons, et qui abandonnoit le trésor à la cupidité d'une foule de harpies et d'eunuques, au lieu de le faire servir à l'entretien des soldats qui versent leur sang pour

(1) Le corps des gens de lois.

(2) Cantemir, Hist. Ott. tom. 1, l. 4, p. 133.

(3) Le schérif de Sainte-Sophie.

l'honneur de l'Empire et la défense de ses limites. »

Ce discours agita fortement l'assemblée, et l'on alloit se livrer aux dernières extrémités, si Moustapha-Pacha n'eût interposé son autorité. Sa dignité de caïmacan (1) donnoit un grand poids à ses discours : mais apercevant le danger de s'opposer de front à leurs résolutions violentes, voyant d'ailleurs que leur parti étoit pris, il crut devoir approuver en apparence leur projet pour gagner faveur auprès d'eux, puis il leur proposa son avis.

« Permettez-moi, dit-il, chers ci-
« toyens, de vous exposer la tache
« d'infamie dont vous allez vous
« couvrir, aussi bien que toute votre
« postérité ; vous vous plaignez du
« sultan, et vous avez raison ; je con-
« viens qu'il mérite d'être chassé du
« trône, mais un jugement de cette
« nature ne doit pas s'exécuter d'une

(1) Gouverneur de Constantinople.

« manière tumultueuse, ni qui tienne
« de la fureur ; il faut y procéder de
« manière qu'on voie que vous avez
« encore à cœur l'honneur de la race
« ottomane, et qu'en portant un coup
« si fatal au possesseur du trône, vous
« craignez d'affoiblir la puissance de
« l'état ; la précipitation n'est propre
« qu'à gâter les meilleures affaires :
« la majesté de l'Empire demande
« qu'on députe vers Mahomet pour
« lui déclarer, au nom de l'ulema, de
« la milice, et du peuple musulman,
« qu'il est détrôné, et qu'il ait à dé-
« poser de bonne grace le sceptre dans
« les mains de son frère Soliman ».

Un avis si sage n'éprouva aucune contradiction. Deux députés sont nommés pour porter ce fatal message au sultan ; ils s'en excusent d'abord, puis la crainte d'irriter l'assemblée leur fait accepter la députation. Ils vont en tremblant, exécuter les ordres du peuple. Admis en la présence du sultan, ils lui

demandent pardon d'une hardiesse, qu'ils n'auroient jamais prise, s'ils n'y avoient été forcés par une multitude effrénée : enfin ils conseillent au prince de se soumettre à ce que l'armée et le peuple demandent.

Mahomet écouta les députés avec un grand sang-froid, et leur fit cette réponse :

« Votre message ne me surprend « point, je m'y suis bien attendu : il y « a trop long-tems que je m'aperçois de « l'esprit de révolte qui règne parmi « l'ulema. On y aime le changement ; « c'est la source de la corruption du « peuple, c'est-là que se puisent les « principes de rébellion : j'aurois dû « vous bannir les premiers, comme les « boute-feux qui allumiez l'incendie, « c'étoit le vrai moyen de l'éteindre ou « du moins de lui ôter l'aliment. Je vous « ai épargné, me reposant sur la droi- « ture de ma conscience, et j'ai mieux « aimé remettre à Dieu la décision de

« ma cause, que de me rendre mon pro-
« pre juge : du moins je sens une satis-
« faction intérieure, quand je repasse
« dans mon esprit tout le cours de ma
« vie, depuis que je suis monté sur le
« trône. Il y a quarante ans que je tiens
« les rênes de l'Empire, et je n'ai rien
« à me reprocher. Non, je n'ai rien
« fait de contraire à la loi des musul-
« mans, je nai rien omis de ce qui pou-
« voit contribuer à l'avancement de la
« foi parmi les infidèles, et j'ai travaillé
« de tout mon pouvoir à l'agrandisse-
« ment de l'Empire : c'est moi qui ai
« soumis la Transylvanie et la Hongrie;
« la Pologne, ce royaume si guerrier,
« s'est reconnue tributaire; les véni-
« tiens, ces orgueilleux dominateurs
« des mers, n'ont-ils pas été chassés
« de l'Archipel par mes soins ? ne leur
« ai-je pas enlevé Candie, la plus
« grande, la plus forte et la plus fertile
« de toutes les îles.

« Je ne me suis donc donné tant de

« peines que pour mettre à couvert « ceux-là même qui sont déterminés à « me détrôner : ils régorgent des biens « que je leur ai procurés, et c'est pour « cela qu'ils me haïssent. Il a été un « tems que les éloges étoient épuisés à « ma louange. Quelles acclamations, « quand je revenois victorieux ! Quels « vœux pour ma conservation ! D'où « vient donc aujourd'hui ce change- « ment si outrageant de votre part ?... « Et vous, ajouta-t-il (en apostrophant « les gens de loi), vous qui devriez « être occupés à maintenir les peuples « dans leur devoir et dans l'observa- « tion des lois, vous qui devriez appai- « ser la colère de Dieu par des larmes et « la ferveur de vos prières, aussi bien « que par des actions pures et charita- « bles, pouvez-vous donner ainsi aux « musulmans des leçons si indignes « de votre caractère, et leur apprendre « à mépriser les préceptes de Dieu et « les oracles du Prophète ; car c'est à

« votre instigation qu'ils osent affliger « ma vieillesse, et fouler aux pieds « ma réputation.

« Avez-vous donc envie de renverser « l'Empire en l'attaquant ainsi dans « ses fondemens. Encore une fois, « qu'avez-vous à me reprocher, et « que n'ai-je pas fait pour prévenir ces « affreux désordres et contenter les « troupes ?... Ils ont demandé la tête « de mes plus fidèles ministres, j'en ai « fait le sacrifice à ces furieux. Ils ont « souhaité pour pacha, un misérable « diffamé par ses vices, un lâche « concussionnaire, j'y ai consenti : « qu'on me dise donc par quelle of- « fense j'ai pu m'attirer la haine du « peuple, de l'armée et de l'ulema ?

« Et d'où vient que la nation musul- « mane, oubliant les services que je « lui ai rendus, m'injurie jusqu'au « point de me chasser du trône de « mon père ? C'en est fait, je vois bien « jusqu'où va l'influence que votre

« autorité vous donne sur le peuple ;
« il s'est engagé sous vos yeux à pour-
« suivre un dessein détestable, il n'a
« garde de s'en repentir, mais je sais
« qu'il y a un Dieu juste qui me ven-
« gera, et les auteurs de l'indignité
« qu'on me fait, recevront tôt ou tard
« le châtiment de leur perfidie. »

Aussitôt que l'empereur eut fini ce discours, un des députés qui lui avoit parlé d'abord d'un ton modeste, lui dit avec la dernière insolence, qu'il n'étoit pas venu pour entendre son apologie, mais pour lui commander, au nom de la nation musulmane, de quitter le trône; qu'il n'avoit que ce moyen de sauver sa vie, au lieu qu'en s'opposant à la volonté du peuple assemblé, il risquoit tout, sans pouvoir empêcher l'effet des délibérations.

Alors Mahomet voyant la nécessité de se soumettre, dit aux députés : « Puisque c'est sur ma tête que doit « tomber la colère divine justement

« irritée contre les péchés des musul-
« mans, allez dire à mon frère que
« Dieu déclare sa volonté par la
« bouche du peuple, et que c'est à
« lui qu'il appartient désormais de
« gouverner l'Empire ottoman. »

Ainsi Mahomet IV résigna le sceptre impérial ; mais il vécut encore cinq ans après, renfermé dans son appartement.

CHAPITRE XX.

Du Kiosk de Kiat-Hana, ou *des Eaux douces.*

ACHMET III apprenant que ses sujets étoient plus vexés par les galères de Malthe qu'ils ne l'avoient été précédemment, et voyant beaucoup de français engagés dans cet ordre, crut qu'il ne dépendoit que du roi de France d'enchaîner les galères de Malthe dans leurs ports. Il envoya donc en France, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, le plus habile négociateur de son Empire, Ibrahim Effendy, qui avoit traité la paix à Passarovitz avec les Autrichiens et la République de Venise.

Tout le fruit qu'Ibrahim rapporta de son ambassade, se réduisit à des présens pour son maitre, et à des plans des châteaux et des jardins de Versailles et de Fontainebleau, dont Achmet

tâcha d'imiter quelques détails dans son kiosk des Eaux douces, qu'il préféroit à tous les autres.

Ce kiosk est situé sur le bord d'une des rivières qui ont leur embouchure au fond du port ; il est entouré d'une large prairie traversée par un canal dont les eaux forment d'agréables cascades. Cette prairie est le rendez-vous des femmes turques, dans les beaux jours; on les y voit par grouppes, assises en rond sur de beaux tapis, avec de longues pipes à la bouche, écoutant des musiciens qui jouent des instrumens autour d'elles, et s'amusant à regarder des bateleurs qui combattent à moitié nuds avec des ours apprivoisés, ou qui luttent ensemble à la manière des anciens athlètes.

Ibrahim Effendy amena aussi de France quelques imprimeurs, qui firent à Constantinople une édition de l'alcoran ; mais ces ouvriers furent bientôt contraints de se dérober à la

fureur d'une classe nombreuse d'écrivains, que la seule profession de copistes fait subsister. On ne manqua pas d'accuser l'ambassadeur d'impiété, pour avoir introduit les usages des chrétiens dans sa patrie ; et le visir porta le fanatisme au point de renverser toutes les maisons de plaisance qu'il avoit bâties sur les collines voisines de Kiat-Chana, sous prétexte qu'elles ressembloient à celles des infidèles.

Du Kiosk des Artilleurs (Jepetchiler-kiosk.)

Ce kiosk est au bas des jardins du sérail, près de celui des Perles, *Alai-kiosk* : c'est-là que le grand-seigneur donne audience au grand-amiral, quand celui-ci part pour quelque expédition importante. J'ai été témoin de cette cérémonie, lorsque Hassan-Pacha partit de Constantinople pour aller punir les beys du Caire.

Le sultan Abdul-Hamid étoit assis au milieu du kiosk, sur un siège d'argent; des esclaves attentifs rajustoient sa pelisse à chaque mouvement qu'il faisoit, et écartoient les mouches du visage de sa Hautesse; le vaisseau amiral et le contre-amiral étoient mouillés en face du kiosk, à la tête de l'escadre; le port étoit couvert de bateaux.

Hassan-Pacha monté sur une superbe galère, sort de l'arsenal (1) où est son palais, et s'avance à travers toute l'escadre, suivi de son kirlanghish (2), et de deux belles chaloupes canonnières, construites par les ingénieurs français (3); il aborde près du kiosk, et se présente respectueusement devant son maître. Après une courte audience, il remonte sur sa galère, et au bruit du

(1) Tersana.

(2) Petit bâtiment léger, qui suit toujours le vaisseau de l'amiral.

(3) Leroy, maintenant employé en Egypte; et Dureste, mort de la peste en 1787.

canon des vaisseaux, il se rend au village de Dolma-Baktché (1), où il dîne sous la tente avec le visir et toute sa suite. J'y cours ; un peuple innombrable est répandu sur les coteaux et dans les vallons voisins ; le contraste heureux de la blancheur des tentes avec la verdure des cyprès, la variété infinie des costumes, le mouvement de la mer et des vaisseaux, tout, jusqu'aux tombeaux même dont je suis entouré, concourt à la perfection du tableau que j'ai sous les yeux.

Du Kiosk des Perles (Iali-kiosk.)

Le kiosk des Perles est un édifice octogone, soutenu de cinquante colonnes de marbre. Il fut construit par Sinan-Pacha, fameux général de Sélim I.er, qui périt dans une bataille contre Ismaël, sophi de Perse. Sélim

(2) Sur la rive occidentale du Bosphore, près de Bechik-Tash.

fut si sensible à sa perte, qu'après la conquête du Caire, il répétoit souvent ces mots : « J'ai pris l'Egypte, mais j'ai « perdu Joseph, et sans Joseph de quoi « me sert l'Egypte ? »

On trouve dans les environs de Constantinople deux mosquées qui portent le nom de ce général, et dont il est très-probablement le fondateur : l'une est au-dessous de l'Okmeïdan, l'autre sur le Bosphore, près de Bechik-Tash.

Du Kiosk des Miroirs (Einalu-Kavac.)

Lorsque le traité de Passarovitz fut signé, et que les vénitiens eurent fait la paix avec les turcs, à l'ombre de la puissance autrichienne, ils envoyèrent à Achmet III les plus belles glaces de leurs manufactures. Le sultan fit construire un kiosk magnifique pour les y placer ; mais depuis sa mort il a été négligé, et est tombé en ruines.

C'est dans ce kiosk que le dernier

empereur des turcs a cédé aux russes le principal boulevard de son Empire. C'est de ce jour-là que les russes ont acquis sur le midi de l'Europe, une prépondérance dont les suites sont incalculables.

Le Gouvernement français avoit cependant alors à Constantinople un ambassadeur distingué par ses talens et ses vertus (1), mais il dut céder aux circonstances : la capitale étoit menacée, il ne pouvoit la sauver, il en différa la perte. Avant cette époque funeste au trône des ottomans, funeste peut-être à la balance de l'Europe, l'Empire des sultans avoit des frontières inexpugnables ; il étoit entouré au midi par la Méditerranée et les souverains d'Afrique ses tributaires ; à l'ouest, il étoit séparé des autrichiens par les monts Krapacs (2) ; au nord, cent mille tartares d'une bravoure éprouvée, et

(1) Le comte de Saint-Priest.

(2) L'ancien mont Hœmus.

toujours prêts au combat, lui répondoient des polonais et des russes; à l'est enfin, la Perse déchirée par des guerres intestines, ne lui offroit plus qu'un vaste désert, un phantôme de puissance indigne de fixer son attention; mais depuis que les russes ont corrompu la Tartarie, et que les turcs ont proclamé leur foiblesse en leur cédant cette province importante à leur salut, les czars orgueilleux ont dicté des lois aux sultans, comme ceux-ci en dictoient autrefois aux Paléologues.

La Turquie a été traitée en province conquise. L'ambassadeur russe à Constantinople, comme à Stokholm, a pris le ton d'un impérieux vice-roi, qui commande au nom de son maître; ici il prescrit au souverain la princesse qu'il doit choisir pour femme; là, il ferme aux vaisseaux français le passage du Bosphore et l'entrée du Pont-Euxin. Ses agens [illegible] avec adresse parmi

les sujets transfuges de la domination ottomane, inondent toutes les parties de l'Empire. Il n'existe pas un rocher dans l'Archipel, où l'on ne trouve un grec revêtu de l'uniforme russe, qui y exerce une autorité despotique sur les chefs turcs, et insultante pour les agens mêmes des autres puissances.

C'en est donc fait de l'Empire des musulmans, et le trône des kalifes est suspendu sur l'abîme où il a précipité celui des Césars, si les puissances du midi de l'Europe ne lui tendent pas une main secourable, ou plutôt si elles continuent de s'aveugler elles-mêmes sur leurs intérêts et leur sûreté.

The prostrate south to the destroyer yields
Her boasted titles and her golden fields :
Witg grim delight the brood of winter view.
A brighter day and skies of azure hue ;
Scent the new fragrance of the opening rose,
And quaff the pendent vinta[illegible] as it grows.

GRAY'S, Po[illegible], pag. 197.

CINQUIÈME PARTIE.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DES CÔTES DE LA MER NOIRE. (1)

CHAPITRE PREMIER.

Dimensions de la mer Noire. Nom des principaux fleuves qui s'y jettent.

La mer Noire, nommée autrefois le *Pont-Euxin*, s'étend du 41ᵉ au 46ᵉ degré de latitude septentrionale, et du 46ᵉ au 60ᵉ méridien (en comptant celui de l'île de Fer pour le premier). Elle a environ

(1) J'ai enrichi cette cinquième Partie des observations de l'ingénieur Lafitte, qui m'ont été communiquées par le général de brigade Monnier.

210 lieues marines de longueur de l'ouest à l'est, depuis la côte de Romélie jusqu'à l'embouchure du Phase dans la Géorgie, et près de 110 lieues de largeur du sud au nord, depuis le cap Baba sur la côte d'Anatolie, jusqu'à Kodjabey sur celle d'Oczakow.

Cinq fleuves principaux, le Danube, le Niester, le Niéper, le Don et le Couban, ainsi que plusieurs rivières d'un moindre cours, telles que le Phase, le Batoum, le Kizyl-Ermak, la Saccaria, etc., portent leurs eaux dans cette mer.

Le Danube a ses bouches à l'ouest près de la côte de Bulgarie. Son vallon, borné sur sa rive droite par le mont Hœmus, que les turcs nomment le *Balkan*, sur sa gauche ne paroît point séparé des eaux du Niester et du Niéper qui débouchent au nord; ensorte que la côte, depuis Kara-Herman jusqu'à Aktiar en Crimée, est dans toute cette partie fort basse et difficile à reconnoître.

CARTE
DE LA
MER NOIRE
ou
PONT-EUXIN.
Lieues Communes de France
Myriametres
Longitude comptée du Meridien de Paris
MER NOIRE
ou
PONT-EUXIN
MER D'AZOF
KRIMÉE
MER DE MARMARA
DON FL.
NIEPER FL.
NIESTER FL.
LE DANUBE FL.
KOUBAN FL.
BOG FL.
Azof
Taganrok
Oczakow
Kilbourn
Ak Kerman
Kilia
Kara Kerman
Perecop
Kersché
Ienikalé
Arabat
Cafa
ou Theodosia
Soudac
Aloutza
BAKTCHE SERAI
Aktiar
Baloukl ava
Koslove
C. Feling
Karadze
Bourou n
Anapa
Côte des Abases
Sohoum
Pitzunta
Anarghia
Gonie
Rize ou
Rhizæum
Trabosan
ou Trebisonde
Keresonto
ou Kerasus
C. Jasoun ou Jasonum Pr.
C. Terme ou Heracleum Pr.
KIZIL ERMAK ou Halys Fl.
Sinoub ou Sinopé
C. Karempi ou Carembis Pr.
Kinoli
Amasra ou
Amastris
Erekli
ou
Heraclea
SAKARIA
ou Sangarius Fl.
Ismikmid
BROUSSA
Nicée
Rodosto
CONSTANTINOPLE
Kara Bouroun
ou Cap Noir
Eski Fanari
Siseboli
Golfe de Foros
Emine Bouroun
Varna
Galata
Kelikria Bouroun
Balchik
Kavarna
Mangalia
Keustenje
Tomisvar
ou
Tomi
Mt. Balkan
Tchingane
Ineada

Le Don ou Tanaïs, qui, après avoir embouché la mer d'Azof, entre dans la mer Noire par le détroit de Zabache, forme aussi, conjointement avec le Couban, dont les eaux se partagent à ces deux mers, un seul et même vallon, étendu depuis Caffa où finissent les montagnes de la Crimée, jusqu'à Anapa sur la côte des Abazes, où se terminent les branches et contreforts du mont Caucase.

Tout le reste de la côte, bordé de hauteurs très-élevées d'où quelques rivières se précipitent par des vallons étroits, présente de bons points de reconnoissance aux navigateurs.

CHAPITRE II.

De la Côte des Abazes.

La côte des Abazes s'étend depuis l'embouchure du bras principal du Couban dans la mer Noire, jusqu'à Sohoum, où elle est séparée de la Mingrélie et de la Géorgie par une petite rivière du même nom que cette ville. Depuis le Couban jusqu'à Anapa, sur une distance d'environ huit heures de chemin, la plage est fort basse et sabloneuse; mais depuis Anapa jusqu'à Sogoudjak, la côte est très-élevée; et c'est dans cet endroit que se termine à la mer la montagne de Varda, l'une des branches du Caucase. De Sogoudjak à Ghélindgik, elle est toujours de même nature, et formée par les contreforts du Caucase.

La ville d'Anapa, située par environ

44° 30′ de latitude, a été jusqu'à présent confondue, par beaucoup de géographes, avec celle de Sogoudjak, qui en est éloignée de neuf heures de chemin. Ils placent aussi le port de Ghélindgik beaucoup trop loin dans l'est, puisqu'il n'est éloigné de Sogoudjak que d'environ six heures.

Anapa, sur le bord de la mer, dans une grande plaine où vont se terminer les branches et contreforts du Caucase, présente encore les vestiges de l'enceinte d'une grande ville qui y existoit autrefois. On n'y voit plus aujourd'hui qu'une mauvaise batterie de quatre petits canons, et un hameau de trente à quarante maisons, parmi lesquelles s'élève un kan ou auberge assez bien bâti et crénelé, qui sert de retraite aux marchands et de dépôt à leurs effets. Le voisinage de la Crimée et le commerce des abazes qui s'y porte naturellement, attirent plusieurs bâtimens dans ce mouillage, qui est en

pleine côte. Le golfe d'Anapa, peu profond, s'étend depuis la pointe sur laquelle est placée la batterie, jusqu'au cap sud de l'embouchure du Couban.

Entre Anapa et Ghélindgik on trouve Sogoudjak, dont la rade, placée au débouché d'un vallon formé par un ruisseau qui descend du Caucase, est entourée des branches et contreforts de cette montagne. Un petit fort carré, d'environ cent dix toises du côté où réside le pacha qui commande dans cette partie, et où il n'y a qu'une foible garnison et très-peu d'habitans, constitue toute la défense de cette rade.

Les hauteurs du Caucase embrassent aussi le port de Ghélindgik, qui reçoit deux petits ruisseaux dont les vallons sont assez beaux. Son entrée a environ mille toises d'ouverture, et sa défense se réduit à une mauvaise batterie de quatre à cinq petites pièces de canon,

335 - 194 PAGES MISSING IN BOOK

et d'autres animaux. Les renards bleus sont 1788.
en grande quantité sur l'une et sur l'autre de Juillet.
ces îles. Elles sont couvertes d'un lit de mousse très-épais. Il y a aussi quelques petites plantes et des fleurs, des mêmes espèces qui croissent sur les bords de la mer Glaciale. On peut lever la mousse, comme on lève un tapis de dessus le parquet, et on voit le sol semblable à une glace claire qui jamais ne dégèle. Ces espaces sont désignés sous le nom de *kaltousé*.

Le canal qui sépare la troisième île de la seconde, a cent verstes de large. Tchvoïnoff marcha le long de la côte; et le 21 mai il arriva sur le bord d'une rivière considérable, où il trouva la chaudière, la hache et du bois coupé, à la même place et dans le même état que les compagnons de Lakhoff les avoient laissés trois ans auparavant. Il donna à la rivière le nom de *Tzarévaya-Réka*, parce qu'il l'avoit découverte le 21 mai. La plage étoit couverte de bois que les eaux y avoient jeté, et qui étoit dispersé fort loin.

Ayant gravi sur le sommet d'une haute montagne dans un moment où le temps étoit très-clair, Tchvoïnoff vit un pays montueux qui s'étendoit à l'est, à l'ouest et au nord, aussi

1788. loin que la vue pouvoit atteindre. Il fit encore
Juillet. cent verstes en suivant le rivage, et il traversa dans sa route trois rivières, qui charioient une grande quantité de bois, et étoient remplies de poisson. Il vit sur-tout beaucoup de *nerks*, espèce de saumon qui abonde à Okhotsk et au Kamtchatka, mais qui ne se trouve ni dans la Kovima, ni dans l'Indigirka. Tchvoïnoff passa l'été sur cette terre, et retourna, en automne, au Swatoï-Noss.

Je demandai à Protodiakonoff s'il avoit remarqué que l'eau de la mer eût un flux et reflux régulier sur la côte nouvelle où il avoit passé l'été. Il me répondit que c'étoit très-peu sensible. Je lui demandai aussi s'il soupçonnoit de quel côté portoit le courant; et il me dit que c'étoit à l'ouest. « L'eau étoit-elle salée » ? lui demandai-je encore. — « Oui, et très-amère », répondit-il. Il ajouta qu'il y avoit dans cette mer des baleines et des bélougas, et qu'il avoit vu à terre des ours blancs, des loups et des rennes. Il n'aperçut aucun arbre, et les montagnes qu'il parcourut n'étoient que des rochers stériles. Ni lui, ni aucun de ses compagnons de voyage, ne sonda la profondeur de la mer, ni ne fit attention aux marées.

Je viens de rapporter ce que j'ai pu ap-

prendre sur les îles et la terre découverte par Lakhoff ; et c'est là, je crois, tout ce qu'on en sait, car l'on m'a assuré que, depuis le voyage qu'y fit Tchvoïnoff, personne n'a tenté d'y aller. Peut-être les trois rivières, vues par l'arpenteur-général, ne sont que les diverses embouchures d'un fleuve très-considérable. 1788. Juillet.

Le 11 août, nous partîmes de Yakoutsk pour nous rendre à Okhotsk. Nous fûmes accompagnés dans ce voyage par le capitaine du district, lequel étoit chargé d'examiner l'état des nombreux articles qu'on avoit laissés dispersés dans les chemins, où les chevaux qui les charioient, étoient tombés morts de fatigue et d'inanition. Août.

Le 23, nous traversâmes la rivière Blanche sans danger et sans difficulté ; et le 31, nous arrivâmes à Youdomsky-Krest, où nous trouvâmes nos canons et notre gros bagage en bon état. Nous apprîmes que, depuis quatre jours, le capitaine-lieutenant Zaritscheff étoit parti pour Okhotsk. J'observerai que c'est, je crois, la première fois qu'un chargement quelconque a été transporté, par eau, d'Irkoutsk à Okhotsk, en une seule saison.

Nous arrivâmes à Okhotsk le 6 septembre. Sept.

1788. Sept. Nous vîmes que nos travaux étoient en bon train, et que nos ouvriers travailloient avec la plus grande ardeur. Cependant, comme nos vaisseaux ne pouvoient pas être prêts avant le mois de juillet suivant, le capitaine Billings résolut de retourner à Yakoutsk pour passer l'hiver.

Le capitaine-lieutenant Zaritscheff proposa de s'embarquer dans une chaloupe découverte, et de relever les côtes de la mer d'Okhotsk jusqu'aux frontières de la Chine. Le capitaine Billings y consentit, en lui promettant d'aller le joindre, au mois de juin, à l'embouchure de l'Aldima. Il se proposoit de faire ce voyage, moitié par terre, moitié par eau, avec des guides tongouths qu'il prendroit à Yakoutsk. Les choses étant ainsi arrangées, nous quittâmes Okhotsk, le 12 septembre, le capitaine Billings, M. Robeck et moi. Nous nous exposâmes, pour la seconde fois, à la fatigue et au danger de faire douze cents verstes à cheval, dans une saison très-avancée.

Le mercredi 20 septembre, jour où l'hiver commença à se faire sentir dans toute sa rigueur, nous arrivâmes à Youdomsky-Krest. Le lendemain matin, le thermomètre de Réaumur étoit descendu de 20 degrés au-dessous

du point de la congélation, et la rivière étoit chargée de glaçons. Malgré cela, le capitaine Billings essaya de se rendre par eau à Oust-Mayo. Nous nous embarquâmes avec lui ; mais le second jour nous étions presque gelés, et nous retournâmes à pied à Youdomsky. 1788. Sept.

L'on nous procura des chevaux, et le 27 septembre nous nous remîmes en route. Cependant les chemins étoient si mauvais, et le froid si rigoureux, que nous n'arrivâmes à Yakoutsk qu'au commencement de novembre.

Je remarquai que les officiers du gouvernement de Yakoutsk étoient tout-à-coup devenus riches. Quelques-uns d'entr'eux, qui, à notre première arrivée dans cette ville en 1786, avoient à peine le moyen d'acheter les objets de première nécessité, pouvoient, en 1788, avoir équipage et toutes les choses de luxe qui l'accompagnent. Je cherchai à découvrir la cause d'un tel changement, et je sus qu'il étoit dû au soin que ces messieurs avoient pris de nous faire avoir des chevaux pour nous, et pour le transport de nos effets.

Cependant je tâchai de me procurer de nouveaux renseignemens, pour les joindre à ceux que j'avois déjà sur les Yakouts. On les trouvera dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

RECHERCHES SUR LES YAKOUTS. — PORTRAIT DE CETTE NATION.

1789. Janvier. La nation connue parmi les Russes sous le nom de Yakout, s'appelle elle-même la nation des Sokhas. Elle prétend être anciennement venue du Midi. Une horde de Mongouls, qui habite le district de Krasnoyarsk, et s'étend jusqu'à la Chine, prend également le nom de Sokha, et parle la même langue que les Yakouts. Voici ce que ceux-ci racontent de leur émigration.

Le toyon [1] Omogaï-Bey et toute sa horde quittèrent les fertiles plaines situées à l'occident du lac Baïkal, parce qu'ils furent contraints de les céder à une nation plus puissante qu'eux. Ils conduisirent leurs troupeaux dans les gras pâturages qui sont entre Irkoutsk et la Léna, et qu'on connoît maintenant sous le nom de Bouratski-Step. Ils résidèrent là quelques années, pendant lesquelles

[1] Le chef.

ils furent, sans doute, continuellement en querelle avec les Bouratis ; car ils se virent réduits à prendre la fuite, profitant pour cela des dernières phases de la lune, parce que c'est un temps où les Bouratis n'attaquent jamais leurs adversaires. 1789. Janvier.

Omogaï traversa la Léna dans un endroit qui se trouve entre Katschouga et Wirkholensk. Il suivoit les bords de la rivière, s'arrêtant dans les endroits où il y avoit assez d'herbe pour faire paître ses troupeaux, et enfin, il arriva près de l'embouchure de l'Olekma. Là, il trouva des prairies naturelles, où le pâturage étoit excellent, des rivières abondantes en poisson, et des forêts remplies d'animaux. Il auroit pu, à la vérité, choisir des contrées également riches, sans aller si avant dans le nord : mais ces contrées étoient fréquentées par les Tongouths, et il y auroit été sans cesse exposé à leurs agressions et à leurs rapines ; car alors les hordes du nord de l'Asie, comme les peuplades de l'Amérique septentrionale, étoient implacables ennemies les unes des autres. Des combats sanglans étoient toujours la suite de leur rencontre à la chasse ; et à présent même, quand des chasseurs de deux nations portent, par hasard,

1789. Janvier. leurs pas dans le même lieu, il est rare qu'il ne s'élève pas quelque querelle entr'eux.

Tandis qu'Omogaï suivoit les bords de la Léna, deux de ses chasseurs rencontrèrent un homme de leur nation nommé *Aley* [1], qui avoit été fait prisonnier par les Bouratis, et venoit de s'échapper. Ils le présentèrent à Omogaï qui le retint à son service. La force, l'adresse et l'activité d'Aley le firent bientôt remarquer d'Omogaï, et le lui rendirent si recommandable, qu'il l'employa en chef dans quelques expéditions. Toutes les entreprises dirigées par Aley eurent le plus grand succès. Omogaï, chaque jour plus satisfait de son zèle, lui donna l'inspection non-seulement sur ses affaires particulières, mais sur toute sa horde. Les troupeaux du toyon prospérèrent tellement sous l'administration d'Aley, qu'il fut obligé d'étendre ses possessions jusque dans le voisinage du lieu où l'on voit aujourd'hui la ville de Yakoutsk, et même dans les plaines qui sont de l'autre côté de la rivière.

Cependant Omogaï, qui avoit une fille dont la mère vivoit encore, avoit adopté une jeune femme. Vieux et jaloux, il commença

[1] Ou Eley.

à redouter les effets du grand crédit qu'acquéroit Aley. Il observa qu'Aley étoit respecté et chéri de toutes les personnes de la tribu ; car les Yakouts lui supposoient un pouvoir surnaturel, et attribuoient la continuation de ses succès à l'influence immédiate de quelques esprits. Les inquiétudes d'Omogaï augmentèrent ; et pour conserver ses possessions et son autorité dans sa famille, il offrit à Aley la main de sa fille. Alors Aley avoua qu'il étoit chaman, et qu'il avoit le pouvoir de la divination. Il déclara que la fille d'Omogaï n'auroit jamais d'enfant, et que par conséquent il ne la prendroit pas pour femme : en même temps il demanda au toyon la jeune femme qu'il avoit adoptée, parce qu'elle deviendroit mère d'une nombreuse famille.

1789. Janvier.

La mère de la fille d'Omogaï s'opposa violemment à l'union de la jeune femme avec Aley ; mais enfin Omogaï y consentit. Aley eut beaucoup à souffrir des injustices et des tracasseries que lui firent essuyer la femme et la fille d'Omogaï. Cependant il avoit reçu beaucoup de présens d'Omogaï ; et lorsque ce toyon lui avoit donné l'inspection sur sa tribu, il avoit cru devoir récompenser les soins et le

1789. Janvier.

zèle, avec lesquels il surveilloit non-seulement ses chevaux et son bétail, mais toutes les personnes qui travailloient pour lui. Aley étoit donc en état de vivre indépendant ; et, du consentement d'Omogaï, il quitta son service, et s'établit à deux journées de marche de l'habitation de ce chef, et à dix-huit verstes au nord-ouest du lieu où l'on a, depuis, bâti Yakoutsk. Aley choisit pour sa résidence une plaine arrosée par un bras de la Léna, qui est à présent desséché. A la mort de son bienfaiteur, la plus grande partie de sa tribu vint le trouver pour le prier de la gouverner. Aley étoit déjà très-riche et très-puissant : il fut le père de douze fils et de plusieurs filles [1]. L'aîné de ses fils devint le fondateur de la tribu des Ghanghalaskis.

Il ne m'a pas été possible d'apprendre ce que devinrent la femme et la fille d'Omogaï. La tribu de ce chef est aujourd'hui connue sous le nom des *Batoulinskis*. Il y a environ trois cents ans qu'Omogaï s'établit sur les rives de la Léna.

La tribu des Batoulinskis fut accrue d'un grand nombre de Khorintsis-Bourats : mais on ignore l'époque de cette réunion. Je crois

[1] Ganghalas, ou Khanhalas.

que l'idiome de ces deux peuples n'étoit pas le même ; car, lorsqu'un Yakout n'est pas tout de suite compris par les gens de sa nation, il ne manque pas de dire avec humeur : « Je » n'ai pourtant pas parlé avec la langue d'un » Khorintsi ». 1789. Janvier.

Les hommes que nous appelons *Yakouts*, ignorent d'où leur vient ce nom : ils se donnent eux-mêmes celui de *Sokhas* [1], dont le singulier est Sokhalar. J'imagine que le nom de Yakout étoit celui du fondateur de la ville de Yakoutsk, ou de l'aventurier qui, le premier, a fait connoître cette nation. Le nom de Yakoutoff est assez commun parmi les Kosaques du gouvernement d'Irkoutsk.

Les Russes n'ont connu l'existence de la nation des Yakouts qu'en 1620. Cette nation fut découverte par des Kosaques qui habitoient le Mangazey : les Yakouts étoient alors divisés en plusieurs tribus ; et les dissentions, les animosités qui existoient entre ces tribus, contribuèrent à les faire soumettre au joug russe.

Un chef yakout, nommé *Millach*, fut, dit-on, le premier qui passa du côté des Russes. Sa tribu, peu nombreuse, étoit un

[1] Ou plutôt Sokha.

1789. Janvier.

démembrement de celle des Ghanghalaskis, qui avoit alors pour chef Tygin. Millach habitoit la montagne de Tchebedal, située sur la rive orientale de la Léna, à soixante verstes au-dessous de Yakoutsk. Manquant de subsistances, il en demanda aux Russes, et en même temps il leur fournit quarante archers pour les aider à vaincre Tygin. Bientôt les Russes attaquèrent Tygin, qui resta sur le champ de bataille, et les Ghanghalaskis furent soumis.

Les Russes imposèrent un tribut à ces peuples en 1630. Douze ans après, ils élevèrent le premier ostrog qu'ils aient eu dans ce district, et le placèrent sur la montagne de Tchebedal. Par la suite, ils le transportèrent dans l'endroit où ils ont bâti Yakoutsk. La tribu de Millach est maintenant connue sous le nom de *Namski-Oulos*, que lui ont donné les Russes. Ce nom signifie *notre tribu*.

La population des Yakouts peut, dit-on, fournir cinquante mille mâles : mais je crois que ce nombre est exagéré ; et voici sur quoi je fonde mon opinion. Les Yakouts prétendent qu'en 1780, ils étoient beaucoup plus nombreux, plus riches, plus prospères qu'ils ne le sont à présent. Alors le gouvernement russe

n'entretenoit, dans chaque district, qu'un commandant et son aide. Lorsque les chefs sokhas se présentoient pour payer le tribut annuel, qu'ils devoient à la couronne, ils ne manquoient jamais de montrer leur attachement particulier pour le commandant et pour son secrétaire, en leur offrant un présent de fourrures, de chevaux et de bétail. Ils avoient même soin d'entretenir leur table de bœuf, de poisson, de lait, de beurre et de gibier. Quand on considère la vaste étendue des pays habités par ces peuples, les immenses troupeaux qu'ils possédoient, et le bas prix des articles dont je viens de faire mention, on voit que de tels présens étoient très-peu de chose pour ceux qui les fesoient. Maintenant leurs ri-

1789. Janvier.

1 Il est bon d'observer qu'avant l'année 1782, temps où l'impératrice Catherine II établit des gouverneurs et des cours de justice dans tout l'Empire, les capitales des provinces reculées et les districts étoient gouvernés par un vayvode et son secrétaire; et l'on envoyoit des Kosaques chez les peuples tributaires pour leur faire respecter les ordres de la souveraine. Quand on a divisé l'Empire en gouvernemens, chaque ville a eu son maire et divers tribunaux : mais aussi y a-t-il beaucoup de ces villes qui n'ont d'autres habitans que les employés du gouvernement. (*Note de l'Auteur.*)

1798. Janvier.

chesses sont diminuées de plus des neuf dixièmes. Au lieu d'avoir à traiter avec un vayvode et son secrétaire, il faut qu'ils s'adressent à tant de chefs qu'ils n'en connoissent pas le nombre. Ils ont un commandant, un capitaine de district, un directeur des impôts, des juges de différens tribunaux, avec leurs sécretaires et leurs subordonnés, sans compter d'autres officiers qui sont envoyés passagèrement chez eux. Aussi éprouvent-ils sans cesse des actions arbitraires de la part de tous ces petits tyrans.

Tout cela décourage tellement les Yakouts qu'ils ne cherchent plus à se procurer ni richesses, ni aisance, parce qu'ils savent que s'ils en possédoient, ce seroit indubitablement une raison pour être tourmentés. Aussi leurs propriétés, leur repos et leur population décroissent à la fois. Les princes, ou chefs de cette nation, qui habitent près des villes, contractent le goût de certains objets de luxe, et ils oppriment leur tribu pour se procurer de l'eau-de-vie; car ils ne se contentent plus du *koumis* [1]. Les Yakouts ne connoissent l'eau-de-vie que depuis l'année 1785.

Pour montrer combien la manière dont les Russes traitent les peuples conquis, et combien

[1] Boisson faite avec du lait aigre.

les

les maladies qu'ils leur ont communiquées sont funestes à la population, j'observerai qu'en 1784, on comptoit dans le district de Gigansk quatre mille huit cent trente-quatre tributaires mâles, et qu'en 1789, le nombre étoit réduit à mille neuf cent trente-huit. M. Bonnar, capitaine du district de Zaschiwersk, me dit, en 1788, que les nations tributaires de son arrondissement n'offroient pas la moitié de la population qu'elles avoient cinq ans auparavant, et que ce qui restoit étoit très-pauvre. 1789. Janvier.

D'après ce que j'ai remarqué, les habitans de Yakoutsk ont à leur service plus de quinze cents Yakouts mâles, qui résident dans la ville, tandis que leurs femmes demeurent avec leur tribu; de sorte que ces femmes sont des années entières sans voir leurs maris. Indépendamment des causes dont j'ai fait mention, il en est d'autres qui contribuent au décroissement de la population des Yakouts : je les ferai connoître par la suite.

Les habitans des premières cabanes qu'on trouve sur les bords de la rivière de Newya, près d'Olekma, et tout le long de la Léna jusqu'à son embouchure, vivent dans l'indigence. Ils sont aussi fort pauvres ceux qui vivent dans les pays qu'arrosent l'Okhot,

1789. Janvier. l'Omicon, le Momo, l'Indigirka, l'Alasey, la Kovima et l'Yana. Ils habitent les plaines qui leur offrent des pâturages pour leurs troupeaux, tandis que les Tongouths fréquentent les montagnes. Les Yakouts qui habitent les bords de la Vilouye, de l'Aldan, de l'Oud, et les plaines qui s'étendent entre ces rivières, possèdent d'immenses troupeaux de bétail.

Peut-être nulle autre nation au monde ne peut offrir une aussi grande variété de stature que les Yakouts. Les Yakouts riches qui habitent aux environs des prairies situées au sud des montagnes de Virkhoyansky, ont, en général, de cinq pieds dix pouces à six pieds quatre pouces de haut, Ils sont bien proportionnés, très-forts et très-actifs. Les pauvres Yakouts qui vivent au nord de ces montagnes, sont tous au-dessous de la moyenne taille, indolens, mal-sains, et paroissent devoir ce triple désavantage à une mauvaise nourriture, à la sévérité du climat, et au manque de vêtemens.

Les propriétés des Yakouts consistent en chevaux et en bêtes à corne. A présent il n'y a point parmi eux d'individu qui possède plus de deux mille têtes d'animaux, toutes les espèces comprises. Autrefois plusieurs d'en-

tr'eux en avoient chacun jusqu'à vingt mille têtes : c'est, du moins, ce qui m'a été assuré par les Yakouts eux-mêmes, ainsi que par le vieillard kosaque, dont j'ai parlé plus haut [1]. 1789. Janvier.

Les Yakouts peuvent se passer de toutes les autres nations : il ne leur faut qu'un couteau, une hache [2], une chaudière, un briquet, et une pierre à feu. Quand ils ont ces choses-là, la bienfaisante main du créateur leur procure assez les autres objets dont ils ont besoin, et leur donne même le moyen d'en fournir aux peuples voisins. Ils fabriquent leurs couteaux et leurs haches avec le fer, qu'ils tirent des mines de Vilouye ; et certes, ces instrumens l'emportent, pour la qualité, sur tout ce que peut produire en ce genre le talent des Russes. Le fer des mines de Vilouye est si facile à extraire du minérai, qu'on peut le considérer comme un fer natif. Les Yakouts font eux-mêmes non-seulement leurs ustensiles, mais tout ce qui sert à leur habillement et à leur parure.

Lorsque les Yakouts vont à la chasse, ou entreprennent un voyage, ils n'emportent jamais d'autres provisions qu'un peu de kou-

[1] *Voyez* le Chapitre VIII.

[2] Une palma.

1789. Janvier.

mis, s'abandonnant au hasard pour tout le reste. Si leur chasse n'est pas heureuse, et qu'ils ne puissent pas se procurer de viande, ils mangent la seconde écorce des pins et des bouleaux, ou des racines qu'ils connoissent. Les écureuils sont un très-bon manger; mais leur viande a moins d'attrait pour les Yakouts que celle de la marmotte siffleuse.

RELIGION.

Les Sokhas [1] croient être absolument dans un état de démonocratie, c'est-à-dire sous l'influence immédiate des esprits mal-faisans. Ils donnent à Dieu le nom de *Tanghra* : ils appellent une église, *Tanghra-Dchi* [2], et le dimanche, *Tanghra-Konin* [3]. Il m'a été impossible d'apprendre quels sont, d'après eux, les attributs de Tanghra. Ils reconnoissent encore d'autres divinités, et voici ce qu'ils en disent :

Aar-Toyon [4] est, suivant les Sokhas, l'auteur de la création. Ils prétendent qu'il a une femme nommée *Koubey - Khatoun* [5], et ils

[1] Les Yakouts.

[2] La maison de Dieu.

[3] Le jour de Dieu.

[4] Le chef miséricordieux.

[5] Brillante de gloire.

croient que l'un et l'autre sont tout-puissans. — Ils donnent à un autre Dieu le nom de *Ouchsyt* [1], et ils disent que c'est lui qui porte leurs prières au ciel, et qui exécute les volontés du Tout-Puissant. Ouchsyt, ajoutent-ils, a souvent paru parmi eux, et continue encore à se montrer, tantôt sous la forme d'un cheval blanc, tantôt sous celle de quelqu'oiseau. — *Chessougaï-Toyon* [2] intercède pour eux, et leur procure les choses qu'ils peuvent désirer, telles que des enfans, du bétail, des richesses, ainsi que tout ce qui contribue aux agrémens de la vie : il a une femme qu'ils nomment *Aksyt* [3]. 1789. Janvier.

Telles sont les divinités bienfaisantes des Yakouts. On peut y en ajouter une autre qu'ils adorent dans le Soleil : ils offrent, une fois chaque année seulement, des sacrifices à ces divinités. — Ils croient qu'il existe dans le feu un être auquel ils supposent le pouvoir de dispenser les biens et les maux, et ils lui offrent des sacrifices continuels.

Les esprits mal-faisans que reconnoissent les Yakouts, sont en très-grand nombre. Ils

[1] L'avocat.

[2] Le protecteur.

[3] La donneuse.

1789. Janvier.

ne comptent pas moins de vingt-sept tribus d'esprits aériens. Le chef de ces esprits se nomme *Oulou - Toyon*: il a une femme et beaucoup d'enfans. *Sougaï-Toyon*[1], le dieu du tonnerre, est le ministre de sa prompte vengeance Les Yakouts distinguent les autres démons par les noms des différentes couleurs. Les bœufs et les chevaux sont sacrés pour les esprits dont le nom est celui de leur couleur. — Les Yakouts comptent aussi huit tribus d'esprits qui habitent le *Mang-Taar*[2]. Ces esprits ont un chef dont le nom est *Acharaï-Bioho*[3]. Ils ont des femmes ; et le bétail dont le poil est entièrement blanc, est sacré pour eux. Les Yakouts croient que dès que leurs chamans[4] meurent, ils se réunissent à ces esprits. Ils redoutent singulièrement une déesse mal-faisante qu'ils appellent *Enachsys*[5]. Elle nuit aux vaches, leur envoie des maladies, et fait périr les veaux. Ceux qui ont des troupeaux l'honorent sou-

[1] Sougaï signifie une hache.

[2] La misère éternelle.

[3] Le puissant.

[4] Les devins, ou magiciens.

[5] La gardeuse des vaches.

vent par des sacrifices, afin de se la rendre favorable. 1789. Janvier.

CÉRÉMONIES.

Les fêtes solennelles des Yakouts commencent avec le mois de juin, et durent quinze jours.

Lorsque les jumens ont mis bas, on ne les laisser teter que deux fois le jour par leurs poulains, encore chaque fois ne dure-t-elle que quelques instans. Dans les intervalles les poulains sont attachés ou renfermés dans un parc auprès de la maison. On trait les jumens; et on met le lait dans des vases de cuir, faits en forme de bouteilles [1], et contenant environ un ancre. On jette dans ce lait un morceau d'estomac de veau, ou de poulain; on y mêle ensuite un peu d'eau, et avec un bâton dont le bout est large et aplati, on le remue jusqu'à ce qu'il soit en fermentation. Le lait acquiert, par ce moyen, un goût acide et agréable, et il est très-nourrissant; mais si l'on en boit une grande quantité, il enivre. C'est cette boisson que les Yakouts appellent *koumis*. Ils en fabriquent

[1] Ce bouteilles se nomment *symirs*.

1789. Janvier. autant qu'il leur est possible ; et quelques-uns de leurs chefs en font faire tous les ans jusqu'à cinq cents ancres. Chaque chef fixe un jour pour célébrer une fête à l'occasion de son koumis ; alors on pratique les cérémonies suivantes.

On construit dans une grande prairie une hutte d'été, à laquelle on donne une forme conique : elle est faite avec des pieux fort minces, couverte avec de la seconde écorce de bouleau, a un foyer dans le milieu, et est décorée de branches de bouleau en dedans et en dehors. Les parens et les amis sont spécialement invités au banquet, et on accueille amicalement tous les convives qui se présentent, de quelque nation qu'ils soient. Les chamans occupent les premières places, et les autres convives s'asseoient suivant leur rang d'ancienneté [1].

Quand la cabane est remplie de convives,

[1] Chez les Yakouts, l'âge seul ne suffit pas pour avoir le titre d'*ancien**, qui est la dénomination la plus respectueuse qu'ils connoissent. Ils la donnent aux magiciens, ainsi qu'à toutes les personnes qui sont en état de donner des conseils utiles pour les intérêts publics ou particuliers.

* Oghonior.

le plus âgé des chamans se leve et appelle un des Yakouts qu'il sait être dans un état de pureté parfaite ; c'est-à-dire qui, depuis un mois, n'a point vu de cadavre, n'a jamais été accusé de vol, et n'a jamais porté un faux témoignage contre personne, chose qui souille pour toujours et rend indigne de la cérémonie du koumis. Le Yakout s'étant avancé, le chaman lui commande de prendre une grande coupe, qu'on appelle un *tchoron*, et qui ne sert que dans ces solennités. Il lui dit de la remplir de koumis du premier symir, et de se placer devant le foyer, le visage tourné vers l'orient, et tenant le tchoron à la hauteur de sa poitrine pendant deux minutes ou à peu près. Alors le Yakout verse trois fois du koumis sur le brasier, comme une offrande à l'*Aar-Toyon*. Se tournant ensuite un peu à droite, il verse encore trois fois du koumis en l'honneur de *Koubey-Khatoun*. Après cela, regardant le sud, il fait de la même manière une libation pour chacune des divinités bienfaisantes. Vers l'ouest, il verse trois fois du koumis pour les vingt-sept tribus d'esprits aériens ; et vers le nord il en offre également trois fois aux huit tribus d'esprits infernaux et aux ames des magi-

1789. Janvier.

1789. Janvier.

ciens qui sont morts. Après une courte pause, la dernière libation est offerte à *Enachsys*, la déesse des troupeaux.

Quand ces libations sont achevées, le chaman fait tourner vers l'orient l'homme qui tient la coupe, et il prononce, à haute voix, une prière pour remercier le Tout-Puissant de ses bienfaits, et lui demander de continuer à être favorable à la tribu. En achevant sa prière, le chaman ôte son bonnet, avec lequel il s'évente trois fois, en criant *ouroui*, mot que répètent tous les assistans. Il prend ensuite le tchoron, boit un peu de koumis, et le fait passer aux autres chamans. Quand ceux-ci ont goûté de la liqueur, elle est présentée successivement à tous les autres convives, excepté ceux qui sont dans un état de souillure. Les femmes ne sont point admises dans la cabane où se célèbre cette cérémonie. Il leur est même défendu, ainsi qu'aux impurs, de boire du koumis du premier symir; parce qu'on le regarde comme sanctifié, et ayant le pouvoir de fortifier l'esprit et de le remplir d'un sens divin.

Quand les Yakouts, à qui il est permis de boire du koumis sacré, ont porté les lèvres à la coupe, ils sortent tous de la cabane, et

s'asseoient sur les branches de bouleau, formant des demi-cercles et faisant face à l'orient. Tous les symirs sont portés hors de la cabane, et placés entre des branches d'arbre, plantées dans la terre ; et les convives commencent à boire. Chaque demi-cercle a son symir, son tchoron, et un chaman pour le présider. C'est ce chaman qui remplit la coupe et la fait circuler, en suivant toujours le cours du soleil. Il se boit dans ces occasions une quantité de koumis incroyable ; alors commencent les joutes, la lutte, la course, les sauts, et divers autres jeux d'adresse. Celui qui remporte le prix dans tous ces exercices est regardé comme particulièrement favorisé des dieux ; et dès ce moment, son témoignage est plus respecté et a plus de poids que celui d'un homme ordinaire. 1789. Janvier.

Après les combats gymnastiques, les Yakouts montent à cheval, forment encore des demi-cercles, boivent le coup du départ, en se tournant toujours vers le soleil, et se retirent chez eux.

Dans ces fêtes, les femmes se tiennent ensemble, à quelque distance des hommes, et boivent, dansent et s'amusent.

1789. Janvier.

CHAMANS.

Les personnes des deux sexes sont admises dans l'ordre des chamans ou magiciens. Malgré cela, on y compte peu de femmes, parce qu'il faut que leur naissance ou leurs premières années soient signalées par des circonstances particulières pour leur donner droit d'y entrer. Les jeunes gens destinés à l'état de chaman, sont instruits par un ancien professeur, qui les mène, et le jour et la nuit, dans le fond des bois les plus solitaires, leur montre les lieux que chérissent les esprits aériens, ainsi que ceux que préfèrent les esprits infernaux, et les enseigne à les évoquer et à réclamer leur secours. J'ai entendu raconter, même par les Russes, des choses merveilleuses opérées par les chamans. Mais j'avoue que, bien que j'aie été souvent témoin de leurs conjurations, je n'ai jamais rien vu de leur part qui puisse être comparable à ce que font tous les jours en Angleterre les plus communs de nos sorciers[1]. Il faut pourtant faire connoître la manière dont

[1] Il est aisé de voir que ceci n'est qu'une ironie : mais il y a encore en Angleterre, comme en France, des gens assez effrontés ou assez stupides pour se mêler de sorcellerie. (*Note du Traducteur.*)

s'y prennent les chamans pour conjurer les esprits. 1789. Janvier.

Quand un Yakout malade envoie chercher un chaman pour qu'il appaise le courroux des esprits mal-faisans qui le tourmentent, le sorcier prend une houssine, y attache quelques crins qu'il a arrachés du cou d'un cheval, marche et saute autour du malade, en balançant sa houssine, et conjure les démons de paroître, pour dire la cause de leur fureur contre un malheureux, et faire connoître quel est leur nombre.

Après cette évocation, le chaman s'arrête un moment; puis, reculant tout-à-coup avec un violent tressaillement, il prétend voir les esprits, écoute quelque temps, comme s'ils lui parloient, se rapproche du malade, et lui apprend d'où viennent les auteurs de ses maux. Il lui dit que ces esprits ont envie de le faire périr, mais qu'on peut les engager à accepter un sacrifice pour qu'ils le laissent en repos, et qu'ils se contenteront d'une belle jument ou d'une vache grasse, dont il a toujours soin de désigner la couleur. La victime est bientôt trouvée, car quiconque a un animal tel que celui qu'on a demandé, n'hésite pas à le donner.

1789. Janvier.

Quand on a amené la vache ou la jument, le chaman se revêt de ses habits de cérémonie, et tenant sa houssine à la main, s'avance vers le malade, l'embrasse et commande aux démons de l'abandonner. Se levant ensuite avec beaucoup d'agitation, il s'élance vers la victime, en disant des paroles insensées, et poussant des cris de joie aussi fort qu'il le peut. L'animal a peur, fait des écarts, est inquiet, et c'est une preuve que les démons le tourmentent.

Le lendemain matin on conduit l'animal dans le lieu destiné au sacrifice. Ce lieu est toujours quelque hauteur située à l'entrée d'un bois. Là on dresse un autel, soutenu par quatre poteaux, et couvert de pleyons. C'est sur cet échafaud qu'on immole la victime et qu'on la dépouille de sa peau. On fait cuire la viande et on la mange sur le lieu; ensuite on ramasse les os, on les attache avec les pleyons qui couvroient l'autel : on enveloppe le tout avec la peau de la victime, et on le place au haut d'un arbre. Si le sacrifice a été fait aux esprits aériens, la tête de l'animal doit être tournée vers le ciel ; mais si on l'a adressé aux esprits souterrains, elle doit pencher vers la terre.

Quand le sacrifice est achevé, le sorcier ayant tous ses attributs magiques, prend son tambour, et fait ses grandes incantations. Il bat le tambour, il marche, il saute, il parle un jargon inintelligible, et fait toutes les extravagances possibles. Ses longs cheveux lui couvrent le visage. Il ordonne à l'esprit de la victime de se joindre aux démons, et aux démons de se retirer dans le lieu qu'ils ont coutume d'habiter. Pendant ce temps-là, il paroît plusieurs fois prêt à tomber en défaillance, et c'est dans ces momens qu'il reçoit le pouvoir surnaturel de deviner quel sera le sort du malade, et même de prédire le jour de sa convalescence, ou celui de sa mort. S'il se trompe, cela n'est jamais attribué à un défaut de science, mais à la rigueur des esprits qui n'ont point voulu accepter la victime; et alors le sacrifice se renouvelle de temps en temps, jusqu'à ce que le malade guérisse ou qu'il meure.

1789. Janvier.

Dès qu'un chaman annonce à une famille que quelque démon a résolu de lui faire subir un châtiment, on s'empresse de faire des offrandes au démon pour détourner sa colère. Celui qui est menacé suspend ses plus riches fourrures dans l'endroit le plus apparent de

1789. Janvier. sa hutte, et, à sa mort, elles sont enterrées avec lui.

L'habillement des magiciens est une veste de cuir, avec des manches qui ne vont que jusqu'au coude. De longues courroies sont attachées en dehors, le long des coutures, ainsi qu'en bas et tout autour de la veste, et elles pendent jusqu'à terre. La veste est couverte de plaques de fer, et d'autres morceaux de fer et de cuivre y sont suspendus; de sorte que quand le sorcier saute et bat son tambour, ces morceaux de fer font un bruit très-désagréable. Le sorcier porte aussi un grand tablier de cuir, qui le couvre depuis le menton jusqu'au genou, s'attache par-devant, et est garni de morceaux de fer et de cuivre comme la veste. Le tambour est très-grand; et il y a également des morceaux de fer et de cuivre sur les bords, ainsi qu'aux tringles qui le traversent. La baguette est couverte avec la peau d'un animal à poil ras. En commençant ses conjurations, le chaman est coiffé d'un bonnet de fourrure; mais il ne tarde pas à le jeter loin de lui.

MANIÈRE DE DIVISER LE TEMPS.

Les Yakouts appellent l'année *gil*, et la

divisent

divisent en quatre saisons, qui sont le *saas*[1], le *soyin*[2], le *konisan*[3] et le *kison*[4]. Ils appellent le mois *oui*; ils ont douze mois de trente jours, et tous les six ans ils comptent une lune de plus pour les jours complémentaires. 1789 Janvier.

Voici les noms de leurs mois, avec l'explication de ces noms, et les mois français[5] qui y répondent.

Besia.	Le mois des bourgeons.	Floréal.
Otti.	Le mois du foin.	Prairial.
Otterchakhia.	Le mois où la fourche entasse le foin.	Messidor.
Tierdinnaï.	Le quatrième mois.	Thermidor.
Besinnaï.	Le cinquième mois.	Fructidor.
Altidnaï.	Le sixième mois.	Vendémiaire.
Sottinnaï.	Le septième mois.	Brumaire.
Oksinnaï.	Le huitième mois,	Frimaire.
Tochsinnaï.	Le neuvième mois.	Nivôse.
Ollonnaï.	Le dixième mois.	Pluviôse.
Kolontentor.	Le mois de l'étalon.	Ventôse.
Bossoustour.	Le mois du dégel.	Germinal.

1 Le printemps.

2 L'été.

3 L'automne.

4 L'hiver.

5 Il y a dans l'Original les mois du calendrier Grégorien, commençant par mai. (*Note du Traducteur.*)

1789. Janvier.

Le mois qu'on ajoute tous les six ans n'a point de nom.

La nuit, les Yakouts connoissent l'heure, d'après la situation de la grande ourse et de l'étoile polaire. Ils donnent à la grande ourse le nom d'*Araghar-Soleu.*

Les Yakouts remarquent divers phénomènes qui leur font prévoir le plus ou moins de proximité des saisons. Si le septième jour de la lune de nivôse, les pléïades [1] paroissent avant cet astre, ils jugent que le printemps commencera vers le 10 ou le 12 de germinal. Si elles paroissent le neuvième jour de la lune, ils n'attendent le printemps qu'au commencement de floréal ; et si enfin elles ne paroissent que le dixième jour, ils croient qu'ils auront un printemps tardif, et alors ils ménagent singulièrement leur fourrage.—Ils calculent la distance qu'il y a d'un lieu à l'autre, par le temps qu'il faut pour la franchir, et ils portent une journée de marche tantôt à trente, tantôt à quarante verstes, suivant le bon ou mauvais état des chemins.

MŒURS, COUTUMES, SUPERSTITION.

Je ne me suis jamais aperçu que les Ya-

[1] Ils appellent les pléïades *ourgel.*

kouts fussent adonnés à des vices atroces : 1789.
rarement, parmi eux, il se commet des vols. Janvier.
Quelquefois ils perdent des bestiaux ; mais c'est plutôt, je crois, parce que ces animaux s'égarent, que parce qu'on les dérobe. S'ils sont dérobés, les propriétaires sont presque sûrs de le découvrir ; car les Yakouts ont une mémoire étonnante. Dans toutes les assemblées publiques et particulières où ils se trouvent, ils ne manquent jamais de faire l'énumération de leurs pertes ; et si quelqu'un de ceux qui les écoutent, a vu un animal pareil à celui qu'on vient de décrire, il le dit aussitôt, en désignant le lieu et le temps. Ainsi, le voleur étant découvert, est obligé non-seulement de rendre ce qu'il a pris, mais de payer tous les objets que la personne volée perd dans le cours de l'année, soit qu'il les dérobe lui-même, soit qu'il ne les dérobe pas.

Si un homme accuse un de ses amis ou de ses voisins de lui avoir volé ou tué du bétail, l'accusé est obligé de payer le bétail, ou de recevoir une flagellation, qui est extrêmement déshonorante, ou bien de prouver son innocence par un serment. Ce serment est accompagné de cérémonies si terribles, que,

1789. presque toujours, l'innocent qu'on accuse
Janvier. paie l'objet qu'on lui demande.

Lorsqu'on fait prêter ce serment, un magicien place son tambour et ses vêtemens de cérémonie devant un brasier ardent. L'accusé se tient debout, derrière le tambour, le visage tourné du côté du soleil, et dit : — « Que je perde, dans le cours de ma vie, tout » ce que l'homme chérit le plus, père, mère, » femme et enfans, mon bétail et toutes mes » possessions, la lumière du soleil, et enfin la » vie; et qu'alors mon esprit soit plongé dans » la misère éternelle [1], si je suis coupable du » crime dont on m'accuse ». Alors le magicien jette du beurre sur la braise; l'accusé enjambe le tambour et les vêtemens magiques, et se penchant sur le feu, avale une partie de la fumée que produit le beurre. Ensuite regardant le soleil, il dit : « Si j'ai fait un faux serment, » prive-moi de ta lumière et de ta chaleur ».

Quelques tribus de Yakouts terminent cette cérémonie, en obligeant l'accusé à mordre la tête d'un ours; parce qu'ils attribuent à cet animal une sagesse plus qu'humaine, et qu'ils croient que si celui qui en mord la tête est coupable, il sera dévoré par un ours.

[1] Mong-taar.

Les Yakouts sont très-vindicatifs ; ils étendent leurs vengeances même sur la postérité de ceux qui les ont offensés : mais aussi ils n'oublient jamais un bienfait reçu. Non content de payer lui-même, par un ample retour, le bien qu'on lui fait ou les services qu'on lui rend, un Yakout recommande toujours à ses enfans de rester attachés, par les liens de l'amitié et de la gratitude, à ses bienfaiteurs.

1789. Janvier

Les Yakouts sont très-soumis à leurs chefs et à leurs oghoniors[1], et leur prouvent leur respect et leur dévouement par de fréquentes visites et des présens. Ils pratiquent religieusement l'hospitalité, et ont les plus grandes attentions pour les voyageurs, et sur-tout pour ceux qui se conduisent avec honnêteté : ils sont en même temps curieux et très-intelligens, c'est-à-dire qu'ils interrogent avec beaucoup de franchise, et répondent toujours sans hésiter. Ils se montrent jaloux d'acquérir des amis, et de jouir d'une bonne réputation ; et, étudiant avec soin le caractère des personnes qui peuvent leur être utiles, ils leur font souvent des présens, et savent même les flatter.

[1] Anciens ou sages.

1789. Janvier.

Toutes les fois que les Yakouts se rassemblent, ils délibèrent sur leurs intérêts communs, dont la chasse est un des principaux. Alors les oghoniors sont entourés par la multitude, et leur avis est toujours suivi. Je n'ai jamais vu, parmi eux, contredire ni contrarier un vieillard; j'ai, au contraire, observé qu'on le respectoit toujours, et qu'on lui obéissoit soigneusement comme à un père. Un jeune Yakout énonce toujours son opinion avec beaucoup de modestie et de défiance; et quand on lui demande son avis, il le soumet au jugement de ceux qui sont plus âgés que lui.

Les Yakouts sont des hommes bien constitués et pleins de courage. Ils supportent l'excessive chaleur et le froid le plus rigoureux, avec une étonnante facilité. Ils voyagent à cheval dans le temps des plus fortes gelées, et souffrent souvent beaucoup de la disette. Les maladies les plus communes chez les Yakouts sont les rhumatismes, les furoncles, la gale, les maux d'yeux. En 1758 et en 1774, la petite vérole et la rougeole en firent périr un très-grand nombre.

La superstition a fait de grands progrès chez les Yakouts. Chaque tribu a quelqu'ob-

jet qu'elle n'adore pas précisément, mais pour lequel elle a beaucoup de vénération. L'une révère l'aigle, l'autre le cygne, l'autre le cheval; ainsi du reste. Les corbeaux, les corneilles, les coucous sont regardés par les Yakouts comme des êtres de funeste augure [1]. Ils croient que lorsqu'un de ces oiseaux se perche près de leur hutte, c'est pour leur annoncer quelque malheur, qu'ils ne peuvent détourner qu'en tuant l'oiseau. Les aigles, au contraire, ainsi que les autres grands oiseaux de proie, sont toujours, aux yeux des Yakouts, d'un présage favorable. 1789. Janvier.

Les Yakouts ont toujours soin de placer leurs huttes de manière que la porte se trouve en face de l'orient. Le foyer est à peu près au centre de la hutte, et le derrière du foyer se trouve du côté de la porte; mais on peut ai-

[1] On sait que ces préjugés sont très-anciens, et qu'ils se retrouvent sur les points de la terre les plus opposés; ce qui semble prouver qu'il y a eu jadis beaucoup de rapports entre les peuples que séparent aujourd'hui des espaces immenses de terre et de mer.

Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

VIRGIL. Eglog. 1.

(*Note du Traducteur.*)

1789. Janvier. sément passer tout autour. Il y a des deux côtés de la hutte des bancs et des stalles d'environ quatre pieds de large, qui servent à la fois et de siége et de lit. Les hommes s'asseoient du côté du sud, et les femmes au nord. A l'exception de la maîtresse de la maison, aucune femme ne peut passer devant le foyer pour présenter à manger ou à boire à un homme étranger. Celle qui veut lui offrir quelque chose, est obligée de faire le tour de l'âtre.

Jamais les Yakouts ne lavent les ustensiles dont ils se servent pour manger ou pour boire ; mais dès qu'un plat est vide, ils l'essuient avec l'index et le doigt du milieu. La raison de cela est qu'ils croient que c'est un grand péché que de jeter avec les lavures la plus petite partie d'alimens, et ils s'imaginent qu'une disette doit en être l'effet. Leurs vases de terre sont extrêmement propres, parce qu'ils peuvent les nettoyer en les passant sur la flamme. S'il y reste quelque chose, c'est un sacrifice qu'ils font au génie du feu. Avant de manger, ils commencent toujours par jeter dans le feu une cuillerée de ce qu'on leur sert : c'est une offrande dictée par la gratitude.

Les Yakouts regardent les riches comme particulièrement favorisés des dieux. Les pauvres sont, à leurs yeux, rejetés, abandonnés par ces dieux, et protégés seulement par leurs parens, ou obligés de travailler pour les autres. 1789. Janvier.

Chaque Yakout a deux noms, c'est-à-dire un vrai nom, et un nom qu'il adopte. Jamais on ne l'appelle par le premier, si ce n'est dans le cas d'absolue nécessité. Il croit que, lorsque son vrai nom n'est pas prononcé, il peut plus facilement échapper à la recherche des esprits qui veulent le tourmenter. Lorsque les Yakouts ont besoin de parler d'une personne morte, ils ne citent point son nom, mais ils la désignent de quelqu'autre manière. Aussitôt que quelqu'un de cette nation meurt, sa hutte est abandonnée, parce qu'on s'imagine qu'elle est devenue l'habitation des démons.

En me rendant, avec le capitaine Billings, sur les bords de la rivière de Mayo, nous nous arrêtâmes chez *Sourtouyea-Birdougin*, prince yakout; et nous remarquâmes dans sa hutte une singulière offrande que le prince avoit faite à *Chessougaï-Toyon* [1] et à la déesse *Aksyt*, pour qu'ils lui accordassent des en-

[1] Le Dieu protecteur. *Voyez* plus haut page 213.

1789. Janvier.

fans. Cette offrande s'appeloit le *nid de l'Enfant* [1]. C'étoit une corde de crin, dont un bout étoit attaché au foyer, et l'autre au chevet du lit du prince. Elle étoit ornée de petites touffes de crin, et on y avoit suspendu deux morceaux d'écorce de bouleau, de forme circulaire, pour représenter le soleil et la lune, un étalon et une jument, également d'écorce de bouleau, et quelques petites poupées de laine habillées. Au chevet du lit, on avoit mis une corbeille d'osier, dont le fond étoit garni de mousse et de fourrures; et, sur une petite table placée dans la corbeille, on voyoit une très-petite jatte de bois, contenant de la bouillie faite avec de la farine et de l'eau. Un chaman avoit présenté l'offrande et arrangé ces divers objets avec beaucoup de cérémonies magiques.

Le prince avoit trois femmes, et toutes trois avoient été quinze ans stériles, lorsqu'il fit l'offrande à *Chessougaï-Toyon* et à la déesse *Aksyt*. Depuis ce temps-là, toutes ses femmes eurent des enfans, et quand nous le vîmes, il étoit déjà père de six garçons ou filles. C'est lui-même qui nous raconta cette histoire, au capitaine Billings

[1] Ogo-Oyetto.

et à moi, en présence de M. Hornofsky, capitaine du district de Yakoutsk. Les trois femmes du prince avoient chacune leur demeure à quelques milles de distance des autres, et une offrande pareille à celle que je viens de décrire, se voyoit dans chacune de ces demeures.

1789. Janvier.

Chez les Yakouts, au moment de l'enfantement, le mari est appelé, et deux matrones intelligentes accouchent la femme en sa présence. Si l'enfant est un garçon, le troisième jour de sa naissance, on tue une jument grasse, tous les voisins sont invités à souper, l'enfant est bien frotté avec la graisse de la jument, et on lui donne un nom. Le nom le plus insignifiant qu'on peut trouver est, suivant les Yakouts, le meilleur que puisse porter un enfant; parce qu'un joli nom, un nom remarquable, attireroit sans cesse les démons autour de lui. — Lorsqu'il naît une fille chez les Yakouts, on n'observe aucune cérémonie.

MARIAGE.

Les formalités qu'observent les Yakouts, lorsqu'ils font l'acquisition d'une femme, sont longues et ennuyeuses. Un jeune homme qui

1789. désire de se marier, envoie un de ses amis
Janvier. chez le père de la fille dont il est amoureux, pour s'informer du prix qu'il veut avoir de sa fille; c'est-à-dire combien de chevaux et de têtes de bétail[1] il demande pour lui, et combien de viande de cheval et de bœuf[2] il lui faut, pour les repas qu'il donnera à cette occasion. Le père rend toujours à son gendre la moitié de ces objets, et il est censé lui en faire présent[3].

Le père consulte d'abord l'inclination de sa fille; et si elle ne montre pas de répugnance pour le mariage qu'on lui propose, le prix est stipulé. Le jeune homme tue deux jumens grasses, en prépare les têtes entières et la viande par morceaux, et il se rend avec deux ou trois amis chez son futur beau-père. Quand ils sont près de la hutte, un des amis prend une des têtes de jument, entre dans la hutte, et place la tête devant le feu; puis, il va rejoindre ses compagnons, sans prononcer un seul mot. Alors ils entrent tous ensemble dans la hutte. Un magicien se tient

[1] Ce qu'on donne pour le père s'appelle *kalym*.

[2] Ce qu'on donne pour traiter les convives, s'appelle *kourim*.

[3] Ces présens du beau-père s'appellent *yrdy*.

vis-à-vis du foyer. Le gendre met un genou en terre, ayant le visage tourné du côté du feu. On jette du beurre dans le feu; et le gendre relevant un peu son bonnet, fait trois inclinations de tête, sans courber son corps. Le magicien le déclare un homme fortuné, et lui prédit une longue suite d'heureuses années. Alors le gendre se lève, salue le père et la mère de sa future épouse, et gardant toujours le plus profond silence, va s'asseoir vis-à-vis d'elle.

Cependant on apporte dans la hutte la viande qu'a préparée le gendre. Le père de la jeune épouse la distribue à ses propres amis, et il sert à ses nouveaux convives celle d'une jument grasse qu'il a fait tuer à cet effet. Quand on a fini de souper, le gendre se met au lit. La jeune épouse, qui n'a pas assisté au souper, est ramenée dans la hutte par une matrone qui la conduit au lit nuptial; et les nouveaux époux passent la nuit ensemble. Quelquefois la jeune épouse ne se montre pas à la première visite.

Le lendemain matin les amis s'en retournent chez eux; mais l'époux reste trois ou quatre jours chez son beau-père. Alors on fixe l'époque, où le prix de l'épouse sera payé;

1789. Janvier.

et cette époque est toujours la nouvelle, ou la pleine lune. Lors du paiement, les animaux vivans et la viande sont livrés au beau-père, sans cérémonie, mais en présence de plusieurs amis, qu'on traite à cette occasion. Le gendre demeure de nouveau trois ou quatre jours chez le beau-père, et fixe le temps où il recevra sa femme chez lui. Il faut, en conséquence, qu'il ait une hutte nouvellement bâtie, et que ce soit aussi à la nouvelle ou à la pleine lune.

Quand l'épouse se rend chez son mari, elle est accompagnée par tous ses parens, mâles et femelles, par ses amis et ses voisins, et ce cortége est quelquefois composé de plus de cent personnes. Le père et la mère font porter, à la suite du cortége, huit à dix symirs remplis de beurre fondu, et la viande préparée de trois jumens grasses. On va droit à la nouvelle hutte. Ensuite trois vont joindre le mari dans son ancienne demeure, et pour cela on choisit les plus fameux buveurs. En entrant, le premier dit au jeune époux: — « Nous sommes venus pour voir votre demeure, et pour planter des poteaux devant votre porte ». — Alors ils mettent un genou en terre devant le feu. On remplit trois fois de

koumis un *ayach*[1], et deux hommes le pré- 1789.
sentent chaque fois à l'un de ceux qui sont à ge- Janvier.
noux. Ceux-ci le vident tour-à-tour en trois traits. Puis, ils se lèvent et sortent de la hutte aux acclamations de tous les spectateurs.

Trois autres hommes entrent dans la hutte, le premier portant neuf peaux de zibeline, le second neuf peaux de renard, et le troisième vingt-sept peaux d'hermine. Ils suspendent ces diverses fourrures à une cheville qui est dans le principal coin de la hutte, et se retirent. Alors l'épouse ayant le visage couvert de peau d'hermine, est conduite vers la hutte, par un certain nombre de femmes. La porte est barrée par une tringle de bois fort mince. L'épouse brise cette tringle avec son estomac et entre. Elle s'assied devant le feu, avançant les mains et les tenant ouvertes. On lui met dans les mains sept petits bâtons et divers morceaux de beurre, qu'elle jette dans le feu. Le chaman prononce certaines paroles favorables. Après quoi l'épouse se lève, et, toujours voilée, elle est menée dans la nouvelle hutte, où on lui découvre le visage.

[1] Un *ayach* est une urne de bois, avec trois pieds, qui contient de deux à quatre gallons, c'est-à-dire de huit à seize pintes. (*Note du Traducteur.*)

1789. Janvier.

Le jeune époux vient aussitôt joindre sa femme, et traite les convives pendant deux jours de suite. Il fait alors quelque présent de bétail à chacun de ses parens, et ceux-ci ne manquent pas de lui en faire à leur tour, dans la visite de cérémonie qu'ils lui rendent, mais qui quelquefois n'a lieu que plus d'un an après.

La polygamie est permise chez les Yakouts. Quelques-uns d'entr'eux ont jusqu'à six femmes : mais la première est toujours respectée par les autres. Elles demeurent dans des huttes séparées ; et si elles se conduisent mal, on les renvoie chez leurs parens, qui sont obligés de rendre la plus grande partie [1] de ce qu'ils ont reçu pour elles. Cependant il est rare qu'elles soient renvoyées, car je n'en ai pas vu un seul exemple.

FUNÉRAILLES.

Quand un Yakout meurt, on revêtit son corps de ses plus beaux habits ; on l'étend bien, on lui attache les bras autour de la ceinture, et on le renferme dans un épais cercueil, avec un couteau, une pierre à feu, un briquet et de l'amadou. On met aussi dans le cercueil un peu de viande et de beurre, « pour

[1] Du kalym.

» que

» que le mort n'ait pas faim dans le chemin » de la demeure des ames ». 1789. Janvier.

Un chaman préside aux funérailles. Les femmes et les parens accompagnent le convoi jusqu'à une certaine distance. Le cheval favori du mort est sellé, enharnaché et porte une hache [1], une cognée, une chaudière et quelques autres ustensiles, et on le conduit, ainsi qu'une jument grasse, dans le lieu de la sépulture. On creuse deux fosses sous un arbre; le cercueil est mis dans l'une; puis, on tue le cheval, et on le met dans l'autre. La jument grasse est tuée, cuite et mangée par les gens qui ont suivi le convoi. La peau de cette jument est suspendue à l'arbre qui ombrage la tombe, et on tourne sa tête du côté de l'occident.

Le chaman prend son tambour, conjure les démons de laisser en paix l'esprit du mort, et termine la cérémonie, en remplissant la tombe de terre. Un chaman est enterré de la même manière, et on met son tambour dans sa tombe.

Quand l'aîné d'une famille meurt, ses femmes deviennent l'apanage de son frère. Mais si celui qui meurt n'a que des frères aînés, ses femmes

[1] Palma.

1789. restent libres. Les femmes ne se remarient
Janvier. guère, à moins qu'elles ne soient très-pauvres.

L'habillement des Yakouts est beaucoup mieux entendu et plus commode que celui des Tongouths. Ceux d'entr'eux qui ont de l'aisance portent une robe de drap, bordée et doublée d'une fourrure, et ont des pantalons étroits et fort bien faits. Cependant leurs bottes sont d'une vilaine forme. Leurs femmes ont le même habillement que celles des Tongouths : mais, en général, elles ne sont ni si propres, ni si lestes.

EMPLOI DU TEMPS.

Vers le 25 juin, à la suite de leurs fêtes, les Yakouts se livrent à leurs travaux d'été. Ils commencent par ramasser une ample provision de seconde écorce de pin et de bouleau, qu'ils mettent sécher sur des claies dans leurs huttes. Ils s'occupent ensuite de la fenaison et de la pêche ; et dès que les baies mûrissent, ils en cueillent une grande quantité, et ils les font bouillir pour les conserver.

Dans les premiers jours d'octobre, ils tuent les animaux dont ils veulent manger la viande en hiver ; et ils la laissent geler, ce qui fait

qu'elle se conserve fraîche et bonne ; d'ailleurs cela leur épargne beaucoup de foin. 1789. Janvier.

En octobre et en novembre, ils prennent du poisson sous la glace. Vers la fin du dernier de ces mois, ils partent pour la chasse. Ils placent des appâts dans les endroits où ils remarquent qu'il passe des loups et des renards, et ils empoisonnent ces appâts avec du sublimé corrosif [1], ou avec de la noix vomique [2]. En outre, ils ont des piéges et des trappes. Ils sont très-adroits à tirer de l'arc, et ils portent dans leurs carquois une grande quantité de flèches.

Chez les Yakouts, ce sont les femmes qui font tous les vêtemens, soignent le bétail, traient les vaches et les jumens, coupent le bois et préparent le manger.

Ce peuple ne connoît d'autre amusement que ses festins, c'est-à-dire manger et boire. Quelquefois, il est vrai, les femmes yakoutes dansent, mais leur danse ne consiste qu'à former un cercle et à marcher en suivant le cours du soleil. Leurs chansons sont sans harmonie, et presque toujours improvisées. Le premier

[1] Ils appellent le sublimé corrosif, *soullima*.

[2] Ils appellent la noix vomique, *tchilleboukha*.

1789. Janvier. objet qui les frappe suffit pour leur faire composer une chanson.

Ils ont différentes manières de préparer le cuir. Pour faire les symirs, ils prennent une peau de vache ou de cheval, toute fraîche; ils la mettent pendant quelques jours dans l'eau, pour pouvoir aisément en enlever le poil. Quand le poil en est détaché, ils la suspendent jusqu'à ce qu'elle soit presque sèche; puis ils la font bien tremper dans du sang, et enfin ils l'exposent très-long-temps à la fumée. C'est avec cette sorte de cuir qu'ils font non-seulement leurs symirs, mais les semelles de leurs bottes. Aussi ces bottes sont à l'épreuve de l'eau, et les symirs ne laissent pas échapper même l'huile.

La tige des bottes des Yakouts est faite avec de la peau de veau ou de poulain, qu'on racle et qu'on frotte jusqu'à ce qu'elle soit bien ramollie. Alors on la coud, on la fait tremper dans du sang et sécher à la fumée. Ensuite on la noircit plusieurs fois avec du charbon pilé et de la graisse, et on l'expose encore à la fumée. Par ce moyen elle devient imperméable.

Les peaux d'élan et de renne sont préparées tantôt avec le poil, tantôt sans poil. On les

couvre d'une pâte, faite avec de l'argile et avec le manger qu'on a trouvé dans l'estomac de l'animal, et qui n'étoit pas encore digéré, ou bien avec de la bouze de vache, et on les suspend jusqu'à ce qu'elles soient presque sèches; puis, en les raclant bien, on les ramollit. Quelquefois on laisse à ces peaux leur couleur naturelle, quelquefois on les teint en rouge, en les faisant bouillir avec de l'écorce d'aulne et des cendres, ou en jaune, en les faisant bouillir avec des racines d'oseille. 1789. Janvier.

Le fil avec lequel les Yakouts cousent leurs vêtemens est tiré des nerfs des jambes des chevaux, des rennes, ou des élans.

Malgré toutes mes recherches, je ne pus pas découvrir qu'il y eût dans le pays des Yakouts, des sources minérales, ou de lieu très-remarquable par son sol ou ses productions, excepté une montagne située près du fameux mont Tchebedal. C'est de cette montagne qu'en 1725, le commodore Bering tira le charbon de terre avec lequel il forgea les ancres dont il avoit besoin. De-là on les conduisit par eau à Youdomski-Krest, on les charria, par terre, à Ourak-Plotbicha, ensuite on leur fit descendre la rivière d'Ourak jusqu'à la mer.

1789. Mars. La montagne dont je viens de faire mention, est connue des Russes sous le nom de *Sourgoutskoï-Kamen*. Elle est sur les bords de la Léna, à l'extrémité des plaines de Yakoutsk et à soixante verstes au nord de la ville. Je me rendis sur cette montagne au commencement du mois de mars. Je vis que c'étoit la dernière de la chaîne qui borne les plaines du côté de la rivière. Elle s'élève perpendiculairement, et a environ cinquante toises de haut. Elle est composée en très-grande partie, de pierre ferrugineuse, de pierre de taille et de couches de charbon, qui ont depuis un pied jusqu'à trois pieds et demi d'épais, sont horizontales et s'étendent extrêmement loin. Dans les endroits où il y a des interruptions, d'autres couches commencent un peu au-delà, cinq ou six pieds plus bas ou plus haut, et paroissent n'être que la suite des premières. Il semble que ces couches de charbon sont formées d'arbres pétrifiés, dont le bout, qui fait face au nord, est plus gros que celui qui regarde le sud. Quelques-uns de ces arbres ont des branches d'environ cinq à six pieds de long. A mi-hauteur de la montagne, il y a une source chaude qui ne jaillit point. Je vis qu'il en sortoit de la vapeur, ou

de la fumée ; et le terrain environnant étoit humide. 1789. Mars.

En allant voir la montagne, je passai la nuit dans la hutte d'un Yakout, qui en étoit éloignée d'une dixaine de verstes. Le Yakout avoit chez lui un petit fourneau, auquel il avoit adapté un soufflet double qui, lorsqu'on le faisoit mouvoir avec les deux mains, donnoit continuellement du vent. Je vis quelques échantillons de minérai, que mon hôte avoit tiré des environs, et qui ressembloit exactement au minérai de Viloui. Le Yakout fabriquoit avec ce fer, des couteaux, des haches, des cognées, sans avoir besoin de le mettre en fusion. Il se contentoit de le faire chauffer et de le battre. Il n'employoit dans son fourneau que du charbon de bois ; parce qu'il ignoroit que le charbon de terre, qu'il appeloit des pierres, étoit combustible. Je le lui appris. Mais quand il le vit brûler, il s'imagina que c'étoit moi qui lui donnois cette propriété, et il me crut un peu sorcier. — La montagne d'où venoit le charbon et le fer, fournissoit aussi à mon hôte des pierres à aiguiser.

Lorsque j'eus parcouru la montagne, je repris le chemin de Yakoutsk. La nuit commençoit, que j'étois encore à dix-huit verstes

1789. Mars. de la ville. Voyant une hutte, je résolus de m'y arrêter. Le maître de la hutte étoit un vieillard qui me parla beaucoup, dans la soirée, de l'antiquité de sa race. Il prétendoit descendre, en ligne directe, de cet illustre Aley, dont j'ai parlé plus haut, et il m'assura que je me trouvois dans le canton où Aley se retira lorsqu'il eut quitté Omogaï. Il me raconta en même temps comment Aley se sépara du toyon.

Pendant le temps de son administration, Aley reçut beaucoup de présens d'Omogaï et de ceux qui lui étoient soumis ; mais en quittant le chef, il fut obligé d'abandonner tout ce qu'il possédoit, à l'exception de deux vieilles jumens, dont il monta l'une, et sa femme l'autre. Ils n'avoient plus tous deux d'autre propriété que ces jumens, les vêtemens qui les couvroient, une hache, une cognée, un carquois, des flèches, deux couteaux, et les ustensiles nécessaires pour allumer du feu. Le second jour de sa marche, Aley s'arrêta, parce que l'endroit où il se trouvoit lui parut propre à être habité. Il y construisit une petite cabane. Il ramassa avec soin la fiente de ses jumens, et lorsque le vent souffla vers l'habitation d'Omogaï, il brûla cette fiente,

afin que la fumée attirât le bétail égaré. Il donna bien à manger et à boire aux bœufs, aux vaches, aux jumens qui vinrent du côté de sa cabane; ensuite il les reconduisit du côté des prairies d'Omogaï. 1789. Mars.

Bientôt Aley bâtit une très-grande hutte, avec des magasins. Pour que les voyageurs pussent attacher leurs chevaux devant sa hutte, il y planta des poteaux dont la tête étoit bien sculptée. Il construisit aussi avec des claies, aux environs de sa maison, des parcs de différentes espèces.

Le bétail revenoit chaque jour en plus grand nombre, et Aley ne manquoit pas de traire les vaches et les jumens qui avoient du lait; de sorte qu'il eut constamment une très-grande quantité de lait, de beurre et de koumis. Il fut également heureux à la chasse. La viande de daim et de renne et le gibier de toute espèce abondoient chez lui. Alors il se rendit dans les lieux que fréquentoient les gens d'Omogaï; il rencontra quelques-uns des chasseurs de ce chef, et il les mena chez lui. Il avoit auparavant recommandé à sa femme d'avoir bien soin d'écarter de sa maison le bétail qui avoit coutume d'y venir.

Les gens d'Omogaï furent étonnés en voyant

1789. Mars. l'élégance de la demeure d'Aley, et l'abondance de viande et de poisson qu'il y avoit ; mais ce qui les surprit le plus, ce fut la grande quantité de beurre et de koumis qu'il leur servit, car ils savoient qu'il n'avoit point de bétail.

Aley dit aux chasseurs d'Omogaï que les esprits ou démons lui avoient ordonné de construire les divers parcs qu'ils voyoient devant et autour de sa hutte, et de planter des poteaux pour que les personnes qui viendroient lui rendre visite, y attachassent leurs chevaux, l'assurant que ses hôtes seroient nombreux et ses possessions considérables. Il avoit, dit-il, obéi aux ordres des démons, et à son grand étonnement, il avoit vu un étalon, dont la bouche étoit blanche, conduire dans ses parcs un grand nombre de jumens et de vaches. Sa femme, ajouta-t-il, s'étoit empressée de traire les vaches et les jumens, qui aussitôt avoient disparu, mais étoient depuis revenues, tous les soirs et tous les matins.—Aley garda les chasseurs toute la nuit, et le lendemain matin il les renvoya, avec des provisions pour la route, et leur remit de magnifiques fourrures qu'il les chargea de présenter de sa part à Omogaï, ainsi qu'à la femme et à la fille de ce chef.

Aley avoit déjà plusieurs enfans, et désiroit singulièrement d'obtenir de bonne grâce la restitution des choses qu'Omogaï lui retenoit. Il ne doutoit pas que le rapport des chasseurs, et les présens qu'il leur avoit remis, n'opérassent une réconciliation entre lui et ce chef, et n'excitassent l'admiration de toute la tribu. Il fit plus : il résolut de rendre visite à Omogaï, de lui porter de nouveaux présens, et de l'inviter à venir, avec les principaux personnages de la tribu, passer un jour ou deux dans son habitation. Il fut bien accueilli d'Omogaï, qui lui permit de se rendre chez lui à une époque déterminée, avec sa femme, sa fille et ses amis.

1789. Mars.

A son retour, Aley construisit une très-grande hutte pour recevoir ses convives. Ils vinrent au temps marqué, et amenèrent une quantité considérable de bétail, dont ils lui firent présent. Aley les traita pendant trois jours d'une manière splendide. Il reçut leurs présens, et réclama avec douceur les esclaves et le bétail qu'on lui retenoit, et qui lui appartenoient bien légitimement, puisqu'ils étoient le prix de ses services.

Omogaï reconnut toute la justice de la demande d'Aley ; mais les conseils de sa

1789. Mars. femme et de sa fille empêchèrent qu'il ne le satisfît. Le chef se mit en route avec sa société, pour retourner chez lui. Alors Aley, par le secours de ses démons, fit élever une tempête affreuse, et couvrit la terre de ténèbres ; de sorte qu'Omogaï et ses amis s'égarèrent pendant plusieurs jours. Au bout de ce temps-là, Omogaï arriva dans son habitation, avec sa femme et sa fille ; mais la plupart de ses amis retournèrent chez Aley, et le reconnurent pour leur chef. Ils étoient indignés du refus qu'il avoit essuyé, et sans doute ils craignoient les effets de son influence sur les êtres surnaturels.

Peu de temps après avoir rendu visite à Aley, Omogaï paya son tribut à la nature ; alors la plupart des Yakouts qui composoient la tribu, se rendirent avec leurs troupeaux auprès d'Aley. Le reste demeura soumis à Batoulin, qui avoit été l'un des intendans d'Omogaï, et qui épousa sa fille. Suivant la prédiction d'Aley, cette femme demeura stérile ; mais Batoulin en prit d'autres, dont il eut un grand nombre d'enfans.

Aley eut douze fils et plusieurs filles. Il les initia dans les mystères de l'art magique, et fut le fondateur de la tribu des Changhalaskis.

Cette version de l'histoire d'Aley est adoptée par les Changhalaskis qui adorent l'étalon ; mais la plupart des autres Yakouts se bornent à croire ce que j'ai rapporté au commencement de ce Chapitre. 1789. Mars.

Pour donner à mes lecteurs une idée de la population des parties septentrionales de la Sibérie [1], je placerai ici un état des habitans depuis le 64me degré de latitude jusqu'à l'extrémité de la côte septentrionale, et depuis la Kovima jusqu'à l'Anabara.

Le district de Zaschiversk comprend les rivières de Kovima, d'Alasey, d'Indigirka, d'Yana, et leurs affluens. Les nations tributaires qui habitent ce district sont :

Les Yakouts au nombre de..........	2810	mâles.
Les Lamouts et les Tongouths........	742	
Les Youkagirs......................	322	
Le Tschouvansis et les Khatinsis......	37	
Le tribut reçu en 1788 montoit à 4,560 roubles, pour......................	3911	mâles.

Ce district a environ six mille verstes de circonférence.

[1] Toute la partie de la Russie asiatique, qui s'étend à l'est de la chaîne des monts Ourals, ou Virchoturiens, se désigne à présent sous le nom de *Sibérie*. (*Note du Trad.*)

1789. Mars. Le district de Gigansk a pour capitale la ville de ce nom, qui est située sur la Léna, au nord de Yakoutsk, et contient une église, deux maisons appartenantes au gouvernement, sept maisons construites par des particuliers et quinze huttes. Il y a un maire [1] avec sa chancellerie, une cour de district [2], composée de plusieurs magistrats, quoiqu'on n'y trouve d'autres marchands que quelques détailleurs, encore ne sont-ils, je crois, qu'au nombre de deux. Le district a, comme celui de Zaschiversk, une vaste étendue de six mille verstes, des bords de l'Yana à ceux de l'Anabara, rivière qui sépare le gouvernement de Tobolsk de celui d'Irkoutsk.

Les peuples tributaires qui habitent le district de Gigansk, sont :

Les Yakouts.....................	1449 mâles.
Les Tongouths....................	489
TOTAL...............	1938 .

Le tribut que ces 1,938 habitans ont payé en 1788, consistoit en 56 peaux de martre-zibeline, 262 peaux de renard, et 1,169 roubles en argent.

[1] Un gorodnitchik.
[2] Zemikoï-soud.

Le nombre des Russes qui résident dans ces deux districts, ne s'élève pas, en y comprenant les exilés, à plus de sept cent cinquante mâles. 1789. Mars.

CHAPITRE XI.

DÉPART D'YAKOUTSK. — VILLAGE D'AMGINSKOÏ. — OUST-MAYO-PRISTAN. — ARRIVÉE A OKHOTSK. — ON LANCE LES DEUX VAISSEAUX CONSTRUITS POUR L'EXPÉDITION. — NAUFRAGE D'UN DE CES VAISSEAUX. — UN COURRIER DE PÉTERSBOURG ARRIVE A OKHOTSK. — DÉCOUVERTE D'UNE ILE QUI EST NOMMÉE L'*ILE DE JONAS*. — ARRIVÉE AU KAMTCHATKA.

1789. Mai. LE 17 mai, le débâclement eut lieu sur la Léna; et, le 22, nous traversâmes cette rivière pour gagner l'Yarmank, où l'on nous avoit fait préparer des chevaux. L'ispravinsk de Yakoutsk nous accompagnoit. La rivière avoit inondé tout le plat pays, et elle charioit beaucoup d'arbres et de glaçons.

Nous nous hâtâmes de nous mettre en route, pour atteindre le lieu où la rivière de Mayo se jette dans l'Aldan. J'ai déjà parlé des

des plaines qui s'étendent entre Yakoutsk et l'Aldan, ainsi je ne les décrirai pas de nouveau : je dirai seulement que, cette fois-ci, nous nous arrêtâmes dans le village d'Amginskoï [1], habité par cent soixante-huit colons sibériens. Ils ont été envoyés pour y établir la culture du blé ; mais la terre ne paie pas généreusement leur travail. Elle ne produit du blé que pour leur seule consommation ; encore ne leur en fournit-elle pas toujours assez : il y a même des années où ils n'en recueillent pas un seul grain. Les habitans d'Amginskoï vivent en grande partie des profits qu'ils font avec les Yakouts et les Tongouths de leur voisinage, auxquels ils vendent de l'eau-de-vie et de la petite quincaillerie. — Ils nous apprirent qu'aucune des hordes errantes des Tongouths n'étoit encore arrivée à l'Oust-Mayo [2]. 1789. Mai.

Nous demandâmes aux habitans d'Amginskoï comment étoit le chemin qu'il falloit suivre pour se rendre directement sur les bords de l'Aldama et de l'Oulkan, parce que le capitaine Billings avoit promis de joindre le capitaine-lieutenant Zaritscheff, à l'embouchure

[1] Amginskoï-Sloboda.

[2] L'embouchure du May.

1789. Mai. de l'une de ces rivières : mais ils représentèrent ce chemin comme étant si mauvais, que le capitaine Billings renonça à y passer. En conséquence, il dépêcha un Kosaque aux Yakouts habitans des plaines voisines, avec un ordre de l'ispravnisk, qui leur enjoignoit d'envoyer immédiatement seize chevaux à l'Aldan-Stanok [1], pour nous conduire à Okhotsk par l'ancien chemin.

Le jeudi, 31 mai, nous arrivâmes à l'Oust-Mayo-Pristan, vis-à-vis de l'embouchure du Mayo. Aussitôt nous en fîmes informer le prince des Tongouths, qui a sa résidence environ dix verstes plus haut, sur les bords de l'Aldan. Ce prince est le chef de tous les Tongouths, et beaucoup d'Yakouts lui sont soumis. Il a plusieurs femmes, les unes yakoutes, les autres tongouthes. Il est très-respecté des deux nations; et il est agent du gouvernement russe, auprès des Tartares-Mongouls qui vivent sur les frontières de la Chine, ainsi qu'auprès des Tongouths et des Yakouts.

Juin. Le prince tongouth vint nous joindre le premier juin, de fort bonne heure. Il nous dit que le chemin que le capitaine Billings s'étoit

[1] L'embarcadaire de l'Aldan.

proposé de prendre, étoit très-difficile; que les députés [1] des hordes errantes n'étoient pas encore arrivés ; qu'il enverroit une lettre au capitaine - lieutenant Zaritscheff, et que, si cet officier étoit sur la côte, près de l'embouchure de l'Oulkan ou de l'Aldama, on en auroit la réponse dans vingt jours. En conséquence, le capitaine Billings écrivit à M. Zaritscheff, pour le prier de le venir trouver sur-le-champ à Okhotsk, parce qu'il comptoit que les deux vaisseaux qu'on y construisoit, étoient déjà prêts à être lancés. 1789. Juin.

L'on nous procura des bateaux, et, le 4 juin, nous commençâmes à descendre l'Aldan. Le 7, à six heures du soir, nous arrivâmes à l'ancien embarcadaire de l'Aldan, qui est à cent cinquante verstes du lieu de notre départ. Depuis huit jours, le temps étoit pluvieux et orageux.

Nous ne trouvâmes à l'embarcadaire ni les chevaux demandés aux Yakouts, ni le Kosaque qui étoit allé les chercher ; mais l'on nous fournit douze chevaux de trait, avec lesquels nous nous mîmes en route, le 8 juin à midi, pour Okhotsk, et nous y arrivâmes le 21. Le plus grand des vaisseaux en construction

[1] Les anciens.

1789. Juin. étoit déjà prêt à être lancé, et l'autre ne pouvoit pas tarder à l'être. Tous les objets destinés pour l'expédition, étoient arrivés en bon état, et toutes les personnes qui devoient en être, paroissoient remplies d'ardeur et de santé. Vers la fin du mois, le capitaine-lieutenant Zaritscheff arriva à Okhotsk, d'après la lettre qui lui avoit été écrite de l'Oust-Mayo-Pristan.

Le docteur Merck s'étoit rendu sur les montagnes de Mariakan, pour y recueillir des objets d'histoire naturelle. On lui manda de revenir à Okhotsk, attendu que nous devions mettre en mer le 15 août.

Juillet. Vers la mi-juillet, on lança le plus grand de nos deux vaisseaux. Il sortit très-heureusement du chantier; mais les hauts-fonds de la rivière furent cause qu'on mit près de trois semaines à le faire descendre à l'entrée de la baie, où il reçut une partie de ses agrès. On le fit alors passer sur les bancs de sable qui sont en dehors de la baie, et il mouilla à cinq milles au large, par six brasses d'eau, sur un fond de sable et de pierres.

Nous nous servîmes de nos galiotes de transport, pour porter, à bord du vaisseau, les canons, les munitions navales et les vivres.

Il eût été inutile et dangereux d'embarquer ces objets, pendant que le vaisseau étoit dans la baie; car il n'auroit pas pu franchir les bancs de sable, même avec tout son lest. D'après les ordres de l'impératrice, ce vaisseau fut nommé la *Slava-Rossia* [1]. 1789. Juillet.

Le 8 août, nous lançâmes le second vaisseau, auquel on donna le nom de la *Dobroya-Namerenia* [2]. Il fut gréé et prêt à faire voile dans les premiers jours de septembre. Cependant il fallut attendre les fortes marées pour lui faire passer les hauts-fonds. On chargea les objets les plus pesans dans une galiote qui se tint prête à l'accompagner. Août.

Dans la soirée du 7 septembre, le capitaine Billings résolut de faire sortir ce vaisseau de la baie, le lendemain matin. M. Loftsoff, premier pilote [3] du port d'Okhotsk, fut chargé de le conduire, et de faire tenir armés tous les canots du port, pour qu'en cas que le vent foiblît, on pût touer le vaisseau. Les canots de la *Slava-Rossia* furent également prêts à aider à la sortie de la *Dobroya-Namerenia*. Le capitaine-lieutenant Hall qui avoit le com- Sept.

[1] La gloire de la Russie.

[2] La bonne intention.

[3] Capitaine de port.

1789. Sept. mandement de ce vaisseau, coucha à bord.

Le 8, à six heures du matin, je me rendis à bord pour chercher un livre que j'avois laissé dans la chambre. Avant que j'eusse atteint le vaisseau, le capitaine Hall me demanda si j'apportois des ordres pour qu'il sortît de la baie. Je lui répondis que non; et je lui demandai, à mon tour, s'il croyoit qu'il fût possible de sortir. Le vent étoit favorable, mais très-foible. Une forte houle venoit du sud-ouest, et la lame se brisoit contre le rivage avec une extrême violence. Je pensois d'après cela que la brise alloit passer au sud-ouest : en outre, le temps étoit très-brumeux.

Le capitaine Hall me dit qu'il ne croyoit pas qu'on pût mettre en mer, et que certainement il ne sortiroit pas de la baie, à moins qu'il n'en reçût l'ordre exprès, et que le capitaine Billings ne vînt lui-même à bord.

M. Koch, commandant du port d'Okhotsk, étoit à bord du bâtiment de transport, en arrière de la *Dobroya-Numerenia*. Il demanda au capitaine Hall s'il devoit le suivre? — « Non, répondit le capitaine Hall, à moins » que vous ne vouliez être jeté à la côte : mais » certes, moi, je ne sortirai pas si je puis » l'éviter ».

A sept heures et demie, le capitaine Billings se rendit à bord; et après un court entretien avec le capitaine Hall, il répondit aux objections de ce dernier: — « Le pilote en » décidera ». — Le pilote arriva. Le capitaine Hall le pria de considérer tout le danger qu'il y avoit à sortir, et ajouta que peut-être M. Loftsoff ne songeoit pas assez à la différence qui se trouvoit entre un vaisseau tel que celui dont il alloit se charger, et une galiote de soixante tonneaux. 1789. Sept.

Le capitaine Billings observa qu'il ne croyoit pas le danger aussi grand que le disoit le capitaine Hall. En même temps il insista sur la nécessité de mettre en mer pendant les hautes marées, parce que la saison étoit déjà avancée, et qu'il désiroit de pouvoir hiverner sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

Le pilote assura qu'on ne couroit pas le moindre risque à sortir. Alors le capitaine Hall enjoignit à l'équipage d'obéir aux ordres de M. Loftsoff, et déclara qu'il ne vouloit avoir aucun commandement pour faire sortir le vaisseau, mais qu'en cas de besoin, il donneroit tous les secours qui dépendroient de lui.

A huit heures, la mer étant pleine, et le

1789. Sept. jusant commençant, on donna des hausières à six chaloupes ou canots, et on leva l'ancre. Le vent avoit entièrement calmé; mais la houle étoit toujours très-forte. Les canots touèrent le vaisseau dans la passe, en lui faisant présenter la proue à la lame. Mais lorsque le premier canot, qui étoit le plus grand, et avoit, je crois, seize avirons, se trouva au milieu des brisans, il fut presque rempli d'eau, et les hommes qui le conduisoient lâchèrent leur hausière [1]. Le vaisseau tangua excessivement. L'esquif qui étoit le long de bord, se trouvant engagé dans les chaînes de l'avant, eut toute sa proue sous l'eau, et deux hommes qui étoient dedans, furent emportés par la lame. Soudain tous les canots de touage abandonnèrent leur hausière pour porter du secours aux hommes qui venoient d'être emportés, mais ils n'en purent sauver qu'un.

Le vaisseau abandonné à la merci des flots, fut jeté à la côte et y resta immobile. A neuf heures un quart, il se leva une petite brise de

[1] Ce canot traversa la barre, et gagna le vaisseau qui étoit mouillé au large, parce qu'il lui fut impossible de repasser sur les brisans. Il s'en retourna avec la marée.

sud-ouest. On coupa les mâts pour alléger et dégager le vaisseau, mais ce fut en vain. La marée descendoit, et bientôt il resta à sec. 1789. Sept.

Il n'y avoit pas de temps à perdre. On prit dans le vaisseau naufragé tout ce qu'il fut possible d'en ôter; et on résolut de se rendre au Kamtchatka avec un seul vaisseau, pour en construire un autre petit, pendant l'hiver, avec les débris de celui qui venoit de se perdre. N'ayant pas le temps de le démolir, on prit le parti d'y mettre le feu, car c'étoit le moyen le plus prompt d'en retirer le fer. Cela fut exécuté le 9 septembre.

Le jour du naufrage, le vent de sud-ouest souffla le matin avec peu de force; mais le ressac frappoit la côte avec tant de violence, que l'eau rejaillissoit jusque près de l'église d'Okhotsk. Le vent fraîchit l'après-dînée; et à minuit le temps étoit parfaitement calme.

Le naufrage de la *Dobroya-Namerenia* avoit été prédit par les superstitieux habitans d'Okhotsk; et ils fondoient cette prédiction sur ce qu'au printemps, on avoit vu une volée considérable de corneilles qui combattoit dans les airs, et fesoit un bruit épouvantable. L'un de ces oiseaux fut tué par les autres, et tomba

1789. Sept. sur le pont de la *Dobroya-Namerenia*, qui étoit alors en construction. Les autres corneilles fondirent à l'instant sur le vaisseau, dévorèrent celle qui y étoit tombée, et n'en laissèrent d'autres vestiges que les plumes. Cet événement singulier, dont nos officiers, nos charpentiers, nos matelots, et tous les habitans d'Okhotsk furent témoins, arriva dans le temps que j'étois à Yakoutsk.

J'ai cru devoir faire, dans le plus grand détail, le récit de la perte de la *Dobroya-Namerenia*. J'ajouterai seulement qu'au milieu de ce désastre, on fut heureux que le vaisseau n'eût pas atteint les brisans ; car s'il se fût trouvé là, il auroit été inévitablement fracassé, et il ne se seroit pas sauvé une seule des personnes qui étoient à bord. Le capitaine Zaritscheff étoit à bord de la *Slava-Rossia*, mouillée à cinq milles au large, et n'avoit pas un seul canot.

La matinée du 10 auroit été extrêmement favorable pour faire sortir le vaisseau de la baie. Le vent de nord souffla jusqu'à onze heures, et tourna ensuite au sud-ouest. Je fus envoyé, avec la grande chaloupe, à bord de la *Slava-Rossia*, pour y conduire une partie des munitions, une ancre et un câble.

Le capitaine Zaritscheff me témoigna combien il regrettoit de n'avoir pas été à terre, pour s'opposer à ce qu'on fît sortir la *Dobroya-Namerenia*, par un temps aussi défavorable. Il me dit aussi qu'il étoit très-fâché qu'on eût brûlé ce vaisseau; mais qu'il rendoit grâce au ciel de ce que le seul homme qui eut péri dans ce désastre, n'avoit ni femme, ni enfans, ni parens connus. Le corps de ce malheureux fut trouvé flottant à peu de distance de la *Slava-Rossia*, et cet aspect porta un sentiment de tristesse dans l'ame de tous ceux qui étoient à bord. 1789. Sept.

Le soir, je profitai de la marée pour retourner à Okhotsk. Le lendemain matin, le capitaine-lieutenant Bering se rendit à bord, et le capitaine-lieutenant Zaritscheff vint à terre.

Le 14 septembre, nous reçûmes un courrier de Pétersbourg, qui nous apprit que la guerre étoit déclarée entre la Russie et la Suède. Dans les dépêches adressées au capitaine Billings, on lui recommandoit la plus grande économie, et on lui enjoignoit même de retourner immédiatement à Pétersbourg, si nous n'étions pas déjà partis d'Okhotsk, ou du moins prêts à faire voile. Ces ordres avoient

1789. Sept. pour motifs, le premier, la rareté de l'argent, qui étoit devenue extrême en Russie, et le second, le besoin d'officiers de marine et de matelots.

Vers le soir, la brise de sud-ouest souffla avec force, et toute communication fut interrompue entre le vaisseau et le port.

Le 15, la brise du sud-est fut carabinée. Nous observâmes plusieurs fois, de terre, que le vaisseau chassoit sur ses ancres, et nous vîmes que ses mâts de hune étoient abattus. Comme le vent continuoit à souffler avec la même violence, nous allumâmes plusieurs feux sur le rivage. La *Slava-Rossia* avoit un fanal au haut d'un de ses mâts.

Le 16, la brise étoit aussi impétueuse que la veille. Nous vîmes, avec nos lunettes de longue vue, que le vaisseau avoit trois ancres en avant. Malgré cela, il chassoit souvent; et nous tremblions de le voir à tout instant jeté à la côte. Il y avoit peu de monde à bord et point de canot. La nuit fut tempétueuse; il plut beaucoup. Nous eûmes soin d'entretenir encore des feux sur la plage.

Le 17, nos craintes augmentèrent avec le vent. Nous ne nous aperçûmes pas que le vaisseau chassât encore sur ses ancres; mais les

brumes le dérobèrent souvent à nos regards [1]. Enfin, vers le soir, à notre très grande joie, le vent calma. Le 18, de grand matin, nous envoyâmes à bord tous les gens qui y étoient nécessaires, ainsi que divers effets provenans de la *Dobroya-Namerenia*. Nous employâmes tous les canots que nous avions. 1789. Sept.

Le vaisseau avoit chassé sur ses ancres plus d'un mille au nord-ouest, et se trouvoit par trois brasses et demi d'eau. Quarante brasses plus loin, il auroit été sur les hauts-fonds.

Dans la matinée du 19 septembre, la terre fut couverte de quatre pouces de neige. Le capitaine Billings et tous ceux qui devoient s'embarquer dans la *Slava-Rossia*, se rendirent à bord. Vers midi nous levâmes l'ancre, et nous fîmes voile avec une légère brise de sud-ouest, en gouvernant au sud-est.

Le 22, nous vîmes au sud-ouest, et à environ quarante milles de distance, une île environnée de rochers détachés. Nous jetâmes la sonde, et nous ne trouvâmes que douze

[1] Nous fûmes obligés de laisser à Okhotsk plusieurs de nos compagnons, et beaucoup d'effets. Ils eurent ordre de s'embarquer, au printemps suivant, dans le vaisseau de transport, et de venir nous joindre au Kamtchatka.

1789. Sept. brasses d'eau. La petite île que nous aperçûmes n'étoit marquée sur aucune carte : nous lui donnâmes le nom d'*Ile de Jonas.*

Le 28, nous dépassâmes la montagne d'Alaïd, montagne très-remarquable qui s'élève du sein de la mer, et se termine en cône. Quelques-unes des personnes qui étoient à bord, prétendirent l'avoir vue autrefois, par un temps très-clair, de trois cent cinquante verstes de distance. Cette montagne est située à vingt milles au sud de la pointe du Kamtchatka. Le même jour nous passâmes entre la seconde et Octobr. la troisième des îles Kouriles ; et le 1er octobre nous arrivâmes dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Dans cette courte navigation, il ne nous arriva rien de très-intéressant. Nous eûmes un temps orageux, et une lame courte qui fatiguoit beaucoup le vaisseau, jusqu'au moment où nous entrâmes dans l'Océan pacifique. Là, nous éprouvâmes une différence de climat étonnante ; l'air y étoit très-doux. Au Kamtchatka, la température étoit également agréable. Les jardins des Kosaques étoient remplis de choux et d'autres plantes potagères. Les environs du port offrent les plus beaux points de vue, et

formeint le plus beau paysage, qui ait jamais frappé mes regards. Les habitans nous parurent jouir d'une brillante santé, et vivre dans l'abondance et le contentement. En un mot, tout étoit là absolument l'opposé de ce que nous avions vu et senti sur les bords de la Kovima. 1789. Octobr.

Nous déchargeâmes et dégréâmes notre vaisseau; nous construisîmes des baraques pour l'équipage, et nous logeâmes dans les maisons de la ville. Nous étions trois ou quatre officiers dans chaque chambre, encore ces chambres étoient-elles très-petites; mais avant le commencement de l'hiver, nous construisîmes de nouveaux logemens, et dès-lors nous fûmes fort à notre aise, sans gêner les habitans, avec qui nous vivions en très-bonne intelligence. Le poisson et le gibier abondent au Kamtchatka. Nous y avions des choux, des pommes de terre, des carottes, des navets, autant que nous en voulions, ainsi que d'autres racines et d'autres herbages, qui croissent sans culture et sont excellens. L'on y cueille plusieurs espèces de baies, en assez grande quantité, pour que les habitans en fassent une boisson qui est très-agréable. Pour nous, nous fîmes, en outre, de la bière avec du

1789. Octobr.

spruce[1], nous avions une grande provision de bonne eau-de-vie de France.

Nous reçûmes la visite de Virochagin, prêtre de Paratounka. Il étoit accompagné de sa famille. J'avoue que j'eus un très-grand plaisir à voir des personnes avec qui s'étoient liés d'amitié plusieurs de mes compatriotes qui accompagnèrent le capitaine Cook dans son dernier voyage autour du monde. Rien de plus touchant que l'air de sensibilité, d'attachement et de vénération, qui animoit la physionomie de ces bons Kamtchadales, toutes les fois que nous citions les noms de King, de Bligh, de Philips, de Webber et de quelques autres Anglais; noms qui, dans le Kamtchatka, parviendront à la postérité dans une chanson, qui y a été composée en leur honneur, et dont le refrain est sur un air très-connu en Angleterre[2]. Cette chanson est souvent et très-bien chantée, sur-tout chez Virochagin à Paratounka, dans la famille de qui elle a été faite.

Virochagin et les siens témoignèrent beaucoup de regrets de la mort du capitaine *Clerke*. On a gravé sur une plaque de cuivre l'épi-

[1] Espèce de sapin.

[2] God save the king.

taphe

taphe qui avoit été mise sur la pierre qui couvre la tombe de ce navigateur [1]; et on a attaché cette plaque à l'arbre sous lequel est la tombe. On lit de plus au bas de la plaque : 1789. Octob.

« — Erigé, en 1787, par LA PÉROUSE, » commandant de l'expédition de France ».

Non loin du tombeau du capitaine Clerke est une croix de bois, déjà usée par le temps, laquelle indique la place où est enterré le naturaliste, *de Lisle de la Croyère*, mort dans l'expédition du commodore Bering [3].

Pendant notre séjour à St-Pierre et Saint-Paul, nous fîmes de fréquentes excursions, et nous rendîmes souvent visite aux habitans voisins. Ils nous accueillirent toujours amicalement, s'empressant de nous témoigner leur bienveillance et leur joie par des chansons et par des danses. Je rendrai compte de ces

[1] *Voyez* la Planche IV.

[2] Eh! quand aurons-nous la triste consolation d'apprendre que quelque navigateur a élevé un monument sur la tombe de ce célèbre et infortuné La Pérouse? Ne pourra-t-on donc pas découvrir le lieu qui recèle ses manes? ne saura-t-on jamais s'il est mort de la main des sauvages à qui il alloit porter des bienfaits, ou s'il a été englouti par l'élément terrible qui fut tant de fois le théâtre de sa gloire? (*Note du Traducteur.*)

[3] En 1727.

1789. Novem. amus... lorsque je décrirai les mœurs, les coutumes des Kamtchadales, ainsi que la nature de leur pays.

Le beau temps dura jusqu'au 16 novembre, jour où il tomba de la neige, et qui parut être le commencement de l'hiver. Le thermomètre de Réaumur descendit de deux, trois et quatre degrés au-dessous du point de la congélation.

Cependant il étoit nécessaire de chercher l'endroit le plus commode où nous pussions construire un vaisseau, pour accompagner la *Slava-Rossia*. La seule espèce d'arbre qu'on trouve dans les environs de la baie d'Avatcha, est le bouleau. Mais sur les bords de la rivière de Kamtchatka, il y a de vastes forêts de sapins, de pins communs et de mélèzes. Le capitaine Billings résolut d'aller visiter ces forêts avec le capitaine Hall, et d'établir un chantier dans la basse ville pour y bâtir un cutter.

Les capitaines Billings et Hall, M. Bakoff et M. Robeck partirent pour leur excursion dans le haut du Kamtchatka le 24 novembre. Le capitaine Zaritscheff resta chargé du commandement. Le docteur Merck, M. Varonin [1], un empailleur d'oiseaux et quelques

[1] Le dessinateur.

autres personnes, se mirent en route le 4 décembre, pour aller visiter des sources chaudes, et recueillir des objets d'histoire naturelle. Vers les fêtes de Noël, le major Schmaleff, commandant du district du Kamtchatka, vint nous joindre; et sa présence accrut la bonne intelligence et la joie, qui régnoient dans notre société. 1789. Décem.

On envoya une partie de nos gens à Bolchoïretsk et à Virchnoï [1], pour que les habitans de Saint-Pierre et Saint-Paul ne fussent pas gênés par un trop grand nombre d'hôtes. On fit, en même temps, passer dans la basse ville divers objets nécessaires à la construction du vaisseau, pour lequel on préparoit déjà les bois.

Nous passâmes un hiver très-agréable. Nous allâmes souvent à Bolchoïretsk, et dans les autres endroits voisins. Nous avions tous les plaisirs que peut offrir le Kamtchatka, et nous jouissions d'une santé parfaite. Le froid n'étoit ordinairement que de cinq à huit degrés. Le thermomètre ne descendit jamais au-dessous de dix-huit degrés, et il n'y resta même que quelques heures. Il tomba beaucoup de neige.

[1] La haute ville.

CHAPITRE XII.

VAISSEAU SUÉDOIS ENVOYÉ AU KAMTCHATKA POUR DÉTRUIRE LE COMMERCE RUSSE. — DÉPART DE LA BAIE D'AVATCHA. — ILE D'AMTCHITKA — AMLI. — OUNALASCHKA. — MŒURS, COUTUMES DES HABITANS DE CES CONTRÉES. — TYRANNIE QUE LES CHASSEURS RUSSES EXERCENT SUR CES INSULAIRES.

Dès le commencement du mois de mars 1790,
1790. Mars. le capitaine Billings nous rassembla tous dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, pour nous faire part des dépêches qu'il venoit de recevoir de Pétersbourg. Ces dépêches confirmoient la nouvelle de la guerre entre la Suède et la Russie, et annonçoient que le *Mercure*, corvette suédoise, montée de seize canons, et commandée par un M. Coxe, étoit envoyée dans les mers du Kamtchatka et sur la côte nord-ouest de l'Amérique, pour détruire le commerce de pelleteries qu'y fe-

soient les Russes. Il nous étoit enjoint d'empêcher l'exécution de ce projet. 1790. Avril.

Vers la fin d'avril, il n'y eut plus de glaces dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul. Mais les montagnes voisines étoient encore couvertes de neige, excepté les endroits les plus exposés au soleil, endroits où la végétation commençoit.

Le premier mai, tout l'équipage de la *Slava-Rossia* se rendit à bord, et ce vaisseau fut toué dans la baie d'Avatcha. Le temps étoit beau et calme. Nous cueillîmes un peu d'ail sauvage [1], et nous remarquâmes que l'aubépine et le bouleau commençoient à bourgeonner. Mai.

Nous avions en batterie seize canons de bronze de trois livres de balle. Le 2 mai nous embarquâmes la poudre. — Nous observâmes que, pendant la pleine lune et à chaque changement de quartier, la mer étoit haute dans le fond de la baie, à quatre heures quarante-trois minutes. Les plus hautes marées montoient de six pieds.

Les calmes et les vents contraires nous retinrent dans la baie jusqu'au 9 mai. Une brise

[1] Dans la langue du Kamtchatka, l'ail sauvage s'appelle *tcheromtcha*.

1790. Mai. légère de nord-nord-ouest s'étant levée ce jour-là, nous mîmes à la voile à quatre heures du matin, pour sortir de la baie, dirigeant notre route au sud-sud-est, et suivant autant que nous pûmes le milieu du chenal.

A huit heures du matin, nous étions déjà à deux lieues du fanal du Kamtchatka, lequel se trouvoit alors à quinze degrés au nord-ouest de notre vaisseau. Nous déterminâmes notre position géographique. Elle étoit à cinquante-deux degrés quarante-neuf minutes de latitude nord, et à cent cinquante-huit degrés quarante-sept minutes à l'est du méridien de Greenwich. Nous prîmes de là notre point de départ, et à midi nous nous trouvâmes à cinquante-deux degrés quarante-six minutes quatre secondes de latitude, et à cent cinquante-huit degrés cinquante-quatre minutes de longitude.

A sept heures et demie du soir, le volcan d'Avatcha nous restoit à trente-cinq degrés au nord-ouest, et le fanal à soixante-dix-huit degrés dans la même direction. Bientôt nous perdîmes la terre de vue. Le temps étoit gris et froid. A minuit le thermomètre marquoit un degré au-dessus de la glace. Le vent souffloit du sud, mais avec peu de force; la lame

venoit du sud-ouest et s'élevoit à une très-grande hauteur. 1790. Mai.

Le 10, nous eûmes une légère brise de sud-ouest. La mer étoit très-agitée et le temps brumeux. Nous gouvernâmes au sud-est. Le 11, à midi, nous prîmes hauteur [1]. — Dans le cours de la journée, nous vîmes plusieurs volées de canards, et une très-grande quantité de mouettes, d'éperviers, de perroquets de mer, et quelques phoques. Nous aperçûmes une planche, qui sembloit avoir fait partie du bordage d'un vaisseau. L'après-midi le temps fut très-brumeux et très-froid.

Le 12, le vent souffla du sud, et la brume continua. Nous vîmes des baleines, des veaux marins, et des oiseaux pareils à ceux que nous avions vus la veille [2].

Dans la matinée du 13, le capitaine Billings assembla tous les officiers, et leur communiqua ses instructions. Il leur dit en même temps que son intention étoit de visiter les îles au sud d'Alaksa, sur la côte nord-ouest de l'Amérique ; parce que l'Archipel des Aléoutes étoit placé sur les cartes, avec tant

[1] Latit. 51° 18′ 6″ nord. — Longit. 161° 58′ est.

[2] A midi nous estimâmes la latitude à 51° 5′ nord, et la longitude à 163° 50′ est.

1790. Mai. d'inexactitude, qu'il croyoit trop dangereux de naviguer dans ces parages, avec un seul vaisseau, dans la saison des brouillards.

La brise du sud fraîchit. Nous dirigeâmes notre route à l'est-nord-est. A midi, nous déterminâmes, par estimation, la latitude et la longitude du lieu où nous nous trouvions [1]. Vers le soir, le vent devint très-variable, et les brumes couvrirent de nouveau l'horizon. — Le 14 et le 15, le vent souffla de l'est, nous eûmes de fréquens intervalles de calme. — Le 16, le vent redevint variable, et les brouillards furent extrêmement épais et humides. A midi, nous vîmes des volées de canards et de petits oiseaux qui alloient vers l'est. Nous vîmes aussi flotter du goêmon [2]. L'après-midi le vent souffla assez fort du sud et du sud-ouest. Nous gouvernâmes à l'est-quart-de-nord. Nous vîmes plusieurs volées d'oiseaux de terre.

Le 17, nous eûmes des vents variables et de la pluie. A midi, nous prîmes hauteur [3]. — A quatre heures après-midi le vent passa

[1] Latit. 51° 5′ nord. — Longit. 166° 30′ est.

[2] Latit. estimée 50° 40′ nord. — Longit. 169° 5′ est.

[3] Latit. 51° 11′ 7″ nord. — Longit. estimée 170° 25′ est.

au nord-nord-ouest, et l'air fut chargé de nuages qui couroient avec rapidité [1]. 1790. Mai.

Le 18, à midi, nous observâmes la hauteur du soleil. Nous vîmes ce jour-là une grande quantité de goëmon, et beaucoup d'oiseaux et de marsouins. A quatre heures [2] cinquante minutes cinquante-cinq secondes, nous déterminâmes la position du lieu où nous nous trouvions [3].

Le 19, le vent souffla, avec assez de force, du nord-quart-d'ouest. Nous gouvernâmes au nord-quart-est. Le temps étoit nébuleux, et l'horizon chargé de brouillards. — A midi, nous prîmes hauteur [4]. L'après-midi, le vent souffla par rafales, et il tomba de la pluie.

Le capitaine Billings avoit pour coutume de faire diminuer de voile toutes les nuits, et quelquefois de mettre en panne. Le 20, à midi, nous prîmes hauteur [5]. Ce jour-là,

[1] A 4^h 16′ 15″. — Latit. 51° 12′ 4″. — Longitude, d'après une montre marine, 171° 18′ est.

[2] Latit. 50° 49′ 23″.

[3] Latit. 50° 49′ 20″. — Longit. 173° 14′. — Variation de la boussole, 13° 10′ à l'est.

[4] Latit. 50° 44′.

[5] Latit. 50° 27′ 52″ nord. — Longit. estimée 175° 40′.

1790. Mai. ainsi que le 21, le vent souffla avec peu de force, et alternativement du nord et de l'est; le temps fut sombre et humide; le thermomètre marquoit trois degrés au-dessus de la glace, et nous eûmes une petite houle du nord-est.

Le 22, le vent d'est-nord-est fut très-fort. Nous gouvernâmes toute la journée au nord. Pendant le jour, le temps fut humide et brumeux : la nuit, le vent souffla par revolins, et, à différentes reprises, il tomba de la neige.

Le 23, le vent passa au nord-nord-ouest, et fraîchit. La lame étoit très-forte : nous gouvernâmes au nord-est. A midi, nous rencontrâmes beaucoup de goëmon flottant, et nous vîmes plusieurs oiseaux de terre voler vers le nord. Nous observâmes la hauteur du soleil [1].

A huit heures du soir, nous vîmes la terre au nord et au nord-est; ce qui, joint aux approches de la nuit, fut cause que nous prîmes tous les ris à nos perroquets, et nous carguâmes toutes nos petites voiles. Le vent

[1] Latit. 51° 6′ 43″ nord.

A 3^h 41′ 15″, la latitude étoit de 51° 18′, et la longitude, d'après la montre marine, de 177° 57′ 45″ est.

tourna à l'ouest quart-de-sud. Jusqu'à la pointe du jour, nous tînmes le cap au sud-quart-d'est. 1790. Mai.

Le 24, nous recommençâmes à gouverner au nord-est. A trois heures et demie du matin, nous vîmes une haute terre : nous nous avançâmes en rangeant la côte sud ; c'étoit l'île d'Amtchitka. A midi, l'extrémité orientale de cette île nous restoit au nord vingt degrés est, à la distance d'environ douze milles. Du coté de l'ouest, l'île d'Amtchitka commence par une pointe fort basse, s'élevant graduellement, et joignant une petite chaîne de montagnes qui s'inclinent vers le sud, à quarante-neuf degrés, et s'étendent à 25 milles à l'est. Là, elles forment un promontoire, dont la direction est soixante-quatre degrés nord, et se prolonge de 14 milles. A l'est et à l'ouest de cette île, on voit plusieurs îlots de rochers.

Les montagnes de l'île d'Amtchitka étoient couvertes de neige, et on n'y voyoit pas un seul arbre [1]. Nous eûmes plusieurs grains, et un coup de vent de sud-ouest très-violent. La houle étoit très-forte, et la lame se brisoit avec impétuosité sur des ressifs qui étoient

[1] Latit. 51° 18′ nord. — Longit. 179° 25′ est.

1790. Mai. près de la côte. Nous gouvernions à l'est.

Le 25, nous eûmes un épais brouillard. Le vent ne fut pas d'abord très-fort; mais bientôt il fraîchit, soufflant tantôt du sud-ouest, tantôt du sud-sud-est. Nous dirigeâmes notre route à l'est et à l'est-nord-est. A midi, nous ne pûmes pas prendre hauteur; mais nous estimâmes la latitude où nous nous trouvions [1]. Le soir, nous diminuâmes de voiles.

Dans la journée du 26, le vent d'est souffla bon frais. Il varia de l'est au nord-est; puis au nord et au nord-ouest-quart-d'ouest. Il fraîchit encore et amena de la pluie : les vagues s'élevoient extrêmement haut. A huit heures du soir, les grains fréquens nous obligèrent de courir sous nos basses voiles. — Nous distinguâmes la terre à travers les brouillards. Le côté de l'ouest du cap que nous apercevions, nous restoit à quatorze degrés au nord, à la distance d'environ quatre lieues; et le côté de l'est précisément au nord. Nous jugeâmes que cette terre étoit l'île d'Adak : mais de peur de nous engager parmi des îles qui étoient fort mal indiquées sur nos cartes, nous jugeâmes à propos d'amener nos voiles, à l'exception de la grand'voile, de la mi-

[1] Latit. 50° 46' nord.

saine et du grand hunier, et nous portâmes le cap à l'ouest, pendant la durée de la nuit. 1790. Mai.

Le 27, à quatre heures du matin, nous revirâmes de bord, et cinglâmes au nord-est-quart-d'est, sans porter plus de voiles que la nuit. Le vent souffloit toujours du nord-ouest-quart-d'ouest. — A midi, nous prîmes hauteur [1]. A trois heures après midi, nous découvrîmes la terre. C'étoient deux montagnes couvertes de neige, qui nous restoient au nord [2], à quarante-quatre degrés, et à la distance d'environ trente-six milles. A trois heures cinquante-neuf minutes cinquante secondes après midi, nous déterminâmes notre position. En même temps, nous vîmes une autre terre, c'est-à-dire une très-haute montagne, à trente-huit degrés nord-ouest, et à environ trente milles de distance. Cette terre nous fut bientôt cachée par les brouillards; et comme la nuit s'avançoit, nous diminuâmes de voiles.

Le 28, il venta grand frais de l'ouest-sud-ouest. Nous gouvernâmes au nord-est. La

[1] Latit. 51° 57′ nord. — Longit. 184° 55′ est.

[2] Latit. 51° 18′ 52″ nord. — Longitude, d'après la montre marine, 184° 35′ 30″ est.

1790. Mai. houle étoit très-forte et le temps nébuleux. A dix heures du matin, nous vîmes une terre que nous crûmes être l'île d'Amli ; et, pour en mieux juger, nous mîmes le cap droit au nord. A midi, la pointe occidentale d'une petite baie nous restoit à vingt-un degrés nord-ouest, et la pointe orientale, à quinze degrés nord-ouest, à la distance de huit milles. Nous prîmes hauteur [1].

L'île d'Amli, depuis son extrémité occidentale, s'étend en s'inclinant à quarante-quatre milles au sud, quatre-vingt-huit degrés est. — A quatre heures dix minutes vingt-cinq secondes après midi, nous déterminâmes la position géographique de cette île [2].

Le 29, à midi, nous prîmes la hauteur du soleil [3]. La brise de sud-ouest étoit assez forte. Nous cinglâmes au nord-est.

Le 3, nous eûmes, dans la matinée, de petits vents variables. A midi, nous observâ-

[1] Latit. 51° 55′ 23″ nord. — Longit. estimée 187° 36′ est.

[2] Latit. 51° 55′ 9″ nord. — Longit., d'après la montre marine, 187° 12′ est — Variation de deux boussoles, dont le méridien est 17° 7′ à l'est.

[3] Latit. 52° 23′ 53″ nord. — Longitude corrigée, 190° 14′ est.

mes la hauteur du soleil [1]. — L'après-midi, le vent souffla légérement du nord-ouest. Nous fîmes route au nord-est. — A cinq heures vingt-quatre minutes vingt-cinq secondes, nous déterminâmes notre position géographique [2]. — Nous vîmes pendant toute la nuit une terre au nord, et nous tînmes le cap à l'ouest-sud-ouest. — Le 31, à la pointe du jour, nous gouvernâmes de nouveau au nord-est. — Vers midi, il plut. — Le soir, à huit heures vingt-trois minutes vingt secondes, nous déterminâmes la position du lieu où nous nous trouvions [3]. 1790. Mai.

Le 1er juin, à quatre heures trente minutes du matin, nous découvrîmes au nord-est l'île d'Ounalaschka. — A huit heures cinq minutes 45 secondes, nous observâmes notre position géographique [4]. Le vent souffloit du nord-nord-ouest; mais il étoit très-foible, et bientôt il calma tout-à-fait. — A quatre heures après-midi, la brise de nord-nord-ouest Juin.

[1] Latit. 52° 34′ 5″ nord. — Longitude corrigée, 191° 2′ est.

[2] Latit. 52° 37′ 7″ nord. — Longit., d'après la montre marine, 191° 2′.

[3] Latit. 52° 40′ 5″ nord. — Longit. 191° 40′ est.

[4] Latit. 52° 51′ 17″ nord. — Longit. 192° 41′ 15″ est.

1790. Juin. se leva de nouveau, et souffla bon frais. — A six heures vingt-six minutes vingt-cinq secondes, nous déterminâmes notre position [1].

Le 2, nous eûmes alternativement un peu de vent et du calme. Nous étions bien à la vue d'Ounalaschka. Cette île paroît très-haute dans toute son étendue : ses côtes sont garnies de promontoires très-avancés ; et dans l'intérieur s'élève une chaîne de montagnes.

Dans la matinée du 3 juin, beaucoup d'insulaires d'Ounalaschka vinrent, dans leurs canots, autour du vaisseau. Nous masquâmes le grand hunier, et nous les prîmes à bord. — A midi, nous observâmes la hauteur du soleil [2]. — A quatre heures après-midi, un chasseur russe, de la compagnie de Tchirepanoff [3], vint à bord, dans un baïdar, conduit par huit pagayeurs aléoutes. Il venoit de parcourir la côte, pour ramasser du bois de chauffage, et il étoit accompagné par un

[1] Latit. 52° 59′ nord. — Longit., d'après la montre marine, 193° 2′ 15″ est.

[2] Latit. 53° 45′ 4″ nord.

[3] Deux compagnies russes envoient à la chasse des pelleteries dans ces îles, et y font le commerce. L'une est établie au Kamtchatka, l'autre à l'embouchure de la Kovima. (*Note du Traducteur.*)

grand

grand nombre d'Aléoutes, dont quelques-uns nous apportèrent une grande quantité de plies. Ils nous conduisirent dans une baie que les Russes nomment *Bobrovoï-Gouba*[1]. Nous y mouillâmes à huit heures du soir, vis-à-vis des huttes des insulaires. Après avoir envoyé un canot en avant, avec un officier pour sonder la baie, nous nous approchâmes jusqu'à quarante brasses du rivage. 1790. Juin.

Le capitaine Billings descendit à terre, et y fit transporter sa tente et ses instrumens astronomiques. Le capitaine Zaritscheff fut chargé d'aller, avec quelques autres personnes, faire le relèvement de la côte. Mon emploi fut de prendre tous les renseignemens que je pourrois me procurer sur les mœurs et les usages des habitans. Ces habitans, ainsi que ceux d'Oumnak, se désignent sous le nom de *Cowghalingens*, et ils appellent leur village *Sidankin*. Sidankin est situé dans la petite île de Sithanak, qui a sept milles de long, s'étend du nord-est au sud-ouest, et n'est séparée d'Ounalaschka que par un canal de quelques brasses : il paroît même que cette île est l'extrémité sud-ouest de l'autre, dont une partie reste sous la mer. Sithanak est,

[1] La baie des Loutres.

1790. Juin.

dans son étendue, couverte de montagnes stériles, peu élevées et composées de pierres dures, vitrifiables, et, en très-grande partie, bleuâtres : il y en a aussi de noires. Derrière le village de Sidankin, on voit un assez grand lac, qui probablement est formé par la fonte des neiges, et qui a un goulet communiquant avec la mer. Nous prîmes dans ce lac une provision d'eau qui n'étoit pas très-bonne.

Le village de Sidankin est habité par cinq ou six familles. Les habitans d'Alaksa et de toutes les îles adjacentes se nomment les *Kagataya-Koung'ns* [1], et ceux *d'Ouné-Agoun* [2] s'appellent *Akohgoun*.

Les indigènes de Sithanak et d'Ounalaschka sont d'une taille médiocre [3]. Leur teint est brun, mais annonce la santé. Ils ont le visage rond, le nez petit, les yeux noirs. Leurs cheveux, également noirs, sont gros et très-forts. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. En général, ils se percent la lèvre inférieure, ainsi que le

[1] Ce mot signifie les *hommes de l'Orient*.

[2] Les Russes appellent cette île *Tchettiere - Soposchnoï*.

[3] *Voyez* la Planche V.

cartilage qui sépare les narines, et y portent, comme ornement, de petits os façonnés, ou de la verroterie. 1790. Juin.

Les femmes ont sur le menton cinq lignes tatouées, qui partent du centre de la lèvre inférieure, et s'écartent, en descendant, de manière qu'elles couvrent le menton tout entier. Elles tatouent également leurs bras et leurs joues. Ces femmes sont extrêmement propres. Elles ne sont pas précisément jolies; mais elles ont les formes bien arrondies, et elles sont très-douces. Les hommes paroissent agiles, et conduisent leurs petits baïdars avec beaucoup d'adresse.

Ces insulaires étoient autrefois vêtus de peaux de loutre de mer; mais ils ont cessé de porter ces fourrures précieuses, depuis que les Russes ont des rapports avec eux. A présent ils s'habillent comme ils peuvent. Les femmes sont enveloppées d'une robe de peau d'ours de mer, ou de quelqu'autre amphibie commun, dont elles mettent le poil en dehors. Cette robe est faite comme une camisole de roulier, excepté qu'elle n'est pas fendue sur la poitrine, et qu'elle a un collet relevé et très-roide d'environ trois pouces de large. Ce collet est orné de petits grains de

1790. Juin.

verroterie, qui y sont cousus avec beaucoup de goût. De petites bandes de cuir, cousues sur toutes les coutures de ce vêtement, pendent d'une vingtaine de pouces, et sont garnies de grains de verroterie et de becs de perroquet de mer. Deux autres bandes de cuir, larges de trois ou quatre pouces, descendant l'une devant l'autre derrière, depuis le haut du collet jusqu'au bas de la robe, sont artistement ornées d'un bout à l'autre de grains de verroterie de différentes couleurs, et terminées par des glands.

Les femmes portent autour du poignet des bracelets d'un demi-pouce de large, faits avec de la peau de veau marin noir, et elles ont un semblable ornement au bas de la jambe, car elles vont pieds nus. Elles n'ont d'autre vêtement que la robe que je viens de décrire; mais elles portent des bagues, des boucles d'oreille, et, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, de la verroterie et des os à la cloison du nez et à la lèvre inférieure. Leurs joues, leur menton, leurs bras sont élégamment tatoués. Quand elles vont sur le rivage, qui est hérissé de rochers pointus, elles ont des bottes grossièrement faites avec le gosier du lion de mer, et ayant des semelles de peau de veau

marin, fort épaisse, et garnies en dedans avec de l'herbe sèche. 1790. Juin.

Les hommes de Sithanak portent une camisole de peau d'oiseau, dont ils mettent les plumes, tantôt en dehors, tantôt en dedans. Le dedans de cette peau est teint en rouge, et garni de bandes de cuir qui pendent très-bas. Les coutures sont couvertes de bandes de cuir, très-artistement brodées avec du poil de daim blanc, du poil de chèvre, et des nerfs d'animaux marins, teints de différentes couleurs. Ils ont des pantalons étroits, faits avec de la peau blanche, et ils sont chaussés avec des bottes pareilles à celles dont je viens de parler, et que portent quelquefois les femmes.

Les hommes ont les cheveux courts. Les femmes coupent les leurs sur le front, peignent les autres en arrière, et les nouent fort haut sur le derrière de la tête.

Dans les temps humides, ou lorsqu'ils vont à la mer, ces insulaires mettent une camisole, qui a la même forme que celle que j'ai décrite, mais qui est faite avec des parties intérieures d'animaux marins, comme, par exemple, avec des vessies de plie, ou des peaux de langue de baleine. Cette camisole a un capuchon, et s'attache autour du cou et des poignets, de

1790. Juin. sorte que l'eau ne peut pas y pénétrer. Elle est presque transparente et fait un fort joli effet.

Une toque de bois sert de coiffure aux hommes, et cette toque est ornée de moustaches de lion de mer et de grains de verroterie, qui jouent avec grâce. Cela leur sert aussi à attacher le capuchon de leur camisole pour se garantir de la pluie.

L'habillement des femmes de Sithanak s'apelle un *tchoktakouk*, et celui des hommes un *yasch*. L'un et l'autre sexe aiment singulièrement les ornemens d'ambre, ainsi que des coquilles très-minces que des vers forment dans le bois, qui ont tout au plus deux lignes de long et sont creuses et pointues.

Les instrumens et les ustensiles des habitans de ces îles sont faits avec beaucoup d'intelligence, et travaillés avec la plus grande perfection. Les aiguilles dont ils se servent pour coudre et broder leurs vêtemens, sont d'os d'aile de mouette; au lieu de percer le gros bout de l'aiguille, ils y font tout autour une entaille très-délicate, et ils nouent le fil dans cette entaille, de manière qu'il suit facilement l'aiguille.

Ils font du fil de différentes grosseurs, avec

du nerf de veau marin. Ils en ont qui n'est pas plus gros qu'un cheveu, et d'autre qui est comme de la ficelle; mais l'un et l'autre sont tressés et retors. 1790. Juin.

Ils ont des lances ou dards auxquels ils ajoutent une vessie de veau marin pour les empêcher d'aller au fond, lorsqu'ils s'en servent pour percer le poisson ou les amphibies. En tressant la corde qu'ils attachent à ces dards, ils y mêlent de petites plumes rouges et des poils de chèvre, qui la rendent extrêmement jolie.

Les cordons qui nouent le poignet et le collet de leurs robes, sont tressés de la même manière.

Les dards de ces insulaires sont faits suivant l'objet auquel ils les destinent. Ceux dont ils se servent pour les bêtes fauves, n'ont qu'une seule pointe barbelée; ceux qu'ils emploient pour les oiseaux, ont trois petites pointes écartées, barbelées et faites d'un os léger; et enfin ceux avec lesquels ils percent les veaux marins et les autres habitans des eaux, ont une pointe enchâssée dans une douille, dont elle se sépare pour peu que l'animal cherche à plonger. A cette pointe est attachée une corde d'une longueur considé-

1790. Juin.

rable, qui tient en même-temps au fût du dard. Ce fût surnage, et sert à indiquer l'animal blessé, qui, bientôt fatigué par les efforts que lui fait faire ce même fût, devient une proie aisée. Cependant il ne faut ni moins d'adresse, ni moins de patience pour prendre ainsi les amphibies, que pour nôtre pêche à l'hameçon. Pour lancer leurs dards dans la mer, les indigènes se servent d'ais arrangés avec beaucoup d'intelligence; de sorte que ces dards portent à une distance considérable et très-droite.

Les baïdars, ou canots d'Ounalaschka, sont infiniment supérieurs à ceux de toutes les autres îles de ces mers. Si une grande régularité dans les proportions et beaucoup de fini dans le travail, constituent la beauté d'un ouvrage en ce genre, on peut dire que ces canots sont très-beaux, et j'avoue qu'ils m'ont paru être de la plus grande perfection. J'en ai vu d'aussi transparens que du papier huilé, et à travers lesquels on distinguoit aisément toutes les parties de la membrure, et les insulaires qui y ramoient. Le vêtement léger de ces insulaires, leur bonnet peint et orné d'un panache, ainsi que leur agilité, formoient, avec les canots qu'ils conduisoient, un en-

semble très-pittoresque. Leur premier aspect me jeta dans un état d'étonnement et d'admiration qu'il m'est impossible de rendre. 1790. Juin.

La première fois que nous vîmes ces insulaires, nous étions encore à huit milles de la côte ; il faisoit peu de vent, mais la mer étoit très-houleuse ; quelques-uns de leurs canots accostèrent le vaisseau, et d'autres continuèrent à pagayer tout autour. En approchant de terre, nous trouvâmes un courant favorable, qui nous faisoit faire trois milles et demi par heure. La mer se brisoit avec violence sur les ressifs et contre les rochers. Les insulaires, voyant que nous étions étonnés de leur adresse et de leur agilité, voulurent encore mieux la déployer en passant au milieu des brisans. Là, les vagues les couvroient jusqu'à l'épaule, et ils conduisoient leurs baïdars entre deux eaux, jouant au milieu des ondes plutôt comme des animaux amphibies que comme des êtres humains. Ce spectacle me rappela un passage de Shakespear, qui dit :

Ils marchoient sur la mer, et bravoient sa fureur,
Opposant leur poitrine aux vagues soulevées.

Je vais expliquer, autant qu'il me sera pos-

1790. sible, comment sont construits les baïdars
Juin. d'Ounalaschka. La quille a dix-huit pieds de long, et quatre pouces de large en haut, et tout au plus deux en bas, sur trois pouces de hauteur. Il y a de chaque côté une couple de levée d'environ un pouce un quart d'équarrissage, et de seize pieds de long. Ces couples vont jusque sur le devant de la proue, et portent sur une planche mince et aiguë; mais du côté de la poupe, elles sont d'environ seize pouces plus courtes, et portent sur une traverse qui les tient écartées d'à peu près un pied l'une de l'autre. Deux autres couples de la même longueur et d'un pouce d'équarrissage, sont placées six pouces plus bas que les premières. A ces couples sont attachées à six pouces de distance les unes des autres, des baguettes fort minces et rondes, qui forment les membres des côtés. Les baux ont à peu près les mêmes proportions que les couples de levée. Ils sont cintrés de manière que dans le milieu ils se trouvent de deux pouces plus haut que les bords du baïdar. Ces baux sont au nombre de treize. Le premier est placé à cinq pieds quatre pouces de la proue, et le dernier à sept pieds de la poupe. Entre les baux on met des cercles sur lesquels s'asseoient

les pagayeurs ; et ces cercles ont une rainure, dans laquelle ils font entrer une peau qu'ils attachent ensuite autour d'eux, et qui empêche l'eau de pénétrer dans le canot, lors même que la lame le couvre. La membrure est couverte d'une peau de lion de mer, proprement cousue et aussi bien étirée que celle qu'on voit sur des étuis. Ces embarcations sont si légères, que, même lorsqu'elles sortent de l'eau, on peut les porter aisément avec une main.

La proue du baïdar est deux fois plus large en haut qu'en bas. En bas elle est aiguë, et en haut aplatie, ressemblant à la gueule d'un poisson, et façonnée de manière à ne pouvoir pas facilement s'enfoncer. En outre, on attache sur le devant un bâton qui va du haut en bas, et qui empêche la proue de s'embarrasser dans le gouêmon.

Lorsque les Ounalaschkans naviguent avec leurs baïdars dans une mer peu agitée, ils font aisément, en pagayant, dix milles par heure ; et quand il vente bon frais, ils vont aussi vîte que la lame. Ils se servent de doubles pagayes de sept ou huit pieds de long, faites avec non moins de goût que tous leurs autres instrumens.

Les femmes d'Ounalaschka fabriquent,

1790. Juin.

avec beaucoup d'art, des nattes et des corbeilles. De leurs nattes, elles font des rideaux, des siéges, des lits ; et elles se servent de leurs corbeilles pour y mettre leur ouvrage, leurs outils et leurs petits meubles. Les bijoux et les ornemens précieux se serrent dans de petites boîtes qui sont en bois, et ont un couvercle à coulisse.

J'ai vu, dans toutes les huttes d'Ounalaschka, une corbeille contenant deux gros fragmens de quartz, un gros morceau de soufre natif, et un peu d'herbe ou de mousse sèche. C'est avec quoi les insulaires allument du feu. Ils sèment quelques petites plumes sur l'herbe ou la mousse sèche ; ils frottent les pierres avec le soufre natif, puis ils les battent l'une contre l'autre au-dessus de l'herbe. Les particules de soufre qui sont sur les pierres s'enflamment comme un éclair, et allument aussitôt l'herbe ou la mousse sur laquelle elles tombent.

Les Ounalaschkans n'ont d'autres instrumens de musique qu'un tambour, au son duquel dansent leurs femmes. Leurs jours de fêtes, qui ont lieu au printemps et en automne, se passent en danses et en festins. Durant les fêtes du printemps, ils portent

des masques artistement sculptés et bizarrement ornés. J'imagine que ces mascarades tiennent à la religion, et ont pour cause quelques rites que je ne pus jamais déterminer les Ounalaschkans à m'expliquer. Il est vrai que s'ils ne voulurent pas me donner des détails sur leur religion, ce fut, je crois, par rapport à notre ignorant et plus que barbare aumônier. Ce prêtre, apprenant que quelques-uns de nos officiers étoient entrés, en se promenant, dans une caverne où ils avoient vu plusieurs masques des Ounalaschkans, se rendit dans cette caverne, et brûla tous les masques qu'il y trouva. Non content de cela, il menaça les insulaires des plus grands châtimens, s'ils continuoient à adorer des idoles, et il en contraignit plusieurs à se laisser baptiser par lui, sans pouvoir leur apprendre autre chose, sinon qu'ils devoient désormais adorer la Trinité, invoquer saint Nicolas, ainsi qu'une croix qu'il pendoit à leur cou, et que, par ce moyen, ils obtiendroient tout ce qu'ils désiroient; ajoutant toujours qu'il falloit renoncer au diable et à ses œuvres, pour s'assurer une félicité éternelle [1].

1790. Juin.

[1] J'ai appelé ce pope plus que barbare : je vais rapporter un fait qui prouve qu'il l'étoit en effet. En se

1790. Juin. Il me parut que les insulaires regardoient leur baptême forcé comme une insulte. Ce qu'il y a de certain du moins, c'est qu'il ne leur plaisoit pas ; mais ils n'avoient pas le pouvoir de s'en venger.

Les Ounalaschkans n'ont point de cérémonie de mariage. Quand ils veulent une femme, ils l'achètent du père et de la mère ; et ils en ont autant qu'ils peuvent en nourrir. S'ils se repentent de leur acquisition, ils rendent la femme à ses parens, qui alors sont obligés de restituer une partie du prix. Autrefois ces insulaires se livroient à un amour contre nature ; et les jeunes garçons qui servoient à leurs infames plaisirs, étoient parés comme des femmes.

rendant de Yakoutsk à Okhotsk, il perdit en route une partie de ses vivres ; et sur la seule supposition que deux Tartares qui lui servoient de guides, l'avoient volé, il les attacha à un arbre, chacun par un bras, et les fouetta si cruellement, que l'un de ces malheureux en mourut, et que l'autre perdit l'usage du bras par lequel on l'avoit attaché. On apprit ensuite que quelques exilés, cachés dans les bois, avoient dérobé les vivres. Quand on reprochoit au pope l'injuste châtiment qu'il avoit fait subir aux deux Tartares, il répondoit froidement : — « Il n'y a pas de mal à cela ; ils » n'étoient pas chrétiens ».

La naissance d'un enfant n'est pas non plus accompagnée de cérémonies à Ounalaschka ; on s'y contente de bien laver le nouveau-né. Cependant on y rend des honneurs aux morts. Lorsqu'un homme meurt, son corps est embaumé avec de la mousse et de l'herbe sèche, revêtu de ses plus beaux habits, et assis dans une caisse très-épaisse, avec ses dards et ses autres effets. On décore sa tombe de nattes de diverses couleurs, de broderies et de peintures. Les femmes sont enterrées avec moins de cérémonie. Quelquefois, après que son enfant est embaumé, la mère le garde plusieurs mois dans sa hutte, l'essuyant constamment pour en ôter l'humidité, et ne l'enterrant que lorsqu'il commence à exhaler une mauvaise odeur, ou lorsqu'elle a pu se faire à l'idée de s'en séparer. 1790. Juin.

Les Ounalaschkans font sécher du saumon, de la morue, et des plies, et ramassent des racines pour leur provision d'hiver. Cependant ces choses ne sont pas autant pour eux que pour les Russes, qui vont chasser dans leur île. Nous y trouvâmes douze Russes et un Kamtchadale, tous chasseurs appartenans à la compagnie de Tchirepanoff. Ils

1790. Juin. étoient là depuis huit ans ; mais ils devoient sous peu retourner à Okhotsk.

Ces chasseurs russes traitoient les habitans d'Ounalaschka et des îles voisines, avec plus de hauteur et de tyrannie, que le prince le plus despote n'en exerce sur les derniers de ses sujets. Ils les tenoient dans l'esclavage le plus abject. Ils les envoyoient tantôt chasser pour eux, tantôt à bord de leur vaisseau qui, en ce moment, étoit à l'ancre dans le détroit d'Alaksa. Ils s'approprioient toutes les femmes qui leur plaisoient. — Il me sembla que s'ils quittoient Ounalaschka, ce seroit bien contre leur gré ; car ils y menoient une vie paresseuse et débauchée, qui avoit bien de l'attrait pour eux ; et ils savoient qu'en changeant de séjour, ils seroient forcés de changer de conduite, et deviendroient nécessairement aussi soumis à leurs supérieurs que les insulaires l'étoient à eux.

En traversant les montagnes, je remarquai divers monceaux de pierres. Je crus d'abord que ces pierres étoient élevées sur des tombeaux ; mais ce sont, ainsi que je l'ai appris depuis, des points de remarque qui, dans les temps de neige ou de brouillard, servent à indiquer la route d'une habitation à l'autre.

Toute

Toute personne qui passe en ces lieux ajoute une pierre à chaque tas [1]. 1790. Juin.

Les observations astronomiques que nous fîmes à terre, prouvèrent que la montre marine que nous avions à bord, alloit aussi bien qu'à notre départ du Kamtchatka. Nous déterminâmes la position d'Ounalaschka [2].

[1] Les rochers qui bordent la Norvége du côté de la mer du Nord, sont aussi chargés de tas de pierres de différentes grandeurs. J'ai vu plusieurs fois, au milieu des tempêtes, de la neige et des brouillards, les Norvégiens, ces hardis navigateurs, s'élancer à la mer dans leurs frêles esquifs, pour aller chercher les vaisseaux étrangers qui se trouvoient sur leurs côtes, et à la faveur de ces tas de pierre, retrouver entre les rochers les passes les plus difficiles, pour regagner le port. (*Note du Traducteur.*)

[2] Latit. 53° 56 nord. — Longit. 194° 20′ est. — Variation de la boussole, 19° 35 à l'est.

CHAPITRE XIII.

DÉPART D'OUNALASCHKA. — VUE DE L'ILE DE SANNACH.—ILES SCHOUMAGIN.—TYRANNIE EXERCÉE PAR LES CHASSEURS RUSSES SUR LES ALÉOUTES.—ILES D'EFDOKIFF. — PORT DE KADIAK. —DÉTAILS SUR KADIAK ET SUR LES HABITANS DE CETTE ILE.

1790. Juin. APRÈS avoir pris, à Ounalaschka, l'eau et le lest dont nous avions besoin, nous songeâmes à quitter cette île. En conséquence, le 13 juin, à huit heures du matin, nous profitâmes d'une jolie brise de nord-ouest pour mettre à la voile. Mais voyant bientôt que nous ne pouvions pas dépasser les rochers en dehors de la pointe orientale de l'île, nous rentrâmes dans la baie, et jetâmes l'ancre au même endroit où nous avions déjà mouillé.

Je dois observer qu'en sondant la baie, nous avions eu 17, 16, 15 brasses d'eau, et que tout-à-coup nous n'avions plus trouvé le fond, tout près de terre, avec une ligne de cent brasses.

1790. Juin.

Le 17, le vent ayant tourné un peu plus au nord, nous levâmes l'ancre et sortîmes de la baie.

A minuit, nous hissâmes nos canots à bord, et nous continuâmes notre route, avec peu de vent. Le temps étoit brumeux.

Le 18, à dix heures du matin, le volcan de l'île d'Akoutan nous restoit au nord-ouest, quatre vingt-un degrés. Les trois montagnes coniques de l'île d'Ounimak nous restoient, l'une au nord-ouest, dix-huit degrés, l'autre au nord-ouest, deux degrés, et la troisième au nord-est, deux degrés. A midi, nous avions fait quarante-un milles au sud-ouest, quatre-vingts degrés. Nous prîmes hauteur [1].

A une heure après midi, le volcan d'Ounalaschka nous restoit au sud-ouest, soixante-dix-sept degrés; le promontoire occidental de l'île d'Akoutan au sud-ouest, quatre-vingt-six degrés; la première montagne d'Ounimak, que les indigènes nomment *Kougidan Kaïgoutchin*, au nord-ouest, douze degrés; le volcan, appelé *Agayédan*, au nord-est, huit degrés; la troisième montagne [2] au nord-est, quinze degrés. — A quatre heures trente mi-

[1] Latit. 53° 52′ 6″ nord. — Longit. 194° 43′.

[2] Les indigènes nomment ces montagnes *Khaïginak*.

1790. Juin. nutes cinquante-cinq secondes, nous déterminâmes la position du lieu où nous nous trouvions [1].

La soirée fut brumeuse, et il tomba de la pluie. Nous eûmes alternativement un peu de vent d'ouest et des calmes. — A minuit, nous sondâmes, et nous trouvâmes soixante brasses d'eau sur un fond mêlé de vase et de sable noir.

Dans la matinée du 19, les brouillards furent très-épais. Le vent souffla avec peu de force, et passa alternativement du sud-sud-ouest au sud-sud-est. Nous vîmes beaucoup d'oursins de mer, qui jouoient autour du vaisseau. Nous vîmes aussi une loutre de mer. — A huit heures, le vent passa au sud-est et fraîchit. Cependant le brouillard continuoit, et il tomba de la pluie. Nous jetâmes la sonde, et trouvâmes trente brasses de profondeur. Nous étions vis-à-vis de l'île d'Ounimak, sur laquelle les brouillards sembloient attachés.

De son extrémité occidentale l'île d'Ounimak s'étend, en s'inclinant, de dix-huit milles au sud-est, soixante-trois degrés; et de la même

[1] Latit. 53° 58′ 6″ nord. — Longit. orient., d'après la montre marine, 194° 35′ 15″. — Variation de la boussole, 0° 19′ 4″.

extrémité à la pointe septentrionale, elle s'étend de dix-neuf milles, dans une direction nord-est, soixante-deux degrés. Elle est élevée, inégale; ses bords sont escarpés, et on y distingue trois grandes montagnes. La première de ces montagnes a un sommet très-irrégulier. La seconde forme un cône parfait, s'élève à une excessive hauteur, et il en sort continuellement une grande quantité de fumée. Le sommet de la troisième, qui est celle que les indigènes appellent *Khaïginak*, semble être fendu et tronqué. Quand nous le vîmes, il étoit couvert de neige, et s'élevoit au-dessus des brouillards, qui cachoient les flancs de la montagne. On ne voyoit, dans ce qui restoit à découvert, non plus que dans les vallées, ni arbres, ni buissons. — A midi, nous ne pûmes pas prendre hauteur, mais nous estimâmes notre position géographique [1].

1790. Juin.

L'après-midi, il venta bon frais du sud-est-quart-d'est. — Nous fesions route au nord-est-quart-d'est. — Nous eûmes presque toujours la sonde à la main, et nous trouvâmes régulièrement de trente à quarante-cinq brasses d'eau. — A huit heures du soir, nous virâmes de bord, gouvernant au sud-quart-d'ouest,

[1] Latit. 54° 25′ nord. — Longit. orient. 196° 6′.

1790. Juin. et ensuite au sud pour nous éloigner de terre.

Le 20, à trois heures du matin, nous revirâmes de bord, et gouvernâmes à l'est pour nous rapprocher des îles. Nos sondes varièrent de quarante-six à trente-trois brasses, sur un fond de petits cailloux, de coquillages et de sable. Il ventoit grand frais, le temps étoit brumeux, et il pleuvoit.

A quatre heures et demie du matin, le temps s'étant un peu éclairci, nous découvrîmes l'île de Sannach. Nous aperçûmes en même temps des rochers et des brisans, environ un mille en avant du vaisseau; de sorte que nous n'eûmes que le temps qu'il nous falloit pour les éviter.

L'île de Sannach est habitée par quelques familles aléoutes. Dans le centre de l'île s'élèvent trois montagnes considérables qui se touchent. La partie orientale et la partie occidentale de l'île sont très-basses, tapissées de verdure, mais sans aucune espèce d'arbre. Cette île est entourée de rochers, dont en quelques endroits les pointes s'élèvent au-dessus des eaux, et sur lesquels les vagues, en se brisant, forment un violent ressac.

A midi, nous trouvant à douze milles de

terre, nous prîmes hauteur [1]. Le cap que forme l'extrémité orientale de l'île deSannach, nous restoit au sud, cinquante-cinq degrés ouest; et le cap occidental au sud-ouest, cinquante-sept degrés trente minutes. J'estime la longueur de cette île de quinze milles. Le cap Alaksa gît presqu'au nord des montagnes de l'île de Sannach. Nous étions à trente-huit milles de distance de ce cap. 1790. Juin.

Peu après avoir rangé l'île de Sannach, à laquelle le capitaine Cook a donné le nom d'*Ile de la Plie* [2], nous en vîmes un grand nombre de moins considérables. Ces îles forment un groupe, et sont connues sous le nom de *Schoumagin*, d'après le nom du marin qui le premier les découvrit, et qui étoit l'un des matelots du commodore Bering. — A une heure du matin, nous nous trouvâmes très-près de la plus remarquable des îles Schoumagin, que les indigènes appellent *Animak*, et les Russes *Olénoï*. L'île d'Olénoï [3] se trouve à environ dix lieues d'Alaksa, et est très-haute et très-escarpée. Les autres ont moins d'élévation.

[1] Latit. 54° 22′ nord. — Longit. orient. 197° 37′.

[2] Halibut's Island.

[3] Latit. 54° 44 nord. — Longit. 198° est.

1790. Juin.

Toutes ces îles sont environnées de rochers, dont quelques-uns paroissent au dessus des eaux, et les autres ne sont reconnus que parce que les ondes s'y brisent. L'air étoit si épais que nous ne pouvions pas bien voir le continent ; mais de temps en temps nous apercevions de très-hautes montagnes, dont le sommet étoit couvert de neige.

La brise d'ouest souffloit bon frais ; et nous cinglâmes environ seize milles au nord-est et au nord-nord-est, avec tous nos ris près. Le temps étoit brumeux et la mer houleuse. Vers le soir, le vent diminua. L'immense quantité d'îles qui se trouve dans ces parages, fut cause que nous gouvernâmes à l'ouest-sud-ouest et au sud-ouest, dans l'intention de revirer de bord le lendemain à l'aube, pour examiner ces îles.

Le 21, à la pointe du jour, le temps étoit assez clair, et le vent souffloit assez bon frais du nord-nord-ouest. — A quatre heures, nous vîmes le cap Alaksa, au nord-ouest, soixante-huit degrés. — A huit heures trente-une minutes quarante-cinq secondes, nous déterminâmes notre position d'après la montre marine [1]. Nous avions droit devant nous les îles

[1] Latit. 55° 3′ 54″ nord. — Longit. 199° 32′ 45″ est.

Nagaï et Kagai. Nous voulions passer entre ces deux îles, mais les brisans que nous aperçumes, nous firent renoncer à ce projet, et changer notre direction du nord-nord-est à l'est-quart-de-sud. Le vent avoit passé à l'ouest; et nous filions quatre nœuds par heure [1]. 1790. Juin.

A cinq heures dix-sept minutes vingt secondes après midi, nous estimâmes notre position, d'après la montre marine [2]. — A sept heures et demie, nous aperçumes un grand baïdar et cinq petits, qui venoient vers nous. Quand ils eurent accosté le vaisseau, nous les hissâmes à bord. Les hommes qui étoient dans ces baïdars, nous dirent qu'ils étoient sortis pour prendre des lions de mer et des veaux marins; que leur compagnie étoit composée de plus de cent Aléoutes, sous les ordres d'un Russe, qui étoit dans le grand baïdar, et qu'ils fesoient la chasse pour le vaisseau de Panoffsky, mouillé en ce moment en dehors d'Aïaksa.

Nous mîmes en panne pendant trois heures, ayant cargué toutes nos voiles, à l'exception

[1] Un nœud est une division de la ligne du loc; et en estimant le sillage du vaisseau, chaque nœud répond à un mille marin. (*Note du Traducteur.*)

[2] Latit. 55° 54′ 24″ nord. — Longit. 200° 35′ est.

1790. Juin. du grand hunier. Les chasseurs passèrent la nuit à notre bord, et le 22, à la pointe du jour, nous les renvoyâmes. Ce fut à regret que les Aléoutes nous quittèrent. Ils se plaignirent amèrement de la manière dont les traitoient les Russes, qui, nous dirent-ils, les obligeoient à les servir des années entières, sans leur donner la moindre récompense. Nous avions des interprètes à bord; mais cela ne les empêcha pas de dire ce qu'ils pensoient. — A midi, nous observâmes la hauteur du soleil[1].

Toute la journée du 23, nous eûmes alternativement un peu de vent et des calmes, et des brouillards continuels.

Les îles Schoumagin sont en très-grand nombre, et très-rapprochées les unes des autres. D'Alaksa, qui est leur extrémité septentrionale, elles s'étendent à quinze ou seize lieues vers le sud; et de l'est à l'ouest, elles comprennent environ soixante lieues. Elles sont toutes hautes, stériles, et quoiqu'elles varient dans leurs formes et dans leurs dimensions, il y a entr'elles une sorte de ressemblance. On n'y trouve aucune espèce de

[1] Latit. 55° 9′ 27″ nord. — A 5h 7′ 45″, latit. 55° 11′ 20″. — Longit., d'après la montre marine, 201° 59′ est.

bois. Les endroits bas y sont assez verdoyans : mais toute la partie des montagnes, qui ne reste pas couverte de neige, attriste l'œil par sa couleur brunâtre. Quelques-unes sont bordées de rochers escarpés. D'autres ont des promontoires très-aigus, dont quelques-uns même très-élevés. Il paroît qu'il y a de petites anses ; mais il seroit hasardeux d'y entrer, à cause des rochers détachés et cachés sous les eaux qui se trouvent tout autour. Je crois même qu'aucun des canaux qui séparent ces îles, n'est navigable. Mais on peut passer en dehors du groupe, du côté du sud, ou les longer de plus près dans la partie où est Alaksa [1]. 1790. Juin.

Ces îles sont presque toutes fréquentées par des chasseurs de veaux marins, de lions de mer et d'oiseaux. On y trouve rarement des loutres de mer ; mais il y a, aux environs, beaucoup de baleines, ainsi que des phoques de différente espèce. — Nous profitâmes du calme pour faire descendre nos chasseurs dans ces îles ; et ils y tuèrent des oiseaux qui étoient d'un goût excellent.

Les vents variables et les brouillards continuèrent pendant la matinée du 24. — A midi le temps s'éclaircit, et nous prîmes la hau-

[1] Au nord.

1790. Juin. teur du soleil [1]. — A midi et demi, la brise passa au sud, et souffla assez bon frais. Nous gouvernâmes au nord-quart-d'est, filant à à peu près deux nœuds par heure. — A une heure, nous découvrîmes une terre droit devant nous. A sept heures du soir, nous vîmes d'autres terres au nord-est et au sud-est. Nous sondâmes et nous trouvâmes trente-sept brasses d'eau, sur un fond de sable fin. — A minuit, nous mîmes pendant deux heures le cap au sud ouest. Ensuite nous revirâmes de bord, et gouvernâmes sur la terre. Cette terre est un groupe d'îles auxquelles les Russes ont donné le nom d'*Efdokiff*. Le 15, à midi, la plus grande de ces îles, appelée *Simedan*, nous restoit au sud-est, à la distance d'environ dix milles. Tandis que nous étions là, nous prîmes la hauteur du soleil [2].

Nous envoyâmes un chasseur à terre, avec deux Aléoutes, pour tirer des oiseaux. A deux heures, le vent devint variable, et le temps se chargea de nuages. Trois baïdars vinrent le long du bord. Il y avoit dans ces baïdars un chasseur russe, de l'établissement que Schelikoff a formé à Kadiak, et environ deux

[1] Latit. 55° 41′ 7″ nord. — Longit. orient. 201° 43′.

[2] Latit. 56° 10′ 40″ nord. — Longit. orient. 202° 55′.

cents insulaires. Ils étoient à la chasse des lions de mer, des oursins, des veaux marins et des oiseaux. 1790. Juin.

A trois heures après midi, nous n'étions plus qu'à trois milles de distance des îles d'Efdokiff. Le temps étoit très-calme. Le capitaine Billings descendit à terre avec le docteur Merck. Ils nous dirent que les îles qu'ils venoient de voir, n'étoient que des masses de granit commun, où il ne croissoit que quelques plantes rabougries, encore étoit-ce dans les endroits les plus enfoncés.

Nos chasseurs étoient allés à terre dans un baïdar à trois rangs, que nous avions acheté à Ounalaschka. Voyant qu'ils ne paroissoient pas, nous tirâmes quelques coups de canon, pour les rappeler; mais ce signal ne les fit point revenir à bord. — A six heures du soir, les insulaires et leur compagnon russe se retirèrent. Ce dernier promit, en nous quittant, de chercher nos gens et de nous les renvoyer. Nous mîmes en panne toute la nuit, sous notre grand hunier, et ayant un fanal à la vergue de misaine.

Le 26, à quatre heures du matin, il se leva une jolie brise de sud-est. Malgré cela nous restâmes à louvoyer en dehors des îles d'Ef-

1790. Juin.

dokiff. Le temps étoit très-brumeux. — A six heures, nos chasseurs arrivèrent. Ils nous dirent, pour s'excuser de leur retard, que la veille les brouillards leur avoient fait perdre de vue le vaisseau ; et que dès que le jour leur avoit permis de le voir, ils s'étoient embarqués pour le rejoindre.

A sept heures cinquante minutes dix secondes du matin, le soleil parut [1]. A midi, nous prîmes hauteur [2]. L'après-midi le temps fut nébuleux ; la brise souffloit légérement du sud-est. — Nous dirigeâmes notre route au nord-est-quart-d'est.

A deux heures après midi, nous vîmes, à travers un horizon brumeux, l'île d'Okaniok. Elle nous restoit au sud-est, cinquante degrés, à la distance de six lieues. — A huit heures du soir, le vent calma, et il tomba de la pluie.

Le 27 juin, à sept heures du matin, nous découvrîmes les hautes montagnes de l'île de Kadiak ; et à huit heures, nous vîmes les îles plates de Tougidach et de Sichtounach, marquées dans la carte du capitaine Cook, sous le nom d'*Iles de la Trinité*.

[1] Latit. 56° 15′ 39″ nord.—Longit. orient. d'après la montre marine, 203° 20′.

[2] Latit. 56° 20′ 24″ nord.

Le 28, à la pointe du jour, nous fûmes assez près de l'île de *Kadiak*. Nous gouvernâmes à l'est, avec un petit vent variable qui souffloit alternativement de l'ouest et du nord. Le temps étoit très-clair. — A cinq heures du matin, beaucoup de canots partirent de terre, et vinrent autour du vaisseau. Nous prîmes à bord quelques insulaires, qui nous servirent de pilotes. Ils nous annonçoient toujours d'avance et avec beaucoup d'exactitude, combien il y avoit d'eau dans les divers endroits du chenal où nous passions. 1790. Juin.

L'extrémité méridionale de l'île de Kadiak forme une pointe basse que le capitaine Cook a appelée le *Cap de la Trinité*. Ce cap tient à une chaîne de montagnes peu élevées, et se prolonge dans la mer en s'étrécissant beaucoup. En dehors du cap, et à un mille de distance, est l'île d'*Anayachtalak*, que Schelikoff nomme *Egichtalik*. Elle se trouve à environ trois milles et demi au nord de l'île de la Trinité. Les canaux qui séparent ces îles, ont de trente-six à seize brasses d'eau, sur un fond de corail et de coquillages.

L'île de Tougidach est basse et stérile. Celle de Sichtounach, qui gît à trois milles à l'est, est enfoncée dans le milieu, et a une

1790. Juin.

petite baie vis-à-vis de son enfoncement, mais ses deux extrémités sont élevées.

La partie occidentale de Kadiak est montueuse et entrecoupée de vallées, qui ne produisent que quelques arbustes, et qui, à quelque distance, ressemblent à de petites criques. Une ceinture de rochers défend l'approche de cette partie de l'île.

L'après-midi, le vent souffla assez bon frais du sud-ouest et de l'ouest. Nous gouvernâmes au nord-est, et au nord-est-quart-de-nord. A quatre heures quatre minutes cinquante secondes, nous déterminâmes, d'après notre montre marine, la position du lieu où nous nous trouvions [1]. Quand le haut cap est-nord-est de Sichtounach nous resta au sud-ouest, quarante-neuf degrés, à la distance de deux milles et demi, nous avions la pointe orientale d'Anayachtalak au nord-ouest, à environ deux milles.

Le soir, à dix heures, ayant passé les canaux dont je viens de faire mention, avec une brise d'ouest qui fraîchissoit par intervalles, nous nous trouvâmes tout près d'une petite île, que les indigènes appellent *Nasikan*,

[1] Latit. 56° 49′ 8″ nord. — Longit. orient. 205° 50′ 30″. — Variation de la boussole, 27° est.

et

et qui n'est qu'à deux cents toises de celle de Kadiak. Dans les canaux la sonde nous rapporta constamment un fond de rocher, avec vingt-quatre à vingt-cinq brasses d'eau. Bientôt nous gouvernâmes au nord-nord-ouest pour entrer dans la baie. 1790. Juin.

L'île de Nasikan est très-remarquable. Elle a deux milles de long et un mille de large, et ne consiste qu'en deux montagnes au sommet arrondi, qui sont cause que le capitaine Cook l'a appelée la *Pointe aux deux têtes*. Ce navigateur a en même temps donné le nom de *Cap Barnabas*, à un promontoire très-avancé qui est à trois milles de Nasikan, dans une direction est-quart-de-nord. Le cap Barnabas forme la pointe méridionale de l'île de *Kounakan* [1], et reste au sud-est de la baie [2], où Schelikoff a ses établissemens. Entre ces deux îles est le passage qui conduit dans la baie de celle de Kadiak, passage qui a un mille de large à son entrée, et où les sondes sont de cinquante, soixante-dix et soixante-quinze brasses.

Le 29, à la pointe du jour, nous entrâmes dans la baie avec une légère brise d'ouest qui

[1] Ou Koukan.
[2] Treck Svatiteley.

1790. Juin.

tournoit de temps en temps à l'ouest-quart-de-sud. Bientôt nous ne pûmes pas trouver le fond, avec une ligne de cent et de cent cinquante brasses. Le rivage est bordé de rochers escarpés. Il y a aussi des rochers détachés qui s'étendent fort loin, et qui, lorsque la mer est haute, sont presqu'entièrement cachés sous l'eau. Nous eûmes assez de peine à gagner le port, à cause des vents contraires. La grande profondeur de l'eau nous empêcha d'envoyer en avant une ancre de toue. En conséquence nous louvoyâmes contre le vent jusqu'à trois heures après midi. Etant alors au-dessus du port, dans l'ouest de la baie et tout près du rivage, nous envoyâmes à terre une hausière avec tous ceux de nos gens dont nous pouvions nous passer à bord. Ils furent aidés par les indigènes, et ils nous halèrent dans le petit port. A six heures du soir, nous jetâmes l'ancre par huit brasses d'eau, sur un fond vaseux.

L'île de Kadiak et le reste du groupe dont elle forme une partie, ont une population qui comprend environ treize cents hommes, douze cents jeunes garçons, et à peu près autant de femelles. C'est là du moins le recensement qu'on trouve dans le registre de l'établisse-

ment de Schelikoff, établissement qui, lors de notre passage à Kadiak, étoit sous la direction d'un Grec nommé *Yefstrat Ivanitsch Delareff*. 1790. Juin.

Delareff me dit qu'il avoit, en ce moment, à la chasse, pour compte de la compagnie de Schelikoff, plus de six cents doubles baidars, contenant chacun deux ou trois insulaires. Ces chasseurs étoient divisés en six détachemens, chaçun sous les ordres d'un seul Russe [1]. Indépendamment de ces chasseurs, de petites troupes d'insulaires étoient envoyées journellement à la pêche de la morue, des plies, et de divers autres poissons. On employoit les femmes à nettoyer le poisson et à le faire sécher; à fouiller et à préparer des racines bonnes à manger, à cueillir des herbages et des baies; et à faire des vêtemens pour les chasseurs insulaires, et même pour les Russes.

Les Russes retenoient dans leurs établissemens environ deux cents filles des principaux indigènes: c'étoient des otages qui leur répondoient de l'obéissance du reste de la nation. Nous étions mouillés près de l'endroit

[1] On donne à ces conducteurs russes le titre de *peredofschik*.

1790. Juin.

où étoient ces filles, et, autant que je pus m'en apercevoir, elles étoient assez contentes de la manière dont on les traitoit. Les hommes étoient beaucoup moins satisfaits de la conduite des Russes. Lorsque ceux-ci vinrent s'établir dans l'île, les insulaires voulurent s'opposer à ce qu'ils y résidassent : mais Schelikoff ayant surpris leurs femmes qui cueilloient des baies, les emmena dans son habitation, et les retint prisonnières, pour s'assurer que leurs époux et leurs pères n'oseroient ni l'attaquer, ni se défendre de son oppression. Il rendit ensuite les femmes, en les fesant remplacer par les filles et les jeunes enfans des chefs.

Chaque habitation considérable des insulaires avoit autrefois des baïdars capables de contenir quarante à cinquante hommes. Schelikoff acheta tous ces baïdars ; et dès-lors les insulaires n'eurent que de ces petits canots qui ne peuvent pas porter plus de trois hommes. Ils sembloient s'accoutumer insensiblement aux réglemens établis par Delareff, qui gouvernoit indigènes et Russes avec la plus grande justice, et avoit établi une école, où les enfans du pays apprenoient à lire et à écrire la langue russe. Il laissoit ordinairement

un certain nombre d'otages aller visiter leurs parens pour un temps limité. Quand ils revenoient, il en envoyoit d'autres; et si quelqu'insulaire demandoit à garder quelques jours son enfant auprès de lui, on ne le lui refusoit pas. Le nombre des otages mâles et femelles étoit à peu près de trois cents. 1790. Juin.

Des insulaires des deux sexes étoient alternativement employés à pourvoir aux besoins de la communauté; aussi ils ramassoient une immense quantité de viande, de poisson, de racines et de baies; et l'hiver ces provisions servoient à nourrir tous les habitans, soit indigènes, soit Russes. Ce soin, plus que toute autre chose, fesoit que les insulaires regardoient un peu moins les Russes comme leurs ennemis. Delareff nous dit qu'avant que ces derniers eussent abordé dans l'île, les habitans ne songeoient jamais à faire des provisions pour l'hiver; de sorte que pendant le mauvais temps ils étoient obligés de chercher pour se nourrir, des moules, des pétoncles et d'autres coquillages que la mer jetoit sur leurs bords.

Les insulaires paient particulièrement les objets de luxe que les Russes leur fournissent, tels que le tabac, les grains de verrote-

1790. Juin. rie, la toile, les chemises, les vêtemens de nankin. D'après ce que j'ai observé, les chasseurs d'une troupe qui revient avec de belles fourrures, sont récompensés d'après les conventions faites avec eux. Pour chaque peau de loutre de mer, on leur donne un cordon de grains de collier, d'environ quatre pieds de long, et pour les autres fourrures un prix proportionné. Les vivres et les peaux de veau marin sont seuls une propriété commune; et certes, ce sont les insulaires qui en ont la plus grande partie, puisqu'ils sont bien plus nombreux que les Russes. Ils emploient presque toutes leurs peaux de veaux marins à raccommoder les baïdars qui en ont besoin, et à en faire de nouveaux. Dans ce dernier cas, ils paient ces peaux à la communauté, en fourrures de renard, de marmottes, de loutre, ou bien par leur service.

La compagnie de Schelikoff entretient à Kadiak une cinquantaine de Russes, en y comprenant les officiers. Nous y trouvâmes en outre M. Ismailoff[1] qui levoit le tribut pour compte du gouvernement. Cet officier est le même que le capitaine Cook vit à Ounalaschka, en 1778. Il fut un de ceux qui accom-

[1] Il avoit le grade de *sturman*, ou pilote.

pagnèrent le polonais Benyowsky, lorsqu'il s'échappa de la Sibérie [1]; mais Ismaïloff prétend que Benyowsky le força à le suivre. Quoi qu'il en soit, le Polonais ne l'emmena qu'aux îles Kouriles, où, après lui avoir fait subir une dure flagellation, il le mit à terre, ainsi que quelques autres qui avoient tramé un complot contre lui. 1790. Juin.

Les établissemens de la compagnie de Schelikoff consistent en cinq maisons bâties à la manière des Russes. Il y a dans différentes pièces des compartimens semblables à ceux qu'on voit dans les cafés anglais. On y voit aussi différens bureaux. L'un de ces bureaux est établi pour appaiser les querelles, punir les agresseurs, et leur imposer des amendes. Pendant notre séjour à Kadiak, ce bureau étoit présidé par Delareff, et je doute qu'aucun tribunal que ce puisse être juge avec plus d'intégrité que ne le faisoit celui-là. Un autre bureau est chargé de la réception et de la li-

[1] Le comte de Benyowsky fut enlevé par les Russes en Pologne, parce qu'il étoit d'un parti opposé au leur, et Catherine II l'envoya en Sibérie. Ayant gagné le Kamtchatka avec quelques autres exilés, il s'empara d'un petit navire russe qui y étoit, et se rendit à Canton, d'où il revint en Europe. (*Note du Trad.*)

1790. Juin

vraison des pelleteries, soit pour la compagnie, soit pour le tribut dû au gouvernement. Les commissaires qui président à la distribution des vivres ont également leur bureau dans ce bâtiment. On y voit aussi un comptoir où l'on tient les registres de la compagnie; et Delareff loge dans l'un des bouts de la maison. Dans une autre maison sont les otages. Il y a ensuite divers magasins, les uns pour les marchandises, les autres pour les vivres; une corderie, une forge, un atelier pour les charpentiers, et une tonnellerie.

Nous vîmes à Kadiak deux galiotes de quatre-vingts tonneaux chacune, entièrement dégréées, et placées sur un échafaud très-bas, qui étoit au bord de l'eau. Ces galiotes ayant des canons et bien gardées, servoient à la défense de l'île.

Plusieurs des Russes qui étoient à Kadiak, avoient leurs femmes avec eux. Ils avoient des jardins où ils cultivoient des choux et des pommes de terre: ils avoient aussi quatre vaches et douze chèvres. Delareff pensoit que le blé viendroit bien aux environs des établissemens qu'on s'occupoit à former sur les bords de la rivière de Cook.

Un des officiers russes qui, depuis plusieurs

années, vivoit avec une femme indigène, et en avoit eu des enfans, s'adressa à notre aumônier pour qu'il baptisât cette femme, et qu'il le mariât avec elle; ce qui fut fait comme il le désiroit. C'étoit une très-belle femme: elle avoit le menton tatoué, et la lèvre inférieure percée. Elle tenoit sa maison et ses enfans extrêmement propres; et ces derniers paroissoient jouir de la meilleure santé. Cette femme étoit vêtue à la manière des Sibériennes, et avoit adopté les usages russes, du moins pour la conduite du ménage qu'elle entendoit fort bien. Je dînai chez elle, et je fus parfaitement bien traité.

J'avois été extrêmement étonné à Irkoutsk, à Yakoutsk et à Okhotsk, d'entendre dire que Schelikoff donnoit à ses simples matelots depuis six cents jusqu'à mille roubles en argent, de gages par an; mais ma surprise diminua à Kadiak, lorsque j'appris qu'ils étoient obligés d'acheter de la compagnie toutes les choses de nécessité, ainsi que les objets de luxe. Il n'y a là d'autres marchands que la compagnie, et le prix de ses marchandises est excessif. Elle vend un verre d'eau-de-vie un rouble; une livre de tabac, cinquante roubles et quelquefois davantage; une chemise de grosse toile

1790. Juin.

de Russie, aussi claire que du canevas, dix roubles ; des tiges de bottes, sans les semelles, quinze roubles et plus ; et toutes les autres choses en proportion ; de sorte que les dépenses des matelots et des autres subalternes de la compagnie excèdent toujours ce qu'ils gagnent. En outre, il ne leur est pas permis de faire le moindre commerce pour leur compte. Quelques-uns de ces gens-là blâmoient amèrement ces exactions ; mais ils ne se plaignoient nullement de Delareff : au contraire, et les Russes et les indigènes se louoient tous de sa conduite, et avouoient que s'ils obtenoient quelque faveur, ils ne la devoient qu'à son indulgence.

Schelikoff a donné à l'île de Kadiak le nom de *Kichtak*, qui est, selon lui, le premier qu'elle ait eu ; mais il s'est trompé. Dans la langue du pays, *kichtak* ou *kightak* signifie simplement une île. Les indigènes appellent l'île de la Trinité, *Kightak-Sichtounach* ; celle où nous étions mouillés, *Kightak-Kadiak* ; et, à mon grand étonnement, l'un d'eux disoit qu'Alaksa étoit une *kightak*, c'est-à-dire une île. Il m'affirma en même temps qu'il y avoit au nord de Kadiak un canal, où l'on ne passoit qu'en trois jours de navigation à la pa-

gaye. Je fis ce que je pus pour m'assurer de ce qui en étoit : mais tout ce que j'appris à cet égard, c'est qu'une rivière sortant d'un lac, se jetoit dans la mer à l'ouest de Kadiak, et que les indigènes charioient leurs canots par-dessus une montagne peu élevée, et alloient joindre une crique qui communique à la baie de Bristol. Tout cela étoit connu des chasseurs russes et de plusieurs insulaires, qui ajoutèrent qu'ils tiroient des dents de vache marine [1], de la côte opposée à Alaksa. La pointe de leurs meilleures lances est faite avec ces dents. 1790. Juin.

Les insulaires de Kadiak se donnent le nom général de *Sou-ou-it*, et ils distinguent leurs magiciens par celui de *Kanghémeut*. J'ignore comment ils appellent Dieu : ils n'ont jamais satisfait ma curiosité à ce sujet ; mais je sais qu'ils reconnoissent un être suprême qui commande à tous les esprits. Je sais qu'ils croient que la colère de ces esprits ne peut être appaisée que par des sacrifices. Il est même des cas où ils leur immolent des esclaves ; mais cela est rare. Ces peuples ont des esclaves, parce que chez eux tous les prisonniers de guerre le deviennent ; et les guerres entre leurs diverses

[1] Walross.

1790. Juin. tribus sont presque perpétuelles. Les esclaves sont fort maltraités, particulièrement de la part des femmes. Les femmes enlevées chez une nation ennemie sont également esclaves; et on les vend, d'une nation à l'autre, pour de la verroterie ou d'autres objets de luxe ou de nécessité. Ces peuples ont non-seulement pour esclaves les prisonniers de guerre, mais les orphelins. Ces derniers deviennent la propriété de celui qui les élève. Il est vrai qu'ils sont souvent rachetés par leurs parens, surtout quand ils sont dans des îles voisines.

Les demeures des insulaires de Kadiak sont différentes de celles d'Ounalaschka. Elles ne sont que peu enfoncées dans la terre, et ont une porte qui fait face au levant, et est faite de peau de veau marin. Il y a un foyer dans le centre, une ouverture dans le toit, directement au-dessus du foyer. Cette ouverture sert à donner du jour, et à laisser évaporer la fumée. Les côtés, dans l'intérieur de la hutte, sont divisés par compartimens, où il y a des estrades pour s'asseoir et pour se coucher, estrades qui sont couvertes de nattes beaucoup moins bien travaillées que celles des Ounalaschkans. Chaque hutte a un petit appartement adjacent, où l'on prend des bains

de vapeur. Pour ces bains, on fait chauffer des pierres en plein air; et quand elles sont rouges, on les transporte dans l'appartement où l'on augmente la chaleur au degré qu'on veut, en versant de l'eau sur ces pierres. 1790. Juin.

Les usages des sauvages habitans de ces îles [1], ont beaucoup de rapport avec ceux des Ounalaschkans. Ils ont des baïdars et des dards comme ceux de ces derniers, mais non pas si bien faits; d'ailleurs, ils sont bien moins adroits et moins agiles sur l'eau. Ils dansent en pirouettant continuellement, et tenant de la main droite un couteau ou une lance, et de la gauche une crécelle. La crécelle est composée de plusieurs petits cercles très-minces, qui entrent les uns dans les autres, sont couverts de plumes blanches, et garnis de fils courts auxquels pendent des becs rouges de perroquets de mer. En frappant les uns contre les autres, ces becs font beaucoup de bruit. Ces insulaires ont aussi des tambourins, et leurs chansons sont guerrières. Ils se font souvent beaucoup de mal en dansant, mais ils n'en conservent pas moins de bonne humeur. Ils dansent avec des masques, ou bien ils peignent leur visage d'une manière

[1] *Voyez* la Planche VI.

1790. Juin.

très-bizarre. Les danses des femmes consistent seulement à sauter sur la pointe du pied, en avant et en arrière. Pendant ce temps-là elles tiennent à la main une vessie soufflée, qu'elles jettent à celle par qui elles veulent être relevées. On ne manque jamais d'accepter une pareille invitation.

Parmi les insulaires de Kadiak et des îles voisines, l'homme le plus considéré est celui qui se distingue par sa force et son adresse dans les combats. Après lui vient le chasseur habile et léger. Le premier enlève beaucoup de butin, et se fait des esclaves de ses ennemis ; l'autre achète des femmes et des domestiques, et le talent auquel il doit le moyen de se les être procurés, lui fournit aussi celui de les entretenir.

A Kadiak, la femme la plus féconde est toujours la plus chérie. Les femmes de ces contrées sont idolâtres de leurs enfans. Craignant pour leurs fils les terribles effets de la guerre et les dangers de la chasse, quelques mères les élèvent d'une manière très-efféminée, et sont bien aises de voir des chefs les choisir pour en faire l'objet de leurs goûts dépravés. Ces jeunes gens sont alors vêtus comme des femmes, et on leur apprend à

s'occuper de tous les travaux du ménage. 1790. Juin.

Les indigènes de Kadiak et des autres îles d'Efdokiff ne connoissent point de cérémonie pour le mariage. Le moyen de nourrir des femmes, donne le droit de les prendre lorsqu'elles y consentent. Alors les époux futurs sont conduits par les parens de la femme dans un bain de vapeur qu'on a eu soin de préparer, et on les y laisse ensemble. Il est pourtant d'usage que l'homme fasse quelques présens au père et à la mère de la femme. Je demandai à ces sauvages s'ils se prêtoient leurs femmes les uns aux autres. Ils me répondirent que non, à moins qu'elles ne fussent stériles, et qu'elles ne désirassent elles-mêmes de passer dans les bras d'un autre homme. Si, dans ces cas-là, elles ont un enfant, elles appartiennent à celui qui en est le père.

Toutes les cérémonies qu'on pratique à la naissance d'un enfant, c'est de le bien laver et de lui donner un nom.

Lorsqu'un des chefs des îles d'Efdokiff meurt, on ne l'enterre qu'après que son corps a été embaumé avec de la mousse. Les domestiques et les esclaves en qui il a eu le plus de confiance, sont sacrifiés à ses manes, et enterrés avec lui. On met aussi dans sa tombe ses instru-

1790. Juin. mens de guerre et de chasse, ainsi que quelques alimens.

Plusieurs de ces insulaires ont reçu le baptême : mais le directeur Delareff ne voulut pas permettre que notre aumônier en baptisât aucun par force. Il se contenta de les engager lui-même, autant qu'il put, à se faire chrétiens. Les jeunes gens qui alloient à l'école établie par lui, embrassèrent volontiers la religion grecque, et plusieurs femmes en firent autant.

Les indigènes des îles d'Efdokiff sont vêtus comme ceux d'Ounalaschka, mais moins élégamment. Ils ont tous le cou découvert, et portent très-peu d'ornemens. Ils aiment beaucoup les grains de verroterie bleus, ainsi que les grains d'ambre. Ils vont trafiquer dans les environs de la rivière de Cook ; et ils y achètent des canots et des baïdars, pour lesquels ils donnent en échange des colifichets, des vivres, et de l'huile de baleine et de veau marin. Ils ont des dards et des lances, dont la pointe est de schiste, et avec lesquels ils tuent les animaux marins. Ils ont aussi des flèches qu'ils empoisonnent avec de l'aconit. Ils choisissent les pieds de cette plante qui croissent isolés ; ils en prennent la racine qu'ils font

font sécher, et qu'ensuite ils pilent ou raclent bien menu. Ils versent de l'eau sur cette poudre, et la mettent dans un endroit chaud. Quand elle est en fermentation, ils y trempent la pointe des flèches ou des lances; ce qui rend mortelle la blessure de ces armes. 1790. Juin.

La première chose que font les habitans de Kadiak aux personnes qui leur rendent visite, c'est de leur présenter une coupe d'eau fraîche et propre. Quand ces personnes se sont un peu reposées de la fatigue d'avoir pagayé ou marché, ils leur servent de la chair de baleine, de la viande de lion de mer, du poisson, des baies arrosées d'huile de poisson, du sarana bouilli, et assaisonné aussi avec de l'huile. Il est d'usage que les convives mangent tout ce qu'on leur présente. Pendant ce temps-là, on leur fait chauffer un bain; et lorsqu'on les y a conduits, on leur porte à boire une jatte de graisse de veau ou d'ours marin fondue. Plus un convive mange et boit, plus il honore son hôte; et s'il ne peut pas manger tout ce qu'on lui sert, il est obligé de remporter les restes en se retirant.

Les habitans des îles d'Efdokiff vont à la chasse, en février, sur la côte méridionale

1790. Juin. de Kadiak. Ils continuent la chasse du kotic[1] tout le mois de mars. En avril, ils partent de Kadiak, et se rendent dans les îles voisines pour y chasser les loutres de mer, dont la fourrure n'est jamais plus belle qu'en avril et en mai. Ils poursuivent dans le même temps les veaux marins et les lions de mer ; ils ramassent des œufs d'oiseaux aquatiques. — Le premier de juin, ils commencent la pêche de la baleine et des autres poissons ; ils ramassent le sarana[2], et cueillent diverses espèces de baies.

Le premier poisson qui paroît dans ces mers est la plie. Elle est suivie de près par le saumon, qui est de la même espèce que celui du Kamtchatka. Les insulaires continuent la pêche et la chasse jusqu'à la fin d'octobre, temps où ils regagnent leurs habitations d'hiver. Ils passent le mois de novembre à se visiter les uns les autres, à donner des festins à la manière des Ounalaschkans, et à se livrer à la danse, en se couvrant d'un masque ou se peignant le visage.

On trouvera, à la fin de cet Ouvrage, un vocabulaire de la langue des insulaires de Ka-

[1] L'ours de mer.

[2] C'est une racine qu'ils mangent en hiver.

diak, et des autres nations parmi lesquelles j'ai séjourné dans mon voyage. 1790. Juin.

Je n'ai observé aux îles d'Efdokiff que les mêmes espèces d'oiseaux que j'avois vues à Ounalaschka et dans les îles Schoumagin. Ces oiseaux sont l'oie sauvage [1], diverses espèces de mouettes, l'épervier à crête et huppé, le petrel, d'un brun sale et noirâtre assez semblable à la couleur de l'hirondelle, la noire et folâtre guillemette, des plongeons et beaucoup d'espèces de canards. Les insulaires mangent la chair de ces oiseaux, et en emploient la peau à se vêtir, et le bec, sur-tout celui du perroquet de mer, à faire des ornemens.

Il paroît de temps en temps des ours dans l'île de Kadiak. Ils s'y rendent, en traversant à la nage le canal qui sépare cette île d'Alaksa, et qui a cinq milles de large. Les marmottes sifflantes y sont en très-grand nombre, ainsi que les souris. Depuis que les Russes y ont

[1] L'oie au bec noir. La partie supérieure du bec de cet oiseau a une protubérance calleuse. Il a une marque blanche et triangulaire qui s'étend de chaque côté, depuis le derrière de la tête jusque sous la gorge. Le bas du dessous de son cou, son ventre, les plumes du dessous de ses ailes et le dessus de sa queue sont blancs; sa poitrine, son dos et ses ailes, d'un brun obscur, et ses jambes d'un gris foncé.

1790. Juin. formé des établissemens, on y voit peu de renards ordinaires et de renards bleus. Dans le fait, ces deux animaux et la marmotte sont les seuls que tuent les Russes ; car ils ne sont pas en état de faire la chasse aux animaux marins, chasse qui exige beaucoup d'adresse et d'agilité, parce qu'il faut conduire les petits canots de cuir avec lesquels les insulaires prennent le lion, l'ours, la loutre de mer, les marsouins et les veaux marins.

Le lion de mer, appelé par les Russes *sivoutcha*, est le plus grand et le plus fort de l'espèce des phoques. Son cuir est hérissé d'un poil rude et brun, qui est très-épais et très-long sur le cou et sur les épaules, et qui va en diminuant sur le derrière du corps, où il est doux et fort court.

Les grands lions de mer ont environ huit pieds de long. Ces animaux passent ordinairement la nuit sur des rochers. Ils s'y accouplent, et on y voit toujours un seul mâle et un certain nombre de femelles. Jaloux dans leurs amours, ils écartent ou tuent tous les autres animaux qui osent s'approcher d'eux. Les mâles combattent souvent entr'eux jusqu'à ce qu'il y en ait un qui reste sur la place; et aussitôt toutes les femelles passent du côté

du vainqueur. Ils sont extrêmement courageux, et n'hésitent pas à attaquer les hommes qui vont les troubler sur leurs rochers. 1790. Juin.

Les lions de mer ont, sur chaque tempe, une marque blanche de la grandeur d'un écu de trois livres ; et c'est le seul endroit où une flèche peut les blesser ; car, dans les autres parties de leur corps, à peine effleure-t-elle leur peau. Cependant quand la flèche est empoisonnée, il suffit qu'elle effleure la peau pour que le venin pénètre plus avant, et que l'animal meure.

Les chasseurs coupent en aiguillettes la chair du lion de mer ; ils la font sécher et la regardent comme un bon manger. Pour moi, j'avoue que je suis d'un goût différent : je trouve cette chair huileuse et mauvaise. Il n'en est pas de même de la tête, qui est aussi grosse que celle des bœufs de la grande espèce, et qui, bien cuite à l'étuvée, et mangée avec du sarana et d'autres racines, me paroît fort bonne.

La seconde espèce de phoques, pour la grandeur, est l'oursin de mer [1]. Il a environ six pieds de long, et est couvert d'un très-beau poil gris et argenté, comme celui de

[1] Le kotic.

1790. Juin. l'écureuil de Sibérie. Il a sous ce poil un duvet très-doux qui ressemble à de la soie brune. Les jeunes kotics aiment beaucoup à jouer sur les ondes. La tête de cet amphibie a presque la forme de celle d'un agneau, mais ses oreilles sont plus longues. Il se nourrit de ces herbes qui croissent sur les rocs. La chair des jeunes kotics a un goût assez agréable; mais sa couleur est bleue, et elle déplaît à l'œil. Ces animaux vont par troupes, et abondent sur les îles basses. Un seul coup de bâton qu'on leur assène sur le museau, suffit pour les tuer. Quand ils voient qu'ils ne peuvent pas fuir, ils cherchent à mordre les chasseurs. Ceux qui sont très-jeunes ont le poil court et d'un noir brillant; mais à mesure qu'ils grandissent, ce poil s'argente, et quand ils sont très-vieux, il est presque blanc.

La fourrure la plus précieuse est celle de la loutre de mer, que les chasseurs et les Russes appellent *morskoï-bobré*. Le poil des jeunes loutres de mer est long et rude, d'un brun clair, et assez semblable à celui d'un oursin [1]. Alors cette fourrure n'a point de valeur.

[1] Aussi appelle-t-on les peaux des jeunes loutres *medvedka*, qui est un diminutif du nom de l'ours.

Les fourrures des loutres d'une moyenne taille sont plus brunes et plus estimées, et on les distingue par le nom de *koschlok* ; mais les plus recherchées sont celles qu'on appelle *matka* [1]. 1790. Juin.

Les plus grandes loutres de mer ont cinq pieds de long. Leur fourrure est très-épaisse, presque noire, et entremêlée de quelques longs poils d'un blanc lustré. Le poil de cet animal n'est incliné d'aucun côté, et a un pouce ou un pouce et demi de long. — J'ai mangé d'une jeune loutre bien cuite ; elle avoit absolument le goût d'un cochon de lait.

L'on ne trouve plus de loutres de mer sur les côtes du Kamtchatka ; on en voit très-rarement aux îles Aléoutes ; elles ont abandonné les îles Schoumagin. On poursuit ces animaux avec tant d'ardeur et tant d'adresse, à cause du haut prix de leur fourrure, on en a déjà tellement diminué le nombre, et ils habitent des parages si peu étendus [2], que je suis porté à croire que, dans quinze ans d'ici, l'espèce en sera presqu'entièrement détruite.

Les vaches marines étoient très-communes

[1] C'est-à-dire mère.

[2] Entre le 45eme et le 60eme degré de latitude septentrionale.

1790. Juin.

sur la côte du Kamtchatka et dans les îles Aléoutes, lorsque ces contrées furent découvertes par les Russes ; mais c'est aujourd'hui bien différent. L'on n'y en a pas revu une seule depuis celle qui fut tuée, en 1768, sur l'île de Bering.

Les baleines abondent aux environs de Kadiak, et dans tous les canaux qui séparent les îles voisines. Les indigènes les poursuivent dans leurs petits baïdars, et ils en tuent beaucoup avec des lances dont la pointe de schiste est empoisonnée. Ils font fondre la graisse de ces animaux, la mettent dans des vessies, et la portent sur la côte de l'Amérique, où c'est l'objet d'un commerce considérable. Ils obtiennent en échange des esclaves, des animaux, des canots, des dards et divers autres objets.

J'ai remarqué à Kadiak la même espèce de saumon que l'on pêche à Okhotsk, et j'y ai vu des crabes. J'ai aussi aperçu sur la plage des écailles de homard. On y trouve des pétoncles qui pèsent une livre chacun, et beaucoup d'autres coquillages. Les coquillages sont la nourriture ordinaire de la loutre de mer.

Les plies qu'on pêche dans ces mers sont

extrêmement grandes. Il y en a qui pèsent jusqu'à dix-sept pouds [1]. Les nageoires et la queue sont un très-bon manger ; mais le corps du poisson est dur et sec. Les indigènes ne mangent jamais le foie de la plie, ni celui de la morue, parce qu'ils le regardent comme mal-sain ; mais ils en extraient de l'huile. 1790. Juin.

Le port où les Russes ont établi leur factorerie à Kadiak, a reçu le nom de *Trech Svatiteley*. Il se trouve dans la partie sud-ouest de la baie, et il est formé par une langue de terre fort basse qui tient à une des plus hautes montagnes de l'île, et qui s'étend circulairement au nord et à l'ouest. Ce port a environ deux milles de circonférence. L'on y trouve depuis trois jusqu'à huit brasses d'eau sur un fond vaseux.

Près des établissemens russes coule un petit ruisseau qui a sa source dans la montagne. Les Russes ont placé leurs cuisines à l'embouchure de ce ruisseau. Il y a aussi tout près de là deux lacs salés de très-peu de conséquence.

L'île de Kadiak éprouve souvent des tremblemens de terre, dont quelques-uns sont

[1] 561 livres, poids de marc.

1790. Juin.

très-forts. Nous observâmes qu'au commencement de la nouvelle lune, il y avoit pleine mer à onze heures quarante-cinq minutes, et que l'eau montoit d'environ huit pieds [1].

Les productions végétales de l'île de Kadiak, ou du moins celles que j'ai eu occasion de voir, sont le sureau qui y croît en abondance, le petit saule, quelques buissons, les oignons sauvages, les mêmes racines que celles qu'on mange au Kamtchatka, plusieurs espèces d'arbustes à baies, une immense quantité de groseilliers et de framboisiers. Le fruit de ce dernier arbuste est blanc, beaucoup plus gros qu'aucune espèce de mûre, mais d'un goût fade. Quelques indigènes avoient de petites touffes de racine à serpent, qui venoient d'Alaksa.

Dans l'intérieur de l'île, il croît des pins communs qui donnent de beau bois de charpente, et à la pointe orientale, que le capitaine Cook a appelée le *Cap Greville*, il y a une forêt de pins, qui est très-considérable, et d'où l'on tire de quoi construire les huttes et réparer les canots.

[1] Latit. 57° 5′ nord. — Longit. orient. 205° 30′. — Variation de la boussole, 26° à l'est.

CHAPITRE XIV.

DÉPART DE KADIAK. — ILE D'AFOGNAK. — RIVIÈRE GLACIALE. — GROUPE D'ILES. — VISITE DE PLUSIEURS INSULAIRES. — ARRIVÉE DANS LE CANAL DU PRINCE WILLIAMS. — INTELLIGENCE DE DEUX CHIENS QUI EMPÊCHENT LES SAUVAGES DE VOLER LES VOYAGEURS. — LE CAPITAINE ZARITSCHEFF FAIT LE RELÈVEMENT DE LA CÔTE. — CAP SAINT-ELIE. — RÉCIT DE CE QUE M. DELAREFF A VU DANS LE CANAL DU PRINCE WILLIAMS.

NOUS restâmes mouillés à Kadiak jusqu'au 6 juillet. Ce jour-là nous embarquâmes la tente qui servoit à faire des observations astronomiques, et la tente qui contenoit notre chapelle de voyage; car nous avions planté l'une et l'autre sur le rivage, au moment de notre arrivée.

1790. Juillet.

A cinq heures du soir, nous nous fîmes

1790. Juillet.

touer pour passer du port dans la baie ; et nous n'eûmes pas moins de difficulté pour sortir de ce port que nous n'en avions eu pour y entrer.

M. Delareff, directeur de la compagnie de Schelikoff, fut informé qu'une frégate espagnole, commandée par le capitaine Mendoza, venoit d'arriver à l'embouchure de la rivière de Cook. Aussitôt il nous fit part de cette nouvelle, et nous demanda passage à bord de notre vaisseau pour se rendre sur la côte d'Amérique.

Nous apprîmes que les Espagnols avoient coutume de visiter tous les ans ces parages, et qu'alors les Russes recevoient d'eux quelques comestibles et une quantité considérable de peaux de loutres de mer, et leur donnoient en échange de la quincaillerie, de la verroterie et des toiles.

Le capitaine Billings résolut de se rendre où étoit la frégate espagnole. Nous partîmes avec un vent léger qui souffloit tantôt du nord, tantôt de l'ouest ; de sorte que nous ne fîmes pas beaucoup de chemin. Nous eûmes le temps d'examiner toute la côte est et sud-est de l'île de Kadiak, côte très-élevée, très-inégale, remplie de criques et de petites baies,

et entourée de rochers détachés qui s'élèvent au-dessus des eaux, et sont très-près de terre.

Le 7, à cinq heures vingt-deux minutes cinquante-cinq secondes, le cap Greville[1] nous restoit au nord-ouest, et nous déterminâmes notre position géographique[2].

Le 8, à la pointe du jour, nous vîmes l'île d'Afognak, où les Russes ont établi une factorerie. L'intérieur de cette île est couvert de très-beaux arbres. Elle n'est éloignée que de sept milles de la pointe septentrionale de Kadiak. Le canal qui les sépare est rempli d'îlots et de rochers.

Deux milles au nord de l'île d'Afognak est celle de Schouyouch, qui a environ quatre milles de long, et est environnée de rocs. Le capitaine Cook a vu le cap qui est à l'extrémité nord de cette île, et lui a donné le nom de *Pointe de Banks*.

Les vents contraires qui souffloient de l'ouest et du nord-est, nous empêchèrent long-temps de doubler le cap Sainte-Elisabeth. La matinée du 11 fut pluvieuse. Cependant nous

[1] Yallovoï-Mouis.

[2] Latit. 57° 25′ 40″ nord. — Longit. 207° 47′ 45″ est.

1790. Juillet. vîmes, à travers les brouillards, la terre à l'est du cap, terre montueuse et très-inégale.

A dix heures, une montagne de forme conique qui s'élève sur le continent, nous restoit au nord-ouest, 22°. — Nous vîmes une rivière que les chasseurs nomment *Ledenaya-Réka* [1], parce qu'elle est continuellement gelée. Elle leur sert pour se diriger lorsqu'ils se rendent dans le canal du prince Williams. Elle nous restoit au nord-ouest et à la distance de quinze milles [2]. Non loin de l'embouchure de cette rivière, on voit un groupe d'îles et un très-grand nombre de rochers détachés. Nous eûmes alternativement des calmes et des vents variables du sud-est et du nord-est; et les brumes nous cachèrent la côte jusqu'au vendredi 12. Ce jour-là, à deux heures après midi, nous revîmes la terre droit devant nous, et à environ quinze milles de distance, le vent souffloit du nord-est, et nous gouvernions au nord-nord-ouest.

Voyant plusieurs passes, et Delareff nous assurant qu'il n'y avoit point là de rochers cachés sous l'eau, et que le mouillage étoit sûr

[1] La rivière Glaciale.

[2] La rivière Glaciale est à 59° 36' de latit. nord, et à 209° 45' de longit. est.

dans les baies, nous y entrâmes en louvoyant entre plusieurs petites îles. 1790. Juillet.

Quand nous ne fûmes plus qu'à environ trois milles du rivage, deux indigènes vinrent vers nous dans leurs canots, en étendant leurs bras en signe de paix. Nous leur fîmes les mêmes signes, et nous hissâmes un pavillon : aussitôt ils vinrent à bord. Ils nous apportèrent une peau de jeune loutre de mer, une loutre de rivière et un veau marin ; et nous leur donnâmes en échange du tabac et des grains de verroterie. Peu de temps après, Delareff s'embarqua dans un baïdar à trois bancs, qu'il avoit apporté de Kadiak, et il se rendit à terre avec deux Américains qui étoient venus avec lui ; les deux indigènes qui nous avoient rendu visite les accompagnèrent.

Delareff ne nous attendit pas, de peur de ne pas trouver la frégate espagnole dans la rivière de Cook. Quoique sans armes, ce Grec descendit sur le rivage sans appréhender aucun danger ; ce qui prouve bien que les gens de la compagnie, dont il étoit un des directeurs, s'étoient complétement attiré l'amitié des habitans de cette côte. Nous le priâmes de dire aux Espagnols que nous désirions beaucoup qu'ils restassent quelque temps dans

1790. Juillet. le canal du prince Williams, parce que nous avions grande envie de les voir. Il nous laissa, pour nous servir d'interprète, un jeune Américain, qui entendoit la langue russe. Ce jeune homme s'entretint avec les deux indigènes. Ils lui dirent que presque toute la terre que nous apercevions n'étoit qu'un composé d'îles. Par-tout on voyoit de beaux arbres jusqu'au bord de l'eau.

Quoique nous fussions bien dans une baie [1], la terre la plus proche étoit encore à plus de trois milles de distance de nous, et avec une ligne de cent brasses, nous ne pouvions pas trouver le fond. Le courant portoit à l'ouest, et fesoit deux milles et demi par heure. Le vent avoit très-peu de force, et varioit continuellement du sud à l'est, avec des intervalles de calme.

Le 13, à quatre heures quatre minutes vingt-cinq secondes après midi, nous déterminâmes la position du point où nous nous trouvions [2] : les vents peu favorables continuèrent jusqu'au 16 au matin, où il s'éleva une légère brise du sud-est. Nous marchions vers le nord-est, et nous filions cinq nœuds, avec une mer très-

[1] Latit. 59° 15′ nord.

[2] Latit. 59° 17′ 45″ nord. — Longit. 209° 15′ est.

houleuse

houleuse et un temps pluvieux. L'après-midi le vent diminua beaucoup. 1790. Juillet.

Le 17, à quatre heures du matin, nous vîmes l'île Montaguë [1], qui nous restoit au nord, 5° est, à la distance d'environ sept lieues.

A huit heures trente-six minutes vingt-cinq secondes du matin, nous observâmes notre position. Nous prîmes le large en gouvernant à l'est de l'île Montaguë, pour gagner le canal du prince Williams, où nous entrâmes le 19 à quatre heures après midi. Nous jetâmes l'ancre près de l'endroit où le capitaine Cook mouilla en 1778.

Dans la matinée du 20 juillet, le capitaine Billings envoya à terre ses instrumens d'astronomie et la tente qui lui servoit d'observatoire. Nous reçûmes la visite de beaucoup d'Indiens, qui d'abord paroissoient être farouches et défians. Ils pagayoient autour du vaisseau, en élevant de temps en temps leurs mains couvertes de gants de peau d'ours, chantant et fesant divers signes d'amitié. Quand on les eut assurés qu'ils seroient bien accueillis, ils se hâtèrent de venir à bord, et laissèrent apercevoir un grand penchant à voler toutes les choses qui étoient en fer. Ils

[1] Les indigènes l'appellent *Tsoukli*.

1790. Juillet. se plaignirent amèrement des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus dans un vaisseau russe, commandé par le sturman Poloveoff. Le capitaine de ce vaisseau et ses gens leur avoient pris beaucoup de peaux de loutres de mer, et d'autres pelleteries, sans leur rien donner en retour. Ils avoient eu en outre la cruauté de s'amuser à tirer des coups de fusil sur quelques indigènes, et ils leur avoient enlevé plusieurs femmes par force.

Ces Américains parurent très-contens de la manière dont nous en agîmes avec eux, ainsi que des présens que nous leur fîmes ; et ils nous promirent de revenir avec des fourrures. Cependant ils nous prirent adroitement tout ce qu'ils purent, et, entr'autres choses, la barre de fer du gouvernail de la chaloupe.

Nous fîmes soigneusement la garde à bord, et nous mîmes des sentinelles autour de l'observatoire, afin de ne pas être surpris par les indigènes ; car ils nous sembloient être assez audacieux pour tout entreprendre.

Une troupe de ces sauvages rendit visite au capitaine Billings dans sa tente. Il leur fit servir du thé, dont le goût ne leur plut pas beaucoup, non plus que le goût de l'eau-de-vie et celui du tabac. Ces choses n'étoient connues

qui, d'un très-petit nombre d'entr'eux, qui avoient été à bord des vaisseaux russes ; les autres en goûtoient pour la première fois : mais tous trouvèrent le sucre excellent. 1790. Juillet.

Un chien barbet, qui appartenoit au capitaine Billings, sembloit voir avec répugnance les sauvages qu'avoit accueillis son maître. Cependant il restoit tranquillement couché au milieu de la tente. Le mousse avoit maladroitement placé la table à thé, de manière qu'une partie de cette table, quelques tasses et quelques cuillers se voyoient en dehors. L'un des sauvages essaya de s'approprier les cuillers. Personne ne s'en aperçut ; mais le chien barbet le vit, et s'élançant par-dessus les sauvages qui étoient dans la tente, il saisit le voleur par la main qui tenoit encore les cuillers, et ne l'abandonna que lorsque le capitaine le lui fit lâcher. Je crois que cet exemple empêcha depuis les indigènes de voler en présence du chien.

Le capitaine Hall avoit un chien d'arrêt, qui fut aussi utile à bord contre les voleurs, que le barbet l'étoit à terre. Les sauvages désiroient beaucoup d'avoir ces chiens ; et l'un d'eux pria le capitaine Hall de lui vendre la moitié du sien ; ce qui nous fit penser qu'ils

1790. Juillet.

avoient envie de les manger, et qu'ils croyoient que nous ne les gardions que pour les manger nous-mêmes.

Le capitaine Billings étant alors rendu dans l'endroit où il croyoit qu'étoit le cap Saint-Elie, découvert par le commodore Bering, en 1741, prit un grade de plus, conformément aux ordres de l'impératrice, et prêta, en cette qualité, serment entre les mains de l'aumônier du vaisseau, suivant les réglemens de la marine russe.

Deux hommes et une femme d'Ounalaschka nous avoient offert, à notre départ de cette île, de nous accompagner pour nous servir d'interprètes ; et, en conséquence, ils s'étoient embarqués avec nous. Leur principal objet, en fesant ce voyage, étoit de se soustraire aux vexations des chasseurs russes qui séjournoient dans leur île ; et le capitaine Billings leur promit de les remettre chez eux à son retour, temps où les chasseurs devoient en être partis. Ces Ounalaschkans avoient porté avec eux leurs petits baïdars ; et j'étois le seul à bord, qui osât, comme eux, se hasarder dans ces légers canots. Le 22 juillet, voyant la journée très-belle et un vent léger, souvent interrompu par des calmes, je m'embarquai

seul dans un des baïdars, pour prendre un peu d'exercice. Le capitaine Billings étant occupé à faire des observations astronomiques sur la côte, et le capitaine Hall commandant à bord, ce dernier me recommanda de ne point aller à terre, et même de ne pas m'éloigner beaucoup du vaisseau. 1790. Juillet.

Je partis à une heure après midi; et profitant de la marée, et me servant de ma pagaye, je fis huit milles par heure, sans songer que j'oubliois les injonctions du capitaine Hall. Lorsque je voulus virer de bord, je trouvai le courant trop fort pour pouvoir le refouler. Je ne vis pas un seul Indien, ni rien qui m'annonçât qu'il y en avoit dans l'endroit où j'étois; de sorte que je pris le parti d'entrer dans une anse voisine, pour attendre le retour de la marée, et aller chercher un peu d'eau fraîche dans un ruisseau que je voyois devant moi.

Lorsque je fus en dedans d'une petite passe qui conduisoit dans l'anse, je m'aperçus que quelques sauvages m'avoient coupé la retraite. J'avois pour tout vêtement une veste de nankin, et de grandes culottes de la même étoffe. Heureusement qu'il se trouvoit dans mes poches quelques petits couteaux et quelques

1790. Juillet.

grains de verroterie. Je donnai ces choses aux sauvages, et principalement à une femme qui étoit vêtue d'une camisole de nankin, et qui, à mon grand étonnement, m'adressa la parole en russe. Ce qui m'embarrassoit le plus, c'étoient les plaintes que ces Indiens ne cessoient de faire sur la manière dont on s'étoit conduit avec eux à bord du vaisseau de Poloutoff. Cependant je parvins, sans beaucoup de peine, à leur persuader que je n'étois point Russe.

La femme indienne me présenta un vase rempli d'eau, et me donna à manger des baies arrosées d'huile de veau marin. Elle me dit que Poloutoff l'avoit emmenée par force, et gardée plus d'un an, et que c'étoit alors qu'elle avoit appris la langue russe; qu'ensuite Poloutoff s'étoit associé avec Zaïkoff, pour retourner dans le canal du prince Williams, où elle leur avoit servi d'interprète. Zaïkoff, continua-t-elle, étoit un excellent homme qui se conduisoit parfaitement bien avec tout le monde, et l'avoit favorisée dans son évasion; et, depuis, elle et ses compatriotes s'étoient bien vengés de Poloutoff et de ses gens. Un canot du vaisseau de ce Russe, et un autre de celui de Zaïkoff, avoient été envoyés à

terre, avec des hommes pour couper du 1790.
bois. Ces hommes plantèrent deux tentes à Juillet.
une petite distance l'une de l'autre ; de sorte que les équipages des deux canots étoient séparés. C'étoit en automne : la nuit étoit très-obscure, et un seul homme veilloit à côté du feu qu'on avoit allumé sur la plage. Les sauvages se glissèrent, sans être entendus, jusqu'auprès de celui qui gardoit la tente des gens de Poloutoff : ils l'égorgèrent, fondirent dans la tente, et massacrèrent tous ceux qui y étoient ; après quoi ils se retirèrent, sans attenter à la vie des gens de Zaïkoff, ni approcher de leur tente.

Voilà ce que me raconta la femme indienne. Après ce récit, elle m'invita à aller la voir chez elle, m'assurant que je n'y courrois pas le moindre danger. Je lui demandai si elle demeuroit loin. Elle me répondit qu'en partant du vaisseau à soleil levant, je serois rendu dans son habitation avant la fin du jour. Cette habitation, me dit-elle, en me montrant du doigt le nord-est, se trouvoit au-delà des détroits, à l'extrémité du canal, et près de l'embouchure d'une grande rivière. Cela m'engagea à m'informer si la terre qui nous entouroit, faisoit partie du continent. Après avoir

1790, Juillet. conversé quelques instans avec un chef qui étoit là, elle me dit que tous les passages que je voyois, n'étoient que des détroits. Je l'assurai que si elle vouloit venir me prendre à bord de bon matin, je l'accompagnerois chez elle, et je lui ferois cadeau, ainsi qu'à ses amis, de grains de collier et d'autres objets.

A trois heures et demie, la mer étant haute, je quittai les sauvages avec très-grand plaisir. Ils trouvoient tous mon petit baïdar si joli, que j'avois grand'peur qu'ils ne me le prissent. D'ailleurs, dans le premier moment que je m'étois vu en leur pouvoir, j'avois été vivement alarmé.

Je regaguai le vaisseau à quatre heures et demie. Ma longue absence avoit occasionné au capitaine Hall beaucoup d'inquiétude, que mon retour fit cesser. Cependant je me gardai bien de lui raconter mon aventure, de peur qu'il ne s'opposât à de nouvelles promenades en baïdar. Je me promis seulement à moi-même de ne plus m'exposer à des dangers pareils à celui auquel je venois d'échapper.

Le 23, la femme sauvage que j'avois rencontrée la veille, vint, de bon matin, le long du vaisseau, avec une suite d'une dixaine de doubles canots. Elle apporta une peau de

loutre de mer, que j'achetai pour quelques grains de verroterie. Les sauvages voulurent m'engager à aller avec eux, leur chef offrant de rester à bord jusqu'à mon retour : mais le capitaine Billings ne voulut pas permettre que je fisse cette promenade. Cependant les capitaines Hall et Zaritscheff n'y voyoient aucun danger, d'autant que le chef vouloit demeurer en otage.

1790. Juillet.

Pendant que nous causions sur l'invitation qu'on venoit de me faire, le capitaine Billings avoit reçu, dans sa chambre, la femme indienne et le chef : mais ces deux sauvages sortirent tout-à-coup de chez le capitaine, et quittèrent le vaisseau avec un air de fureur. Je fus très-fâché de ce contre-temps, parce qu'il me priva de l'espoir d'acquérir les notions certaines que je désirois avoir sur les détroits, et principalement sur la grande rivière, dont m'avoit parlé l'indienne. Les sauvages débarquèrent près de notre observatoire, où ils enlevèrent le casque d'un de nos grenadiers ; puis ils tâchèrent de s'enfuir. Mais ils furent arrêtés et obligés de rendre le casque.

Ces Indiens montroient tous un grand penchant à voler, même les choses qui ne pouvoient leur être d'aucune utilité ; et quand ils

1790. Juillet. étoient découverts, ils rendoient leur larcin avec la plus grande tranquillité.

La langue et les mœurs de ces Indiens diffèrent très peu de celles des insulaires de Kadiak.

Dans la soirée du 24 juillet, le capitaine Zaritscheff s'embarqua dans la chaloupe armée pour aller visiter le canal, examiner les habitations des indigènes, et tâcher de savoir d'une manière certaine, si la terre qui étoit devant nous tenoit au continent, ou n'étoit qu'une suite d'îles. Le 27, après midi, il revint à bord, et remit au capitaine le rapport que je vais copier.

« Je me suis avancé onze milles et demi dans » le nord, et là, j'ai trouvé que la côte s'in- » clinoit vers l'est. Six Indiens, embarqués » dans quatre baïdars, m'ont joint en cet en- » droit, et m'ont offert de me servir de guides » ou de m'accompagner. Mais le soir, m'ayant » vu arrêter pour passer la nuit dans une pe- » tite baie, et désirant en vain que j'allasse » plus loin, ils m'ont quitté. J'ai vu une croix [1] » plantée sur le rivage de cette baie.

[1] J'imagine que cette croix avoit été plantée par Zaïkoff, ou par Poloutoff, dans l'endroit où étoient enterrés ceux de leurs gens qui avoient été massacrés par les sauvages.

1790. Juillet.

» Le lendemain, je me suis remis en route. » Après avoir fait seize milles et demi, en y » comprenant la route de la veille, j'ai vu que » la direction de la terre étoit sud-est, et qu'il » y avoit de ce côté-là une immense baie. Les » brouillards m'ont empêché de bien distin- » guer le rivage opposé ; mais je l'ai aperçu » de temps en temps, et il m'a semblé qu'il » étoit fort bas. A dix-huit milles, la côte » tourne au nord-est. Ici j'ai vu encore des » Indiens avec huit baïdars. Ils m'ont dit qu'ils » venoient de la mer, où ils étoient allés à la » poursuite des amphibies, et ils ont ajouté » que nous étions dans les détroits ; mais qu'ils » ne me conseilloient pas d'aller beaucoup » plus avant, parce qu'il y avoit des hauts- » fonds et des brisans si dangereux qu'un léger » canot pouvoit à peine les franchir à mer » haute, et qu'à mer basse, ils étoient à sec. » Ces Indiens m'ont dit, de plus, que la côte » opposée étoit, ainsi que celle où nous nous » trouvions, formée par une grande île, et » que les détroits y étoient également remplis » de hauts-fonds, et presqu'à sec, à mer basse. » Les brouillards qui continuoient, étoient » cause qu'on ne pouvoit pas voir cette côte » opposée.

1790. Juillet.

» J'ai fait en tout, vingt-trois milles. Alors » les brouillards se sont un peu éclaircis, et » j'ai distingué et les deux rivages et la mer. » J'étois à deux milles de distance du cap que » j'avois à droite. Le rivage qui étoit à ma » gauche tournoit vers le nord-est. Tout près » du rivage étoient deux petites îles et un grand » rocher isolé.

» En m'en revenant, j'ai traversé les passes » dans plusieurs sens. J'ai jeté plusieurs fois » la sonde, et j'ai trouvé depuis une brasse » et demie jusqu'à deux brasses et demie d'eau » sur un fond de sable. C'étoit à sept heures » et demie du soir; la mer étant haute, j'ai » pris le parti de virer de bord pour que la » chaloupe ne restât pas à sec.

» J'ai passé la nuit du 26 dans une petite » baie, à environ six milles de distance du » vaisseau. J'ai trouvé là quelques indigènes » qui y avoient établi leurs cabanes d'été, » pour être plus à portée de faire la chasse. » Ils nous ont reçus, moi et mes compagnons, » très-amicalement, nous assurant qu'ils n'a- » voient aucune mauvaise intention contre » nous, parce que nous agissions avec eux » honnêtement, et non pas comme quelques » autres navigateurs qui nous avoient précé-

» dés. Je leur ai dit que ceux dont ils se plai- 1790. Juillet.
» gnoient, n'étoient pas des officiers du gou-
» vernement, et que toutes les fois qu'ils ver-
» roient un vaisseau arborer un pavillon tel
» que celui que nous avions, ils pourroient
» aller à bord en toute sûreté.

G. ZARITSCHEFF[1] ».

Dans son excursion, le capitaine Zaritscheff trouva quelques indigènes dont la physionomie et les manières lui inspirèrent beaucoup de défiance : aussi se tint-il bien sur ses gardes pour ne pas être surpris par les sauvages. Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, qu'à notre retour au Kamtchatka, le capitaine Zaritscheff découvrit que, pendant qu'il avoit visité le canal du prince Williams, l'interprète qui l'accompagnoit, n'ignoroit pas que les indigènes avoient formé un complot contre lui. Ils vouloient qu'il allât au fond du canal, où sa chaloupe seroit restée à sec, parce qu'alors ils l'auroient massacré ainsi que tous ses gens. Le capitaine Zaritscheff ayant demandé à l'interprète pourquoi il ne l'avoit pas averti, dans le temps, du projet des sauvages, l'interprète lui répondit :

[1] Cet Écrit est daté du 27 juillet 1790.

1790. — « Si les Indiens avoient pu vous égorger ;
Juillet. » ils ne m'auroient rien fait : mais si j'avois » découvert leur complot, ils m'auroient certainement tué ».

Le 28, je m'embarquai, dans la chaloupe bien armée, avec le naturaliste [1] et le dessinateur de l'expédition, pour visiter une partie du canal. Nous ne rencontrâmes aucun indigène, ni ne vîmes rien de remarquable.

Un vieillard indien vint à bord le 29. Il avoit une physionomie prévenante, et paroissoit être intelligent. Le capitaine Zaritscheff et moi nous conversâmes avec lui, par le moyen d'un interprète. Nous lui demandâmes depuis quel temps les premiers vaisseaux européens étoient venus sur cette côte, et s'il se rappeloit que quelques canots étrangers s'y fussent perdus. Il répondit que plusieurs canots y avoient fait naufrage ; et d'après la description qu'il en fit, nous jugeâmes que ces canots étoient espagnols.

Le vieillard nous dit ensuite, que lui et les gens de sa nation alloient chasser l'été sur une île, qu'il nous décrivit avec beaucoup d'exactitude, et que nous reconnûmes à n'en pas douter, pour celle que le capitaine Cook

1 Le docteur Merck.

a nommée l'*Ile de Kay*. Il nous raconta qu'étant encore fort jeune, il avoit vu un vaisseau entrer dans une baie, qui est dans l'ouest de cette île, mouiller très-près du rivage, et envoyer un canot à terre; qu'à l'approche du canot, tous les Indiens s'étoient enfuis : mais qu'après le départ du vaisseau, ils étoient revenus dans leur hutte, et avoient trouvé dans leur chambre souterraine des grains de verroterie, des feuilles de tabac, une chaudière de fer, et quelques autres objets. 1790. Juillet.

Ce récit du vieillard répond parfaitement à ce qu'a dit Steller [1] du cap Saint-Elie de Bering, et la baie décrite par l'Indien doit être celle où aborda Steller, et où les choses dont je viens de faire mention furent laissées dans une cave. Ainsi le cap Saint-Elie n'est pas l'extrémité méridionale de l'île de Montaguë, mais bien l'île de Kay.

Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici la traduction d'un fragment de la relation de Steller [2], qui a rapport au cap Saint-Elie.

« Le 15 juillet, nous vîmes la terre : mais

[1] Steller accompagna, comme naturaliste, Bering et Tschirikoff, dans le voyage qu'ils firent en 1728 et 1729. (*Note du Traducteur.*)

[2] Cette relation est en allemand.

1790. Juillet.

» comme elle ne paroissoit pas assez distinc-
» tement pour qu'on pût la dessiner, et que
» je l'avois vue le premier, on dit que je
» m'étois mépris. Le lendemain, nous la re-
» vîmes, et l'on n'osa plus élever aucun doute
» à cet égard. La côte étoit élevée, et quoique
» nous en fussions éloignés de seize milles
» allemands [1], nous distinguions facilement
» une montagne qui étoit dans l'intérieur des
» terres. Je n'ai point vu de montagne plus
» haute que celle-là, ni au Kamtchatka,
» ni dans toute la Sibérie. Le rivage étoit,
» par-tout, inégal, et nous y aperçûmes beau-
» coup d'anses et beaucoup de passages con-
» duisant dans des ports ou dans des baies.

» Tous ceux qui étoient à bord félicitèrent
» le commandant sur la découverte de cette
» terre : mais loin d'en paroître satisfait, il
» reçut leurs complimens avec la plus éton-
» nante indifférence. Il en levoit même les
» épaules, et il dit à M. Plinisner : — L'on
» s'imagine que l'on a tout trouvé, et beau-
» coup de gens sont gonflés de vains projets.
» Personne ne considère où nous avons dé-
» couvert la terre; personne ne songe à la

[1] Le mille allemand équivaut à peu près à deux lieues.

» distance